

Les ToPos 2018
du LaboPraxéo

TRANSMETTRE

L'expérience

L'expérience

de transmettre

SOMMAIRE

Auteurs	p. 3
Les ToPos 2018	p. 5
<i>La transmission de la recherche</i> : propos introductif Brigitte JOLY	p. 6

De la transmission

<i>Passeurs de langues et transmission de la recherche</i> Anne MOREL-LAB	p. 13
<i>“Il faut que ça sorte”</i> Arlette DURUAL	p. 18
<i>La transmission de l’expérience dans un parcours de recherche coopérative</i> Jany TEYSSIER HUE, Hélène JAOUL et Michel SIGUENZA	p. 26
<i>La présence comme transmission ou devenir le même pour être différent</i> Pierre MAISTRE	p. 33
<i>Fonction et effets de sa propre recherche au regard de son milieu professionnel</i> <i>TABLE RONDE</i> : Jennifer FOURNIER, Elisa HERBAGE, Michel PILLOT, Béatrice DERIES <i>DICUSSION</i>	p. 42
<i>L’Utopie est-elle soluble dans la recherche ?</i> Joël CADIERE	p. 61
<i>En cours de publication</i> <i>Publiciser la recherche</i> Sandrine AMARE et Murielle VALRAN	p. 84

AUTEUR(E)S

- ❖ **AMARE Sandrine - *Publiciser la recherche***
DHEPS/DSTS - Docteure en Sciences de l'Éducation. Responsable pédagogique des formations en travail social. CCAURA– Rhône. *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **CADIERE Joël - *L'utopie est-elle soluble dans la recherche ?***
DHEPS/DSTS - Docteur en sociologie. Ancien directeur d'établissement de formation supérieure. *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **DURUAL Arlette - *Il faut que ça sorte.***
DHEPS/DSTS, DEA de sociologie. Directrice adjointe d'un établissement de formation : ADEA - Ain. *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **DERIES Béatrice – *Table ronde -Fonction et effets de sa propre recherche au regard de son milieu professionnel***
Docteure en sociologie. Formatrice-chercheuse dans un établissement de formation aux professions sociales – Rhône. Auteure d'une thèse intitulée : "La santé communautaire dans la politique de la ville. Genèse et récits d'expérience"
- ❖ **FOURNIER Jennifer – *Animatrice Table ronde -***
Docteure en Sciences de l'Education. Professeure Haute école de travail social et de la santé, HES-SO, Lausanne. *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **HERBAGE Elisa – *Table ronde -Fonction et effets de sa propre recherche au regard de son milieu professionnel***
DHEPS - Chef de service – Rhône. Auteure d'une recherche (DHEPS) sur son service intitulée : "Dans le huis clos du 115". *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **JAOUL Hélène - *Une expérience de recherche coopérative.***
Assistante Familiale. Métropole de Lyon
- ❖ **JOLY Brigitte – *Ouverture et musique***
DHEPS/DSTS, Master Pro ANACIS. Ancienne directrice de service éducatif – Ain
- ❖ **MAISTRE Pierre- *Que transmet-on ? -***
DHEPS/DSTS - Docteur en Sciences de l'Éducation. Ancien travailleur social formateur – Ain. *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **MERLE Pierre – *Animateur / Conclusion***
Politologue
- ❖ **MOREL-LAB Anne - *Les passeurs de langue.***
Docteure en anthropologie culturelle et sciences du langage. Formatrice – Ain. *Membre du LaboPraxéo*

- ❖ **PILLOT Michel – Table ronde - *Fonction et effets de la recherche au regard de son milieu professionnel***
Directeur du GIP -Maison de la Veille Sociale- du Rhône.
- ❖ **SIGUENZA Michel - *Une expérience de recherche coopérative* -**
Assistant Familial. Métropole de Lyon
- ❖ **TEYSSIER HUE Jany - *Une expérience de recherche coopérative* -**
DHEPS/DEIS. Ingénieure sociale, formatrice, *Membre du LaboPraxéo*
- ❖ **VALRAN Marielle - *Publiciser la recherche***
Docteure en Sciences de l'éducation. Responsable de formation. Rhône

TRANSMETTRE

L'expérience

L'expérience

de transmettre

La question de la transmission est arrivée après nos travaux sur «*l'expérience de la recherche*» présentés lors des journées **ToPos** de 2016.

Vous aussi, forts de votre expérience dans le domaine de la recherche, vous avez le désir - ou la nécessité de l'ouvrir aux autres, de la communiquer, de l'utiliser, de l'appliquer, de la discuter. Acteurs de terrain, qu'attendez-vous de la recherche en pratiques sociales ?

Que faire d'une recherche dans un placard ?

Ouvrons les tiroirs !

De la recherche considérée comme une démarche de transmission, nous avons questionné l'évidence.

Transmet-on ? À qui et comment ? Qu'est-ce qui est reçu ? Pourquoi transmettre ?

Transmettre la recherche, c'est se lire à nouveau, voire réécrire son propre travail face à autrui et c'est alors une nouvelle aventure. Bien sûr il faut déterminer les places dans la transmission: auteur, chercheur, enseignant, praticien, collègue, étudiant ou prescripteur... Il faut également repérer les formes dans lesquelles elle se développe : conférence, article, diagnostic local, cours, publication... Sa transmission produit des écarts, des dialogues, des approfondissements, des discussions, des désaccords, des oppositions...

De la pensée en somme !

Partant de son expérience de praticien-chercheur, chacun des intervenants interrogera au cours de ces journées le contenu, l'opération et la fonction de la transmission de la recherche.

Construits comme une rhapsodie, les **ToPos 2018**, dégageront des images et des sons, des réflexions et des analyses, des concepts et des émotions qui viendront, comme autant de vagues, recouvrir un temps la plage de notre expérience vécue en tant qu'étudiants, formateurs, enseignants, chercheurs, intervenants dans le champ des pratiques sociales.

La transmission de la recherche

Propos introductif aux ToPos 2018

Brigitte Joly

Préambule

En ces temps de novembre juste passé, commémorant l'armistice de la guerre de 14-18, tout un travail mémoriel s'est fait dans le pays. Comment ces cérémonies de mémoire participent-elles de la transmission de ce que fut cette boucherie européenne ?

Peut-être lorsqu'évoquant les faits, lorsqu'étudiant les causes, lorsqu'en travaillant les conséquences, on lie cette période à la nôtre, on en tire enseignement. et quand je dis on, c'est n'importe qui, les familles qui découvrent les lettres du grand père, qu'elles soient belliqueuses, revanchardes, tendres ou angoissées ; les enfants des écoles qui découvrent le sens du monument aux morts de leur place, les journalistes de ce moment prolixes mais alertés, les historiens qui dissertent souvent, mais qui nous disent aussi que dans cette actuelle transmission se construit leur discipline mouvante ; histoire d'une époque contemporaine plus que faits datés et dépassés ; pour preuve la très nouvelle possibilité faite ces dernières années de parler de Craonne où furent fusillés les opposants-déserteurs ; interdite, auparavant tabou ; pour preuve encore le débat sur la gloire et la déchéance du Maréchal Pétain, magnifique polémique servie par le président de la République, grand ordonnateur de la mémoire officielle ! Et voilà déjà un lien à explorer : histoire, mémoire et transmission, représentation. Et l'actualité récente nous fait nous demander ce que transmettent les agités du gilet jaune ; le peuple d'en bas en désordre dit plus que les slogans en agissant sur les ronds-points.

La nécessité de communiquer - et de transmettre - s'est imposée au LaboPraxéo...je vous dirai ici comment nous avons monté ces ToPos ; puis avec essai de définitions, vous aurez un plan plus ou moins ordonné du programme de ces deux journées, surprises auditives et nourritures en sus. Ces expériences de recherche, ces expériences de transmission, sont interrogées dans ce colloque de trois jours : 6, 7 décembre 2018, et 8 mars 2019. Bienvenue.

La transmission de la recherche donc.

Pourquoi ? Quelle est cette nécessité, si nécessité de transmettre il y a ?

A quoi servent nos labeurs ? si nos recherches sont accrochées à l'action sociale, lui profitent-elles ? Quelles sont leur impact ? Produisent-elles du changement ?

Et **comment** transmet-on ? Doit-on en interroger la forme ? Que produit la transmission sur la recherche elle-même ?

Au LaboPraxéo, nous soutenons des projets de recherche, des écritures de recherche, des productions d'articles et d'ouvrages ; parallèlement, nous avançons dans la réflexion collective des concepts qui nous fondent : praxis, praxéologie, pratique, expérience... (le manifeste est dans le dossier qui vous a été remis)

Nous avons organisé les premiers topos en 2014 sous le titre : *Actualisation de la recherche-action, pertinence de la praxéologie*, et : *Avoir l'expérience pour la recherche, Faire l'expérience de la recherche* dans le second Topos de 2016. (ces deux ToPos sont parus dans la revue FORUM N°142 (2014) et N°151 (2017) sur la table du libraire.

Mais, déjà en 2008, nous avons participé à une enquête, portée par le Pfras de l'époque sur « *la recherche : quelle transmission pour les formations aux professions sociales* » ; à l'issue de cette recherche action nous préconisons une valorisation des actions de diffusion, engager « résolument » les apprentissages au parcours de recherche dans les centres de formation, décroiser les productions de recherche... « *dans une action mutuelle et convergente pour la valorisation de la recherche et sa transmission.* » On en est encore là, en deçà même puisque nous reprenons le terme transmission comme si nous l'avions insuffisamment exploré, peut-être ?

Après pratiques, praxis, expérience, est (re)venue donc « naturellement » la question de la transmission, transmission comme concept, transmission *de la recherche* pour affiner notre propos. Comme à notre habitude au Labo, un terme porteur, un concept qui émerge nous entraîne à creuser le sillon, et à le mettre à l'épreuve dans sa complexité, et selon le regard de chacun.

Nous travaillons une fois par an, une journée pleine, sur un concept, librement, avec cependant la contrainte de penser praxéologie...etc... ex... ces textes sont lus, discutés en commun puis sont regroupés en une Rhapsodie¹ écrite de nos travaux (montrer l'exemplaire relié).

L'an passé, nous avons donc produit individuellement des textes rhapsodiques sur ce thème. Nous avons repris ce travail en juillet pour élaborer ces journées TOPOS. Cette reprise des textes fut une lecture et une restitution créatrice qui permit le dialogue, non pas une compilation reliée dans un tiroir. Cette forme de diffusion a produit des effets : de la pensée sur les objets de recherche de chacun dans une démarche praxéologique et coopérative ; autrement dit une réflexion nouvelle dans un cadre collectif sur ce qu'on a produit individuellement.

Alors, tenter une ou des définition(s) ? pas facile !

Transmission : le terme est répertorié en mécanique, en informatique, en électronique, en médecine, en génétique, en physique, en neurologie, en psychologie, en sociologie, en droit et même en parapsychologie, en pédagogie, dans l'apprentissage, dans l'armée, en musique.... ça fait beaucoup pour le définir... Chacun a sa définition, son angle de vue, son positionnement scientifique, ou non.

Repérons que le terme est d'abord la base d'un manuel de survie : l'apprentissage des gestes de l'expérience par les aînés et la transmission naturelle des instincts ont permis aux animaux et aux humains de survivre. Il a donc basiquement le sens de partage d'une information entre les tenants d'une expérience et les démunis de l'expérience.

Les savoirs se transmettent, la mémoire se transmet, la culture aussi et les valeurs itou.

¹ Rhapsodie : <https://www.universalis.fr/carte-mentale/rhapsodie/>ENCYC UNIV : "Depuis le xix^e siècle, le terme « rhapsodie » désigne généralement, en musique, une pièce instrumentale d'essence romantique ou pittoresque, de forme libre (proche de l'improvisation) et de caractère contrasté". et on aura de la musique en rhapsodie, selon une définition du terme légèrement tordue à notre gré.

Du latin *transmissio* « trajet, traversée, passage », dér. de *transmissum*, supin de *transmittere* (v. *transmettre*). Au plus simple de Larousse : ce qui permet le passage. Le substantif est le plus souvent synonyme de propagation selon le CNRTL², puis viennent diffusion, ... développement et progrès en 3^e et 4^e position.

Ce qui m'a tenté au premier abord, c'est d'explorer le terme communication, en association avec propagation et diffusion.

La communication entendue comme partage d'informations, d'émotions, de croyances ; en revenant aux sources de son étymologie de communis, mettre en commun un contenu. Mais la communication aujourd'hui ne suit plus ce modèle simple : elle donne un plein rôle aux médias eux-mêmes, aux moyens techniques de sa production (de l'écriture aux lectures, des gestes aux manuels, de la parole aux images, du cours magistral aux espaces numériques, entre autres) c'est dire que les pratiques sociales de la communication et le contenu de cette communication sont indissociables.

“ (Ce que soulignent les recherches contemporaines en sciences de l'information et de la communication est qu'aucune production culturelle ne se pérennise ni ne se diffuse socialement par la simple multiplication physique de ses traces). Les objets ne font mémoire sociale que quand ils ont été transformés, réinterprétés et réinvestis par de nombreux créateurs inconnus.” Yves Jeanneret, prof de com. et sciences de l'information paris IV

La communication ne concerne pas un vecteur qui multiplie, qui propage une information en la diffusant, elle concerne aussi l'effet du contenu de cette communication : on n'est pas loin de ce que nous souhaitons pour la recherche.

Ni seulement information, diffusion, communication, les synonymes facilement repérés : ces synonymes de second plan, développement et progrès, font avancer ma définition personnelle...

Pour nous, il ne s'agit pas de diffuser en X exemplaires une thèse ou autre type de recherche : il s'agit de laisser le texte se déployer en d'autres réflexions, nourrir une future connaissance, contribuer à l'action, infléchir des situations, se référer à la science, poursuivre ... La transmission induirait donc le mouvement, le passage et l'évolution.

De notre point de vue de passeurs de recherche en sciences sociales : La transmission rassemble en un concept, « le passage de savoirs pratiques et culturels incluant une dynamique émancipation vis à vis de ces connaissances » ; et je vous propose cette définition fabriquée par mes soins.

Réglons un fois de plus la question de l'émancipation.

Il y a quelqu'un qui a fait cette recherche, et quelqu'un qui la reçoit d'une façon ou d'une autre. Quel rapport de force, quelle relation sont induits entre ces deux interlocuteurs dans le moment où passe de la connaissance ? Comment ça se passe ?

On peut voir de l'inégalité dans la transmission des savoirs entre l'émetteur et le récepteur, l'enseignant et l'enseigné ou le maître et l'élève, l'apprenti et l'artisan.

On peut voir un rapport de pouvoir entre le sachant et le ne-sachant-pas.

Nous-même avons été, nous sommes plutôt souvent encore, des ne-sachant-pas, mais nos pannes de sens, nos inquiétudes dans l'action, nos désirs de compréhension, nos soifs de collaboration pour agir, la conviction qu'éclairer le problème réel par l'étude coopérative et collective nous ont poussés ; poussés à saisir l'opportunité de la recherche pour chercher, pour savoir. Nous avons tenté une incursion dans la science, ce savoir institué, et nous avons travaillé d'arrache-pied. Nous avons écrit ; Nous avons gagné le pouvoir de dire.

² CNRTL : Centre National de ressources textuelles et lexicales

Vivre l'expérience de la recherche encourage une prise de parole, plus sûre, construite, affirmée, validée. Une recherche, a fortiori en travail social ou plus généralement en sciences humaines est faite pour autrui, elle se partage, elle se diffuse, elle revient à son auteur, éclairée des réactions des lecteurs, auditeurs, usagers... Utile à l'action par ses arguments vérifiés, évaluée dans ses efficacités, publiée, critiquée, reprise ou oubliée... ainsi va la connaissance. C'est du moins ce que nous énonçons et ce à quoi nous croyons.

Mais ce n'est pas si simple : que faisons-nous, sur le terrain, de la méthodologie éclairante, des résultats, des préconisations, de la production de connaissances ? Sommes-nous en surplomb des non diplômés ? Y a-t-il des initiés et des profanes ? Sommes-nous tentés de nous lustrer le poil de la validation scientifique, préférer des sentences, faire des cours magistraux, publier, bien contents et tourner les talons ?? D'un autre côté, nous laisse-t-on la parole, quels empêcheurs de ronronner sommes-nous devenus ? Prendre la parole, savoir rédiger un projet, argumenter contre les idées reçues, s'appuyer sur un auteur : est-ce permis ? Hiérarchies, pouvoirs publics, collègues endormis, veulent-ils de cette secousse qu'est la recherche ?

Par ailleurs, comment la transmettre sans renier d'où nous venons, cette chère recherche ? Nous ne deviendrons ou nous ne voulons devenir des « maîtres savants » dans la tradition élective d'une domination par le savoir ?

Ou bien, en suivant Alain Badiou, pouvons-nous nous nommer des « maîtres ignorants » ceux qui, par l'étude parviennent à s'émanciper et prennent la « part des sans-part », ceux qui n'étaient pas destinés au savoir mais se l'arrogent, avec fierté et humilité mêlées ; fierté du travail, humilité tant est grand l'abîme hors de la caverne d'où l'on sort enfin, afin d'apercevoir la lueur du sens ?

Ou encore, par la science, serons-nous membres d'une « aristocratie prolétaire » ? Alain Badiou³, dans ses commentaires sur l'œuvre de Jacques Rancière s'accorde avec lui pour dire que, afin de résoudre cette équation (ce qu'ils nomment aristocratie élective de la science ou aristocratie prolétaire des savoirs), il nous faut de prime abord « déclarer » l'égalité, non pas la programmer pour des lendemains enchanteurs. « *L'égalité n'est pas programmatique, elle est déclarative* ».

Henri Desroche a montré et défini une méthode qui a fondé les collèges coopératifs, la praxéologie nous outille pour penser l'action, nos recherches en travail social se tiennent prêtes dans la boîte de l'action.

Ainsi, ici, nous déclarons que la transmission de nos recherches, (~~bien que !~~) validées par la science instituée, diplômés que nous sommes, se fait, doit se faire, il faut qu'elle se fasse, en commun, simplement, dans la terre de nos sabots afin que nous participions à l'action, un peu plus conscients et un peu plus armés.

Après cette déclaration solennelle (sonnerie please !), voyons ce que nous réservent ces journées Topos.

D'expériences de la recherche, nous allons entendre ce matin trois formes de transmission et donc trois rapports différents à la recherche ou post-recherche, ou à côté de la recherche.

La relation que l'auteur entreprend avec son objet de recherche détermine la transmission de cet objet. Ainsi on peut considérer que l'objet transmis est « animé » par l'esprit de son auteur. Pour « bien » transmettre sur cet objet, l'émetteur, l'auteur doit incarner, animer cet objet, et doit nous le rendre aimable, ...

³ La philosophie déplacée, autour de Jacques Rancière, colloque de Cerisy, ed Horlieu, 2006

Pour preuves, écoutons Anne, elle et elle seule témoigne de ce terrain-là, raconte sa question et nous intéresse à son intérêt pour elle : nouveau terrain, publics imprévus, question émergente, angle incongru, et transmission à inventer.

Et Arlette nous dira comment « il faut que ça sorte », dans une forme de récits qui lui convient, comme personne-sujet saisie par la sensibilité, et comme travailleur social, et comme chercheur.

S'expérimentent également des méthodes iconoclastes ou peu utilisées. Hélène, Jany, Michel témoigneront comment la transmission de la recherche s'installe de fait dans la méthode coopérative de recherche action.

Cet après-midi, à chacun sa lecture : la recherche est appréhendée par le récepteur de façon particulière et quelquefois étonnante, voire déroutante pour son auteur. Le récepteur de la recherche est acteur lui aussi et « l'objet » subit son écoute singulière ; Lecteur et auteur sont ainsi liés par une activité critique dans le dialogue de la transmission, encore faut-il que l'auteur soit bien entendu et Pierre nous dira comment l'expérience de la recherche lui donne cette légitimité.

Car il faut s'interroger sur la relation que l'on établit avec les récepteurs-lecteurs-auditeurs et la place qu'on occupe en tant qu'auteur : pédagogue (formateur), ou collègue (transmettre sa recherche dans sa propre équipe, son propre établissement), ou responsable de service (recherche appliquée, au forceps ?) ? ; la posture de transmission est déterminée ; et le langage s'adapte (ou pas) ; il y a des modalités, des facteurs externes à repérer dans la transmission de la recherche.

Dans les équipes, en formation, en colloques, se pose cette équation de la transmission : Ne cachons pas les difficultés...en équipe, dans l'université, dans la publication. Mais si on accroche à son exigence de transmission, la recherche devient un puits d'échanges et un réservoir (encore le doudou ?) ... des circuits alternatifs, des équipes engagées, des lieux de pensée féconds porteurs de transformation.

Dans la table ronde que va animer Jennifer, nous discuterons les succès ou les difficultés d'écoute et de reconnaissance dans la transmission de la recherche et également dans ses applications concrètes sur le terrain.

Ce sera tout pour aujourd'hui ;

Nous avons la chance d'avoir Pierre Merle avec nous ces deux jours, de sa place, selon la perception qu'il a de nos communications et échanges, il interviendra comme il le veut, comme ça lui chante ! il pourra même chanter.

A propos de musiques, vous allez être servi par nos amis du CEFEDM qui nous feront entendre et vivre des moments, petites lucioles, gaies ou profondes respirations... Quelques-uns d'entre nous ont donc eu l'opportunité d'appuyer leur propos sur des musiques selon leur inspiration...

Chercher c'est tourner autour d'une question à partir d'un réel qui résiste au sens commun ; mais peut-on introduire un quelque chose qui n'existe pas dans une recherche scientifique ? Une hypothèse peut-elle être démontrée dans un futur que je projette ? La prospective et l'utopie se discernent-elles en recherche ? L'analyse scientifique de données observées entraîne mécaniquement une tendance future ; mais l'analyse scientifique de données introduit-elle par hypothèse un effet de transformation du réel ? Nous le verrons avec Joël demain matin.

La recherche a ses codes et ses canaux officiels qui fournissent du matériau, et des arguments à la sphère politique, aux cadres de l'action publique comme aux élus. La sphère politique produira éventuellement du changement social ; c'est souvent notre butée, et notre combat, nos indignations et notre mobilisation d'énergie.

Encore faut-il que ces lieux, ces personnes, ces chercheurs, ces équipes communiquent, transmettent leurs expériences, participent en un mot à rendre visibles les problématiques sociales et les sujets qui les portent - qui feront penser, créer et agir en un cercle vertueux. Ainsi Sandrine et Marielle évoqueront la publicisation de la recherche.

Mettre à l'épreuve des autres son travail produit un effort dans la qualité épistémologique, scientifique, et d'écriture... Une production exigeante entraîne une exigence de transmission. Et la transmission devient à son tour moteur de la production : cette boucle interactive anime la recherche ; c'est selon ce principe que nous écouterons demain les chercheurs d'Anamorphose nous présenter leur travail sur l'invisibilité sociale, thème qu'ils développeront le 8 mars, troisième journée des Topos...

Et les musiciens du CEFEDM ont résolument pris le parti de l'émetteur praticien en nous faisant éprouver-vivre-écouter des musiques car que transmet la musique, pour de vrai ?

Décembre 2018

Passeurs de langues et transmission de la recherche

Anne Morel-Lab

Le titre de cette communication peut sembler énigmatique. Aussi, je vais tâcher de le préciser en m'aidant de l'illustration ci-dessous.



Il s'agit des racines d'un banyan. Le banyan est souvent appelé l'arbre qui marche en référence à ses racines aériennes qui se projettent dans l'espace pour s'enraciner plus loin.

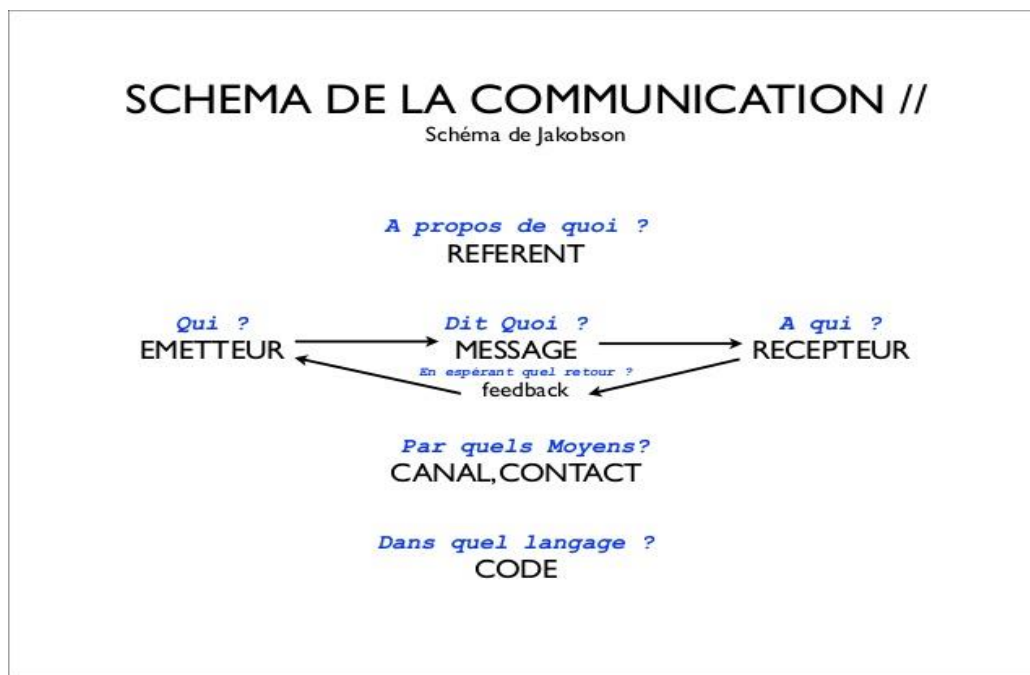
Je vais donc vous parler de transmission mais dans une vision multidirectionnelle en prenant appui sur les travaux de Gilles Deleuze. En ouverture de son ouvrage intitulé *Rhizome*, désormais le premier chapitre de son livre *Mille plateaux*, il dit : « N'y a-t-il pas en Orient notamment en Océanie comme un modèle rhizomatique qui s'oppose à tout égard au modèle occidental de l'arbre ? ». Gilles Deleuze a développé le concept de rhizome inspiré par les travaux du botaniste André Georges Haudricourt qui, lors de son séjour en Nouvelle-Calédonie a étudié le développement des plantes à rhizomes qui suivent des modes de reproductions totalement différents de ceux des arbres du monde occidental. Or, cette photo, je l'ai prise en Nouvelle-Calédonie et le banyan que nous voyons fait justement partie des plantes à rhizomes. En outre, ironie de l'histoire, ce banyan pousse sur le mur des ruines d'un bâtiment construit à l'époque de la colonisation pour des bagnards employés aux travaux de la

mine. Et, comme on le voit bien sur la photo, les racines aériennes de ce banian ont transformé ce mur sans le détruire.

C'est aussi une manière de vous montrer un aspect du territoire où j'ai vécu huit ans et qui est au cœur de la recherche que j'ai soutenue en 2014 à l'université de la Nouvelle-Calédonie avec la *question suscitée par ce colloque* que je vous propose sous cette forme : « que transmettre de mon expérience de recherche sur la transmission des langues en milieu professionnel dans le cadre du chantier de construction de l'usine du Nord en Nouvelle-Calédonie ? »

C'est donc une problématique très située qui va nécessiter l'emploi d'une focale extrêmement restreinte. Pour ce faire je vais me référer à un domaine particulier des sciences humaines et sociales : la sociolinguistique, une discipline des sciences du langage, domaine dans lequel s'inscrit ma thèse.

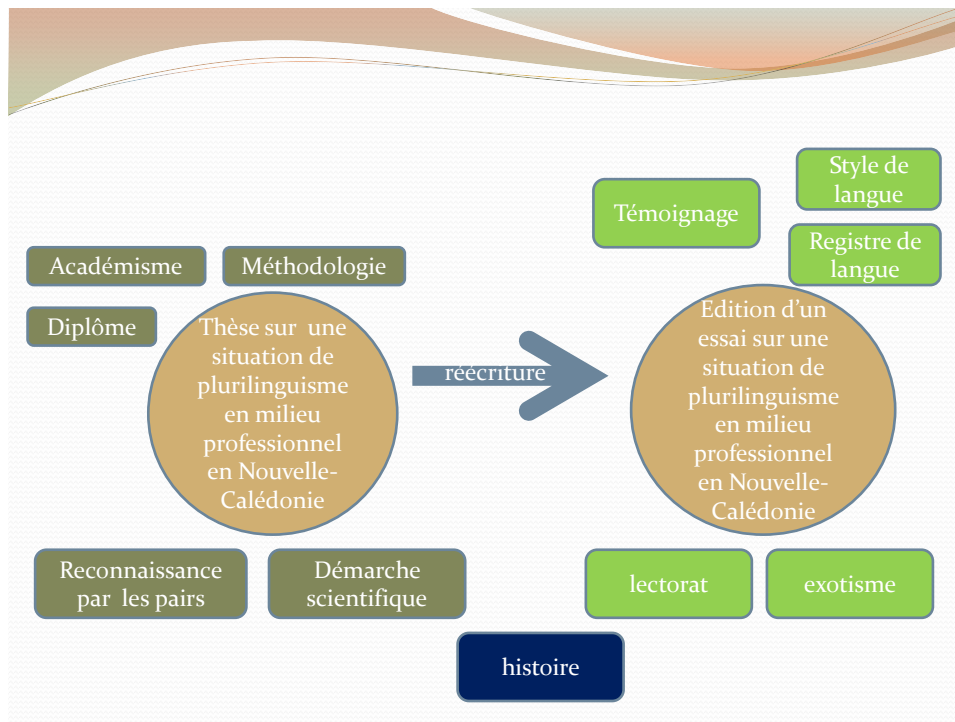
Aussi, au sein des multiples définitions que l'on peut trouver du mot transmission, j'ai privilégié celle qui fait référence au langage : « Opération par laquelle un signal, un message est acheminé d'un émetteur vers un récepteur ». Or, en sciences du langage, la terminologie de cette définition fait écho aux travaux du linguiste Roman Jakobson dont le schéma conçu au début du XXème siècle a révolutionné les approches scientifiques de la linguistique, plus préoccupée jusque-là de la structure des langues que de leurs fonctions. Il existe désormais beaucoup d'adaptations de ce schéma très exploité dans les sciences de la communication.



On retrouve bien l'émetteur et le récepteur énoncés dans la définition citée en référence mais d'autres termes matérialisent les éléments qui impactent la transmission entre ces deux pôles ;

- Le référent, dont un synonyme pourrait être contexte
- Le canal en l'occurrence, on pourrait peut-être parler de la différence entre un écrit ou une communication orale.
- Le code qui rejoindrait ici la question de distinguer un écrit professionnel d'une autobiographie ou d'une œuvre de fiction.
- Le feed back du récepteur vers l'émetteur.

Ce schéma m'a inspiré ce croquis qui illustre la nouvelle transmission que je compte faire de cette recherche initialement destinée à un lectorat académique en la transformant à destination d'un public plus diversifié.



A gauche l'écrit existant, la thèse que j'ai soutenue sur une situation de plurilinguisme en milieu professionnel en Nouvelle-Calédonie, laquelle s'inscrit dans un référent et un code très normés car rattachés à l'académisme universitaire validé par des pairs et à visée diplômante.

A droite ce que je vais tenter d'en faire désormais avec l'aide de l'équipe du LaboPraxéo. Il s'agirait donc plutôt de l'édition d'un essai sur une situation de plurilinguisme en milieu professionnel. En bref, je ne change pas le message mais je transforme la forme pour l'adapter à ce nouveau mode de transmission sciemment modifié. Cette forme pourrait devenir récit ou témoignage, ce qui pose la question du registre de langue, du style, du niveau de langue en lien évidemment avec le lectorat. J'y accole le mot *exotisme* parce que la Nouvelle-Calédonie, territoire situé aux antipodes suscite une curiosité empreinte de représentations mêlant le bleu des eaux tropicales au rouge des violences qui ont marqué son histoire récente. Ainsi l'*exotisme* pourrait être un fil invisible guidant l'intérêt du lecteur. Par ailleurs, le choix de ce mot renvoie à la nature atypique de mon terrain d'étude et aux conditions de réalisation de ma recherche. Il est rare en effet que des travaux de recherche en sciences du langage se développent en milieu industriel et de manière informelle, dans le cadre d'une activité professionnelle. De fait, par de nombreux aspects, cette recherche peut s'apparenter à de la recherche action sans que cela soit officiellement dit mais explique pour partie ma participation aux travaux du LaboPraxéo

En bas du schéma, j'ai positionné le mot *histoire* qui est, selon moi, le lien entre l'écriture scientifique de la thèse et la rédaction d'un essai :

- histoire de la modification du processus d'écriture en optant pour un traitement narratif.
- histoire au sens historique car le travail que j'ai mené s'inscrit dans le processus de décolonisation de la Nouvelle-Calédonie en actes aujourd'hui ; ce qui renvoie à sa récente colonisation, en 1853.

Aussi, avant d'aller plus loin, il me semble nécessaire de présenter rapidement mon terrain d'étude et la Nouvelle-Calédonie qui est en fait un archipel dont l'île principale fait 500 km de long sur à peu près 40 km de large avec pour particularité d'être une montagne à très forte teneur en nickel. La population de l'archipel avoisine les 25 000 habitants dont la plus grande partie vit dans et autour de la ville principale, Nouméa. C'est donc un petit territoire francophone perdu au milieu d'une immense Océanie majoritairement anglophone, que Le Clézio a nommé : *le continent invisible* parce qu'il est un océan parsemé de milliers d'îles entre lesquelles se transmettent des valeurs culturelles et des langues.

Mon terrain d'étude est un espace circonscrit au périmètre du site de construction et au calendrier de réalisation du chantier de cette fameuse usine du Nord, elle-même liée au processus de décolonisation actuellement en cours en Nouvelle-Calédonie. Le modèle organisationnel et financier choisi pour la construction de cette usine, symbole de l'intégration des kanak de la Nouvelle-Calédonie dans le cortège des nations, s'inscrit néanmoins dans les principes économiques d'un capitalisme globalisé avec l'arrivée de plus de 5 000 travailleurs qui, employés sur des périodes plus ou moins longues, viennent de plus de 30 pays représentant une cinquantaine de langues environ réparties entre langues locales, langues de communication et langues officielles. L'anglais et le français y sont toutefois les deux langues majoritairement utilisées pour les échanges professionnels. En effet, l'organisation de ce chantier, son avancement et sa main d'œuvre génèrent de nombreux échanges d'informations de toutes natures justifiant la mise en place d'une bureaucratie administrative complexe gérée par des systèmes d'information numérique, des bases de données, des logiciels professionnels nécessitant l'emploi d'une *parole d'œuvre*, nom donné par Alexandre Duchêne, professeur en sociologie du langage, aux salariés employés à œuvrer à la production administrative de documents de suivis et de contrôles. Le choix de cette dénomination est une référence assumée à l'intitulé *main d'œuvre* datant de la Révolution Industrielle et à son modèle économique capitalistique basé sur le taylorisme et la division scientifique du travail.

Ainsi, bénéficiant d'un contexte particulièrement focalisé ayant pour ainsi dire valeur de terrain expérimental, l'objet de ma thèse était de rendre visible les nouvelles formes de la division scientifique du travail qualifiée de *division sociolinguistique du travail* entre les diverses langues locales parlées sur le chantier et les langues dominantes utiles au travail. D'autre part, mon objectif était de dévoiler la valeur immatérielle de l'*œuvre de parole* de ceux que j'ai nommés les *passeurs de langues*, soit des salariés océaniens employés à des postes administratifs subalternes et qui mettent en œuvre leurs savoir-faire linguistiques afin de créer du lien dans une organisation occidentale très verticale ; ce faisant ils transforment peu à peu les relations, tout comme le banian a transformé le mur.

Après avoir répondu aux questions :

Pour qui ? - un lectorat de curieux non connaisseurs et *Pour quoi ?* - contribuer à rendre visible des nouvelles formes d'exploitation par le travail ; le dernier point restant à éclaircir sur mes motivations à m'engager dans un travail de réécriture de ma thèse porte sur le *Pourquoi ?* ce qui nous ramène dans le présent.

Depuis mon retour en Europe, je travaille dans la formation professionnelle en Français Langue Etrangère pour des migrants. C'est une expérience nouvelle mais qui fait souvent écho à ce que j'ai expérimenté en Nouvelle-Calédonie. La maîtrise du français est en effet généralement présentée comme un élément déterminant de l'intégration sociale et de l'insertion professionnelle des étrangers. La maîtrise de la langue est corrélée à l'accession au monde du travail et à la citoyenneté française reproduisant ici les modes de la domination

sociolinguistique observée en Nouvelle-Calédonie. Le projet de réécriture de ma thèse est donc aussi l'expression de mon souhait de pouvoir contribuer à changer le regard normatif et vertical porté sur les pratiques langagières de ces migrants.

Décembre 2018

“Il faut que ça sorte”

Arlette DURUAL

Avant-propos....

Au moment où j'écris, cela fait bientôt deux ans que les membres du LaboPraxéo se sont mis au travail dans cette perspective des Topos 2018 dédiés à la transmission.

Dès nos premiers échanges, je fais partie des personnes qui soutiennent la proposition de ce thème suite aux Topos 2016 consacrés à l'expérience ; suite logique me semble-t-il dans la continuité de nos travaux praxéologiques.

Et pourtant...jusqu'en juillet 2018, je n'aurais de cesse de résister quant à une éventuelle communication à l'occasion de ces journées, face aux sollicitations répétées de mes collègues...ceux-ci m'ont invité à me mettre au travail à partir des écrits que je produis et notamment à la suite du dernier ouvrage publié chez Erès : "*Petites histoires de travail social*". Ils m'ont incité à aller « au-delà » du texte pour explorer cette pratique de transmission jusqu'à faire émerger le sens de ce que je produisais là.

Vous comprendrez (peut-être) mes doutes, voire les réticences à retourner « à la source » en quelque sorte, alors-que je pensais en avoir fini justement avec ces histoires ! Il fallait pourtant, d'après eux, « que ça sorte ».

Contrainte et forcée, mais de mon plein gré je vous rassure, je me lançais donc dans l'aventure, celle d'essayer de comprendre ma propre écriture.

Ce que je vais finalement vous proposer aujourd'hui...A quelle forme de transmission allez-vous avoir à faire ?

C'est un texte que je vous propose, dans lequel *Petites histoires* et réflexions vont se mêler, pour cette communication. Un texte au fil duquel je vous invite, en tant qu'auditeur, à découvrir ce que je découvre moi-même en tant qu'auteur en suivant le chemin de ma question initiale : « que peut bien apporter, (voire transporter) le récit en termes de transmission(s) ? ».

Petites histoire(s) de transmission

Introduction....

« Théo est assis là, au bord du lit où sa mère est allongée depuis plusieurs semaines...il lui masse les mains ... la chambre embaume les huiles essentielles tandis qu'une chanson de Brel s'échappe du vieux transistor posé à même le sol. Au mur, un tableau, sur

lequel les visiteurs peuvent laisser les messages du jour lorsque Régine sombre dans un sommeil comateux.

Théo s'applique sur chacun des doigts de sa mère, lentement et vigoureusement à la fois...elle, tête tournée vers lui, écarquille un peu plus ses yeux, lui indiquant ainsi qu'elle est bien présente entre deux injections de morphine.

Le temps est comme suspendu...telle une trêve dans ce compte à rebours engagé contre la maladie et un reste à vivre fragile et de plus en plus incertain.

L'agent de service se glisse discrètement dans la pièce...elle nous indique de continuer sans tenir compte d'elle : elle œuvre sans déranger le désordre de la pièce qui témoigne des nombreux passages, de parcours de vie qui se rencontrent là...j'admire son travail et sa présence pudique tandis que je parle avec Théo...L'interne de service passe aussi, sans chercher à nous interrompre...il fait de son mieux : jeune étudiant de garde pour le week-end, il se met à notre disposition, au cas où nous aurions des questions...même si je soupçonne qu'il ne pourrait guère y répondre : comment expliquer, en effet à la famille, à l'entourage, qu'elle est en train de partir ? Quand exactement ? Là, personne ne serait capable de le dire...j'apprécie néanmoins ce passage furtif, témoin que nous ne serions pas seuls à affronter ce qui se prépare...

J'observe tour à tour le visage émacié de Régine d'où un souffle rauque s'échappe par moment et les deux toiles peintes par Régine il y a quelques mois en arrière et installées sur la table, en face du lit. Le contraste est saisissant : d'un côté des couleurs, orange, rouge, ocre qui jaillissent ; de la lumière, un tourbillon de matière qui illumine l'espace et capte le regard...de l'autre, un corps décharné, dissimulé sous une fine couverture bleu pâle...

L'infirmière entre dans la pièce et vient, sans le savoir, interrompre ce moment ensemble où les sens se troublent et nous raccrochent à la vie... (Durual, juin 2017).

J'ai toujours été très admirative des personnes qui semblaient avoir une facilité à exprimer leurs idées, à produire un discours, à prendre la parole en public...j'ai longtemps été comme tétanisée à l'idée de devoir répondre à un instituteur alors que l'envie me tenaillait par ailleurs ; j'ai longtemps eu beaucoup de difficulté à m'exprimer face à un groupe (ce qui m'a d'ailleurs valu des appréciations telles que : « bonne élève mais devrait sortir de sa réserve et participer davantage en classe »)...J'ai souvent eu peur de ne pas trouver les mots justes, laissant tourner les phrases dans ma tête sans pouvoir les laisser échapper ; seul l'accélération de mon rythme cardiaque et les rougeurs envahissant mon visage auraient pu alors témoigner de mon combat intérieur.

Pourtant, aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours aimé les mots : leur couleur, la sonorité qu'ils produisent lorsqu'on les associe...j'aime le murmure de certaines phrases, j'aime manier les métaphores...j'aime quand l'écriture demande à sortir : il me faut alors saisir un stylo, trouver une feuille de papier et laisser tout cela surgir : comme une vague déferlante, une fulgurance, un besoin vital...j'aime être dans ce mouvement, ce déchaînement même, absorbée, quasi hors du temps et de l'empressement du monde....

Aussi loin que je m'en souviens cette écriture a pris pour moi la forme de « récits » : dans les années 80, adolescente, je remplissais des cahiers entiers où je m'inventais en femme libre, occupée à résoudre nombre d'intrigues : une écriture cachée, juste pour soi, jamais transmise à qui que ce soit.

En 2013, plus de trente années plus tard, j'ai presque été surprise de voir resurgir cette forme d'écriture, alors que je répondais à la sollicitation d'une collègue responsable de formation, de venir témoigner, devant une assemblée de près de 300 Aide médico-psychologique, de la part invisible de leur patient et Ô combien utile travail au quotidien. Ce sont quatre « petites histoires » qui arrivent alors mais je doute, à ce moment-là, qu'elles soient « communicables » qui plus est, à une assemblée de professionnels.

Pourtant, c'est ce que j'ai fait et qui a bien fonctionné, à tel point que des personnes sont venues me demander, à l'issue de mon intervention, si d'autres histoires existaient et comment ils pouvaient en retrouver la trace. Voici une de ces histoires livrées à l'époque:

Mardi 18 janvier, 13 h 58 : arrivée au sein d'une petite unité de vie dédiée à des malades Alzheimer. L'auxiliaire de vie vient m'accueillir : elle sait que je ne connais pas le code et elle vient donc m'ouvrir. Drôle de sentiment... je le sais pourtant, ces unités sont fermées et leur entrée jalousement gardée par un digicode : entre qui peut et ne sort pas qui veut ! Sensation d'enfermement, longs couloirs à traverser. Mon hôte me guide et les quelques mots échangés apaisent un peu mon étrange impression : portes fermées, espaces sécurisés, murs aseptisés... mais de quoi doit-on se protéger ?

Quelques instants plus tard, l'auxiliaire pousse deux grands battants et là, je découvre un tout autre espace, tout en rondeurs, baigné de lumière... dans un coin, un poste de télévision murmure ; plus loin, deux personnes adossées au mur parlent de la pluie et du beau temps. Une femme d'âge avancé mais qui paraît assez alerte n'a de cesse de faire le tour de la pièce...deux autres semblent endormies, confortablement calées par des coussins sur leur fauteuil respectif ; un chat ronronne, perché sur l'une des chaises...un grand monsieur, très mince et fort élancé nous interpelle et nous demande son chemin. Une petite dame enfin, se déplaçant à l'aide d'une canne, s'approche de nous; elle a l'air très inquiète: "je vais être en retard" nous dit-elle, "je vais manquer la sortie de l'école...je dois absolument aller chercher ma fille". Ma compagne de voyage prend alors délicatement la main de cette dame dans la sienne et la couvre d'un regard bienveillant: je vous accompagne madame Eugénie, ne vous inquiétez pas"...je les regarde alors s'éloigner ensemble, lentement.

Geste banal, Ô combien qui pourtant aura certainement évité un drame, celui qui se joue ici en permanence: une vie oubliée, un temps difficile à situer, des instants pénibles à supporter...Mais les professionnels présents veillent, prennent soin, rassurent, contiennent, entourent...et ils répètent, autant que nécessaire, ces gestes qui font du bien. (Durual, p.25-26, 2017).

C'est justement cette forme d'écriture que je me suis proposée de prendre ici comme objet pour réfléchir cette question de la transmission. À partir de l'expérience d'écriture qui est la mienne dans "les Petites histoires", je vais commencer par interroger la forme donc de cet objet transmis pour tenter de déterminer "d'où ça sort" en m'appuyant notamment sur des écrits de Roland Barthes.

1 - Mon degré zéro ou la question originelle de mon écriture....

Dans le Degré zéro de l'écriture, Roland Barthes compare le style (d'un écrivain) à "des images, un débit, un lexique qui naissent du corps de l'écrivain...le style est toujours quelque chose de brut: il est la poussée d'une intention"...arrêtons-nous déjà sur ces premiers propos pour mieux saisir ce que je tentais d'exprimer en entame de ce propos: cette sensation de "poussée verticale", le besoin "que ça sorte"...voyons comment ce mouvement s'opère pour moi.

Si je regarde de plus près les conditions de ma propre écriture, je peux repérer plusieurs moments en fait. Il y a tout d'abord quelque chose "qui vient de l'extérieur" (une commande, un impératif, un objectif, un projet...), bref, des sollicitations, des opportunités ou encore des événements qui émanent de l'environnement et qui commencent à me mettre au travail...vient

alors le moment de l'éveil (de la curiosité, des sens, de l'intérêt) qui va me permettre de recueillir une sorte de "matière première" (idées, textes, propos entendus, observations...), matériau brut qu'il s'agira plus tard d'agencer mais chaque chose en son temps, il faut encore que cette matière justement s'accumule, s'agrège repose également dans un processus de maturation que l'on pourrait qualifier de "gestation".

Vient ensuite le moment en effet où je perçois cet impératif, où mon corps me signale qu'il est temps de passer à l'acte, ou, pourrait-on dire, d'accoucher pour prolonger la métaphore (il est temps que ça sorte...nous y revoilà !). Installée dans un climat particulier (le calme d'une chambre le soir à la lumière tamisée par exemple...ou calée dans un fauteuil douillet, bien emmaillottée (j'ai souvent les mains glacées lorsque j'écris)...ou encore dans un espace fermé et protégé des sollicitations extérieures avec même, quelquefois, une musique en arrière fond qui accompagnera le travail), la feuille (matérielle ou immatérielle) ne demande alors qu'à recevoir le flot des mots que je vais lâcher d'un coup, sans les retenir... il sera bien temps ensuite de les ordonner là n'est pas la priorité...juste laisser venir ce qui demande à sortir.

Puis, enfin, il y a cette forme de tension qui retombe, comme un soulagement, un "lâcher prise" qui permet de me laisser aller à l'émotion qui me submerge parfois : celle qui advient lorsqu'on découvre en fait "ce qui est sorti de soi". C'est une autre forme de travail qui pourra s'effectuer alors à partir de là, ou devrais-je dire "à partir de ça" ? Mais là n'est pas l'intrigue que je tente de résoudre aujourd'hui (comment parvenir à agencer ou à façonner cette première matière obtenue) ... Non, ce qui m'intrigue, c'est ce que certaines personnes m'ont dit après avoir lu les Petites histoires, en voici un exemple : "quand j'ai lu tes histoires, c'était comme si tu étais là tout à côté...c'est tellement toi".

Quelle est donc cette part du "je" incluse dans cet objet (le texte) produit ? Je propose d'aller voir ce qui peut bien se cacher dans les "profondeurs mythiques de l'écrivain" comme aurait pu le dire Barthes (Sous le nom de style, (nous dit-il) se forme un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur". Il est la chose de l'écrivain, sa splendeur et sa prison").

Essayons de penser, à partir de ce qui s'écrit ; de mettre à jour le sujet à l'œuvre à l'intérieur même de l'objet transmis...

J'ai commencé à évoquer tout à l'heure cette peur de prendre la parole, voire ce sentiment de ne pas être légitime....Pour comprendre, il faut dire que mes parents ouvriers, eux-mêmes enfants d'agriculteurs et ou de petits employés entretenaient un rapport ambigu au savoir: qu'eux-mêmes se disaient peu "instruits", ils rêvaient, pour leur troisième enfant arrivée tardivement et de manière inopinée, de réussite scolaire et d'ascension sociale...Eux qui "ne savaient pas bien parler" comme ils l'affirmaient régulièrement car "ils n'avaient pas pu aller longtemps à l'école" me poussaient à réussir et à passer la frontière des "manuels" pour rejoindre le monde des intellectuels.; j'héritais donc de leurs espoirs mais aussi, dans un même temps, de cette "position basse" qui était la leur ou encore de ce sentiment d'infériorité vis-à-vis de ceux qui semblaient posséder et manier avec aisance les savoirs.

Sartre écrivait que "lorsque les parents ont un projet, les enfants ont un destin » ; tel fut le mien: une scolarité sans encombre, du moins en termes de résultats...car à y regarder de plus près, on aurait pu s'apercevoir que les peurs régnèrent en maître: peur de ne pas y arriver, peur d'échouer, peur de ne pas être à la hauteur, peur de décevoir...peur de ne pas être aimée...ça, je ne le découvrirai que bien plus tard, sur le banc de l'analyse où j'investis plusieurs années de ma vie à tenter de comprendre ce qui m'encombrait. L'expérience m'avait coûtée chère mais produisait des effets : alors que j'exerçais à ce moment-là le métier d'assistante de service social, je décidais de reprendre un parcours de formation qui me ferait rencontrer ce cher établissement qu'est le Collège Coopératif....

Autre forme de recherche qui s'initie là, cette fois scientifique, à partir de pratiques engagées et saisies dans le champ professionnel...nouvelle forme d'écriture, celle qui vise à faire émerger le sens des pratiques et à faire passer l'acteur au statut d'auteur...nous y revoilà ! Mais pas de roman cette fois: non, pour être validée, l'écriture doit passer au crible des normes académiques...et me voici une fois de plus à l'épreuve et ramenée aux doutes quasi existentiels. Il est question à ce moment-là de "contrat d'insertion, d'identités (professionnelles), de "mondes de références" puis d'approche biographique de parcours et de reconversions professionnelles dans le mémoire de recherche du DEA en sociologieet le projet de thèse qui suivit? Il est resté, après trois entretiens avec mon directeur de recherche, coincé au fond du tiroir...Il était temps pour moi de poser les bonnes questions: quelle envie me tenaillait au plus profond?...Une envie qui n'appartiendrait qu'à moi pour une fois, c'est du moins ce que je croyais.

Sortir des codes de l'écriture scientifique donc et retrouver le chemin d'une expression où il serait question de valoriser des métiers peu connus jusqu'alors en écrivant, avec Patrick Perrard, l'ouvrage sur les AMP⁴, une manière de dévoiler ces professionnels de l'ombre (leur travail est peu visible); une envie de participer à leur reconnaissance.

Mais c'était sans compter ou sans connaître encore ce que Barthes écrit justement dans *Variations sur l'écriture* (1973) où il nous rappelle que l'écriture est "une pratique signifiante d'énonciation dans laquelle le "sujet" se pose d'une façon particulière" (p.55).

Si l'objet (entendons ici: la mise en récit de situations professionnelles) comporte bien en son sein le sujet-auteur, c'est donc une part de ce sujet qui est transmise, au-delà même de l'intention initiale, ou pourrait-on dire consciente, de l'auteur. Mon histoire familiale pourrait donc bien être à l'œuvre encore dans cette volonté de valoriser les "soutiers du social"...une volonté farouche de faire passer sur le devant de la scène de "petites mains" pour témoigner de leur patient et invisible travail; pour révéler leurs savoirs (faire et être), pour montrer leur utilité sociale alors qu'elles sont souvent reléguées à accomplir de basses besognes....Tenterais-je, sans le savoir, de réécrire un roman familial, celui de mes parents, celui justement de n'avoir appartenu qu'à ces "petites gens"?

2-D'une transmission utopique de posture(s) professionnelle(s)?

Étant entendu que l'auteur fait partie intégrale de l'objet, il me reste encore à interroger la "nature" de cet objet à savoir, en ce qui me concerne, des textes dont la tonalité (si l'on se réfère à l'extrait communiqué en début de cette intervention) pourrait être qualifiée de "sensible". Pourquoi avoir choisi cette "forme" de transmission ...Que peut-il bien se transmettre au final ?...

...être touché pour que ça passe...

"Ton texte m'a happé. Je m'y suis plongée avec plaisir...il a été difficile de le lire jusqu'au bout sans me laisser submerger par l'émotion"... Voilà ce que certains lecteurs ont pu renvoyer après avoir découvert mes textes. C'est un dispositif similaire que propose Mireille Cifali (dispositif présenté dans l'ouvrage "Écrire l'expérience, vers la reconnaissance des pratiques professionnelles", p.254). Sa pratique est en effet de lire des récits d'expérience

⁴ Durual Arlette, Perrard Patrick: *Aide médico-psychologique, un métier à découvrir, des professionnels à reconnaître*, Ed. Erès, 2008.

dans ses cours puis d'interroger les étudiants; ceux-ci témoignent alors que *“les récits les ont touchés. Ils ont ressenti de l'émotion, ont eu parfois même les larmes aux yeux. Cette écriture touche l'affect et pas, dans un premier temps, l'intellect si on tient à ce partage. Viennent ensuite des associations, des images, des souvenirs. Des liens se tissent, des morceaux d'expérience oubliés reviennent en mémoire. Alors, ils se mettent à penser, parfois une compréhension a lieu...le récit enclenche une pensée propre”*.

C'est aussi ce qu'écrit un de mes lecteurs: *“ces histoires...c'est comme des images dans le corps...ça nous met en situation de voir, de ressentir...après, à nous de disposer...tu laisses la possibilité de penser par soi-même”*...Ce qui se produit semble s'apparenter à ce que Mireille Cifali nomme *“un choc cognitif”*: une manière d'impliquer le récepteur, de ne pas le laisser à l'extérieur de ce qui est raconté, de faire en sorte que cela *“résonne”* en lui en quelque sorte permettant ainsi *“la reconnaissance de sa propre expérience dans l'expérience de l'autre”*. Le récit permettrait donc, par ce qu'il suscite chez le lecteur et ou l'auditeur, que quelque chose se passe de l'ordre des émotions; le récit permettrait que *“ça passe”*...

S'il est acquis que ma propre sensibilité, autrement dit ma propre manière d'éprouver le monde, est incluse dans le texte produit et donc transmise à l'auditeur-lecteur, ai-je délibérément choisi d'adopter cette tonalité dans le récit pour émouvoir ? S'agit-il de *“toucher l'autre”*, afin de pouvoir faire bouger quelque chose chez lui ? Mais dans ce cas, *“faire bouger quoi”* ?

... Du pathos à l'action ...

Dans n'importe quelle forme littéraire, il y a un choix général d'un ton et c'est ici précisément que *“l'écrivain s'individualise clairement parce que c'est ici qu'il s'engage”* nous dit encore Roland Barthes: *“l'écriture est un acte...l'écriture est une fonction: elle est le rapport entre la création et la société...elle est la forme saisie dans son intention humaine”* (p.18, 1953). Quelle serait cette intention qui m'anime et me pousse à transmettre, de la sorte ?

Lorsque j'affirme que mes *“petites histoires”* sont des *“mises en récit”* à partir de situations réelles, je veux dire que je m'inspire de situations vécues, observées ou encore entendues pour composer, selon le style déjà évoqué, un texte qui relève d'une fiction selon la définition de Ricœur. Je m'inspire en effet de faits mais l'histoire racontée ne recouvre pas le réel; j'y glisse, comme nous venons de le voir, ma propre sensibilité, mais, mieux encore, j'y injecte des éléments construits de toute part.

Ce *“toute part”* pourrait s'apparenter au *“nulle part”* évoqué par Ricœur (p.258, 1986) à propos de l'utopie de Thomas More : *“une étrange exterritorialité spatiale, ce non-lieu au sens propre du mot”* à partir duquel *“un regard neuf peut être jeté sur notre réalité”*...*le champ du possible s'ouvre désormais au-delà de celui du réel”*. Mes récits ne cherchent pas à décrire la manière dont les événements se sont déroulés, les manières de procéder...ils n'indiquent pas non plus les règles à observer ou encore les conduites à adopter...à partir d'éléments empruntés au réel, ils racontent une histoire possible, susceptible d'inspirer: agissant comme une *“force heuristique”* comme l'écrit encore Ricœur à propos de la fiction : *“parce qu'elle désigne le non-lieu par rapport à toute réalité, elle peut viser indirectement cette réalité.. ce type de récit possède une capacité d'ouvrir et de déployer de nouvelles dimensions de la réalité”* (p.246).

Voyons ce qu'il en est avec ce nouvel extrait....

Mardi 23 décembre.... J'arpente les couloirs d'une maison de retraite dite *“haut de gamme, garantie par de multiples labels, tentant de ne pas m'égarer en suivant le cadre infirmer pressé de me raccompagner.*

Arrivée dans le hall principal, j'ai néanmoins le temps d'observer une petite dame à l'allure frêle: ses cheveux blancs sont soigneusement coiffés et forment un petit chignon à l'arrière de sa tête; son dos est un peu voûté mais ses gestes paraissent encore lestes. Dans sa robe bleu marine à pois recouverte d'un gilet sans manche, elle ressemble à une jeune écolière s'appêtant à commettre l'irréparable : elle regarde le grand sapin dressé dans la perspective des fêtes de Noël, paré de belles guirlandes lumineuses ; à son pied, quelques paquets cadeaux attirent le regard avec leur papier rouge étincelant et leurs rubans couleur or.

Notre petite dame (elle ne doit pas dépasser les 1m50), jette un regard circulaire, comme pour vérifier que personne ne percevra son larcin, puis, d'un coup, elle saisit l'un des paquets qu'elle s'applique aussitôt et avec gourmandise à déballer... son visage est comme illuminé par un large sourire, témoin de cet instant volé aux années qui s'égarèrent...petit moment de pur bonheur hélas vite avorté !

Le cadre qui me précède intervient en jetant un regard réprobateur : "lâchez ce paquet Mme, vous voyez bien que c'est une décoration...je vous l'ai déjà dit...décidément, vous n'écoutez rien"...(...) j'apprendrai par la suite que notre petite dame, âgée tout de même de plus de 86 ans, est atteinte de la maladie d'Alzheimer".

L'enjeu de transmission pour moi est bien là le fait d'ouvrir une réflexion quant aux postures professionnelles impliquées dans les situations racontées...Une fois de plus, il ne s'agit pas de juger à partir de ce qui s'est réellement passé mais d'inciter chacun à interroger sa propre manière d'agir pour pouvoir ensuite retourner à l'action. Du moins c'est ce que j'espère produire.

Je partage en effet l'idée que le texte peut-être une sorte de médiation "*par laquelle nous nous comprenons nous-mêmes*" (Ricœur, p. 129). Ainsi, j'espère que les lecteurs de mes "Petites histoires" pourront s'approprier une "*proposition du monde*" celle qui n'est pas "*derrière le texte comme le serait une intention cachée mais devant lui, comme ce que l'œuvre déploie, découvre, révèle*". Et si la forme choisie peut parfois interroger, voire déranger, dès lors qu'elle joue avec "la corde sensible", j'espère qu'elle amènera le lecteur à "se comprendre devant le texte" comme l'écrit encore Ricœur: "*non point imposer au texte sa propre capacité finie de comprendre, mais s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste, qui serait la proposition d'existence répondant de la manière la plus appropriée à la proposition de monde*" (p.130).

Pour ne pas conclure...

Si le lecteur peut être amené à se comprendre devant le texte, qu'en est-il pour son auteur ? Je tenterai, pour ne pas conclure, d'en terminer par là....

A l'instant où je vous parle, je réalise qu'il ne me reste plus que quelques semaines avant d'endosser de nouvelles responsabilités professionnelles: au 1er janvier 2019 je serai en effet (enfin, si j'arrive jusque-là!) la nouvelle directrice de l'ADEA, centre de formation professionnel et de promotion sociale et culturelle situé dans l'Ain, à Bourg-en-Bresse où je suis arrivée en septembre 2002 pour participer alors à la mise en place de la formation qualifiante des aides médico-psychologiques...lieu privilégié s'il en est de transmission(s)...Hasard des calendriers ou signe malicieux, là encore, d'une histoire personnelle? Je vous laisse libre de vos pensées !

Mon père ne le saura pas...cela fait maintenant bien longtemps qu'il est parti pour un endroit d'où l'on ne revient pas.... mais je crois pouvoir dire qu'il en aurait été assez fier, lui qui disait "savoir à peine écrire" et qui, à l'insu de tout le monde, rédigeait pourtant quelques

lignes sur chaque jour écoulé de sa vie (j'en ai retrouvé quelques traces sur plusieurs éphémérides ou encore dans des carnets).

Mon institutrice de classe préparatoire avait déclaré un jour à ma mère très anxieuse du fait de mes nombreuses absences pour cause de maladies : “je ne m'inquiète pas pour Arlette, elle est curieuse et a envie de comprendre... elle y arrivera”... j'ai pu témoigner à cette belle personne rencontrée par hasard en septembre dernier, qu'elle ne s'était pas trompée.

Dans la suite de mon parcours, j'ai eu le privilège de rencontrer d'autres personnes qui m'ont transmis bien plus que ce qu'elles imaginent...certaines de ces personnes sont devenues des proches...je trouve là aujourd'hui une manière de les remercier : au-delà de contenus ou de méthodes enseignées, elles m'ont surtout permis d'être plus assurée, jusqu'à être capable d'être devant vous aujourd'hui.

Alors...même si je me suis appliquée à essayer de mieux appréhender ce qui pouvait se jouer, en terme de transmission, à propos des textes que j'écris et que je désigne par “les petites histoires” (la part du “je”, autrement dit de ma propre histoire familiale contenue dans cet objet de transmission; l'effet possible pour le lecteur ou l'auditeur de cette écriture que j'ai qualifié de sensible ou encore la dimension réflexive quant- aux postures professionnelles) j'avoue que cette question de la transmission conserve pour moi une part de mystère...

Aujourd'hui, je me suis risquée à vous livrer ce nouveau récit ...sorte de parcours de recherche quant aux origines d'un style d'écriture. J'ai construit une histoire, tissé des liens, avancé dans le raisonnement...bref, j'ai tenté d'élaborer le sens là où il manquait aux premiers abords pour pouvoir transmettre quelque chose...mais au fond, qu'ai-je réussi à transmettre ?

Ça, c'est maintenant à vous de le dire !

Décembre 2018

Références bibliographiques

BARTHES Roland

1972. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris, Ed. du Seuil

2000. *Le plaisir du texte et Variations sur l'écriture*. Paris, Ed. du Seuil.

CIFALI Mireille et André Alain

2012. *Ecrire l'expérience, vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*. Paris, Ed. PUF.

DURUAL Arlette

2017. *Petites histoires de travail social*. Toulouse, Ed. Erès.

RICOEUR Paul

1986. *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*. Paris, Ed. du Seuil.

LA TRANSMISSION DE L'EXPERIENCE

dans un parcours de recherche coopérative

Jany TEYSSIER HUE
Hélène JAOUL et Michel SIGUENZA

❖ **Jany TEYSSIER HUE.**

Nous sommes 3 à venir devant vous ce matin : Hélène JAOUL, Michel SIGUENZA et Jany TEYSSIER HUE.

Le groupe que nous constituons tente de mener un travail de recherche(s) praxéologique(s) coopérative(s) en dehors de tout cadre habituellement convenu pour cela.

Nous sommes :

- Un groupe auto-constitué et... mouvant (partis à 6 nous sommes 3 aujourd'hui)
- Hors cadre de formation professionnelle ou universitaire
- Nous accrochant aussi fermement que possible à une méthodologie de la recherche
- Bénévoles... donc sans financements, soutenus par qui le veut bien (par exemple des salles mises à disposition par le CCAURA- et l'unité Archipel de la pouponnière de l'IDEF...)
- Etayés (un peu) par le LaboPraxéo

Nous sommes là, constitués par nos histoires individuelles personnelles et professionnelles tout autant que par notre histoire commune de groupe coopératif. Nous sommes portés par une sorte « d'utopie mobilisatrice⁵ » qui se tricote étonnement avec le souci d'une action, d'une écriture étayée par une méthodologie de recherche praxéologique.

Christian HERMELIN du collège coopératif de Paris raconte dans son ouvrage « l'ACORA » qu'il s'interroge sur le paradoxe qu'il y aurait à passer du « nous » au « je » qui évoquerait, à lui seul, la somme des expériences collectives collectées.

Le terme d'ACORA (atelier coopératif de recherche action) fait référence à l'origine des collèges coopératifs, au monde des communautés de travail, des compagnons qui œuvrent au sein d'un atelier. Il est aussi le lieu où il n'y a pas de hiérarchie entre le travail intellectuel et le travail manuel, celui où le praticien est aussi le théoricien.

Je pense qu'une recherche coopérative telle que nous la vivons me permet (et permet à chacun de nous 3) de passer du « je » au « nous » et du « nous » au « je » sans avoir le sentiment de trahir l'autre (les autres) ou de s'oublier soi-même.

Je vais donc vous parler de moi... puis du groupe...

En revisitant mon parcours je me suis rendue compte que la question de la transmission reste très présente comme une question sous-jacente à l'ensemble de mes expériences, souvent « à tiroirs ».

Educatrice spécialisée, je ne peux ignorer que mon choix professionnel comporte la volonté de transmettre « quelque chose » aux enfants et aux adolescents rencontrés et pris en charge.

⁵ HERMELIN Christian. 2015.

C'était l'une des questions de mon mémoire DSTS/DHEPS préparé au CCAURA en tant qu'apprentie chercheuse.

Était-ce cette question de la transmission qui était (cachée ?) au cœur de la question posée : « **Quels sont les effets du placement sur l'évolution des jeunes confiés à l'adolescence ?** ». Au cours de la construction de la problématique s'est posée la question de la place de l'éducateur dans le processus de construction identitaire. Que transmet-il, souvent à son insu, aux jeunes qui lui sont confiés ? De quoi, sans le savoir, se saisissent ces jeunes ? Que lui transmettent les jeunes qu'il accompagne ?

Faire l'expérience de la recherche a été un moment clé dans mon parcours professionnel même si je n'ai toujours pas fait le tour de ce que j'ai pu, sans le savoir ou le vouloir, transmettre « sur le terrain » de cette expérience singulière comme je n'ai pas toujours une vision claire de ce qui m'a alors été transmis.

J'ai quelques années plus tard intégré le groupe du Laboratoire de Praxéologie avec le souhait de poursuivre un travail de réflexion sur ma pratique.

Des multiples définitions de la transmission j'en garderai 3 qui correspondent à l'intention qui me porte : La transmission comme **action de faire passer**, d'acheminer, de faire parvenir **quelque chose à quelqu'un**, de faire passer quelque chose d'un lieu à un autre mais aussi **le résultat de cette action**, la transmission comme une opération par laquelle un signal, **un message est acheminé d'un émetteur vers un récepteur**, d'un lieu à un autre et enfin la transmission comme l'opération par laquelle un **mouvement** est transmis d'un élément à un autre.

Au cours de mon parcours professionnel j'ai intégré, en tant que directrice adjointe, un service de placement familial associatif. Par ailleurs j'ai eu l'opportunité d'intervenir auprès d'assistants familiaux en formation. Les assistants familiaux ont partagé avec moi leurs questionnements, leurs difficultés, leurs craintes, leurs moments de désillusions tout autant que leur satisfaction de voir les enfants qui leur sont confiés évoluer positivement.

Le point sur lequel je me suis arrêtée est la conviction partagée par la majorité des assistants familiaux que j'ai rencontré qu'ils ne se sentent pas suffisamment légitimes pour transmettre leurs savoirs acquis de l'expérience tout comme leurs connaissances théoriques et, sont souvent peu légitimés par leurs institutions comme des travailleurs sociaux, membres d'une équipe à part entière.

Après ces expériences de cadre de direction dans un service de placement familial et d'intervenante occasionnelle dans la formation, accompagner des assistants familiaux vers la reconnaissance et la valorisation de leur métier m'est apparu comme une nécessité.

C'est pourtant un peu par hasard que cet accompagnement a pris, de façon concomitante, deux formes :

- Contribuer plus activement à leur formation initiale
- Les accompagner dans un processus coopératif de recherche praxéologique

Portée, par la pensée d'Henri DESROCHE, d'abord en en faisant moi-même l'expérience puis en l'intégrant dans ma pratique professionnelle de cadre et de formatrice, j'ai proposé un projet de recherche coopérative à quelques assistants familiaux.

« Des hommes à qui l'on donne la possibilité de s'exprimer, de se désinhiber, de ne pas croire ou persister à croire qu'ils sont faits pour agir tandis que d'autres sont faits pour penser, ces hommes qui veulent penser leur action, la traiter, la raisonner, s'en distancier, la critiquer, l'étendre, la surplomber, la prolonger, la rédiger, la présenter, la transmettre ont un matériel magnifique (...) et c'est cela que j'appelle la recherche permanente »⁶.

Le partage d'expériences, l'écriture et la participation à une recherche comme possibilité pour des assistants familiaux de développer des compétences propres à leur métier et de pouvoir les

⁶ DESROCHE Henri. 1975

utiliser, dans des objectifs de communication sur leurs métiers, de promotion sociale et/ou pour former à leur tour des assistants familiaux est devenu pour moi une évidence.

Un groupe d'assistants familiaux s'est constitué, fin 2017, pour une recherche coopérative. Chacun d'eux travaille sur une question qui lui est propre mais où il est souvent question de transmission :

➤ **Au sein d'une équipe** : En quoi suis-je légitime lorsque je transmets à mon équipe, en tant qu'assistant familial, mes observations de l'enfant pour proposer des hypothèses de compréhension de la situation et une évolution des modalités de prise en charge ?

➤ **Avec l'enfant** : Quand j'accueille un enfant qu'attend-on que je lui transmette ? Est-ce que les attentes de chacun (service, parents, enfant) sont en adéquation avec ce que je lui transmets réellement ?

➤ **Avec la famille d'accueil** : Quelle place prennent les enfants de la famille d'accueil dans l'accueil des enfants ? Que leur transmettent-ils ? Comment les préserver et les impliquer ? Qu'est-ce que l'enfant accueilli transmet à la famille qui l'accueille ?

Je leur laisse la parole.

❖ **Hélène JAOUL**

Assistante Familiale (AF) depuis 2 ans ½ après avoir été entre autres, travailleur social durant 20 ans, pour faire le lien avec Anne MOREL LAB (intervenante précédente), mon mémoire de fin d'étude concernait les difficultés de scolarité rencontrées par les jeunes Kanaks issus d'une culture orale en opposition à la culture de l'écrit importée par la Métropole.

Pourquoi ai-je répondu à la proposition de recherche ?

J'ai été accueilli par mon équipe puis en formation comme si j'étais ignorante, je me suis sentie et moi-même mise en position « infantile ».

C'est ce choc qui m'a conduit à participer au travail de recherche proposé par Jany.

Ne plus être « victime » mais « actrice » de ma reconversion professionnelle.

Je souhaitais alimenter par cette recherche ma nouvelle histoire professionnelle pour « m'installer » me conforter dans ce nouveau métier.

Je pensais que ce travail pourrait m'aider à découvrir la professionnelle que j'allais devenir et que j'étais déjà puisque j'accueillais déjà des enfants.

L'objet de la recherche est encore en construction mais tourne autour de la relation des AF et de leurs équipes, de l'idée qu'ils et elles ont des savoirs expérientiels et que les AUTRES Travailleurs Sociaux ne sont pas convaincus qu'ils produisent de vraies compétences.

Je me suis inscrite dans cette « aventure » sans savoir où elle me mènerait, ni si j'allais être en capacité d'aller très loin. Mais il était important de mettre à jour ce que j'attendais de ce métier et de comprendre ce que ce métier attendait de moi, qu'est-ce que je pouvais apporter ? Ce travail de recherche et d'écriture de ma biographie m'ont fait prendre conscience (dans un premier temps) qu'il fallait que je sorte de l'introspection dans laquelle m'avait plongé mes premiers mois d'activité.

Au moment de l'écriture de la biographie ce sont les échanges avec mes pairs qui m'ont permis de mettre à jour des pans entiers de mon histoire et des éléments qui m'avaient amenés ici.

Cette prise de conscience m'a bouleversé tant au plan professionnel que personnel.

Poser cet autre regard sur soi pour transmettre aux autres, peut-être comme mon aïeule a pu me transmettre quelque chose au travers des générations. Avec la photo ci jointe, je vous présente mon Arrière-grand-mère Paternelle, Nourrice.

Personnellement je sais pourquoi je suis là !!!! Pendant toute la période de recrutement je me suis sentie « harcelée » par une question à laquelle je ne pouvais pas répondre « qu'êtes-vous venu réparer ? », question à laquelle je ne pouvais pas répondre parce que ce choix de métier était pour moi juste « comme une évidence ». Les choses ne sont pas si simples, la complexité du métier et des émotions traversées m'a permis de m'inscrire dans ce travail de recherche et d'évoluer.

Maintenant que je sais pourquoi je suis là je peux travailler autant avec ma tête qu'avec mes tripes.

Professionnellement je pense comprendre un peu mieux les attendus de l'équipe avec laquelle je travaille, j'essaie de répondre à leurs attentes. Et je garde pour moi et traite ailleurs tous les questionnements qui ne sont pas utiles immédiatement à la prise en charge de l'enfant et aux relations professionnelles.

Cette recherche m'a permis au travers des échanges, des lectures, des retours vers le passé (histoire du métier) de me construire professionnellement en m'appuyant sur mes racines et en piochant dans mes « compétences transférables » (écoute, analyse, prise de recul...).

Au cours de ce travail je me suis rendue compte que les AF sont en « déficit » pas uniquement de reconnaissance mais peut-être aussi d'estime de soi.

J'aimerais communiquer sur le travail d'AF auprès des autres travailleurs sociaux qui ont souvent une image floutée du métier... lorsqu'ils en ont une image ! Car si je suis capable de transmettre à des enfants en rupture un sentiment de sécurité suffisamment fort pour qu'il grandisse, je dois aussi être capable de montrer aux travailleurs sociaux le rôle et les capacités des AF.

Et pour en terminer sur l'un des aspects du rôle de Jany elle a su mettre les mots justes sur mes ressentis, sans doute l'un de mes points faibles.

❖ Michel SIGUENZA

J'ai, 44 ans, je suis marié, j'ai deux enfants âgés de 15 et 17 ans. Depuis deux ans et demi et après un parcours dans l'éducation populaire et les MJC, je suis Assistant Familial pour la métropole de Lyon, je travaille au sein du DAF de Grigny. J'accueille actuellement 3 enfants : une petite fille de 2.5 ans, un garçon de 7 ans et une préadolescente de 11 ans.

Lorsque je suis devenu Assistant Familial, c'est un changement de vie que j'ai imposé à ma famille. C'est le quotidien qui allait être bouleversé par l'arrivée et les départs des enfants que nous allions accueillir. Pour ma fille qui a vite pris à cœur son rôle d'accueillante, ce changement n'a pas été simple. Les conflits, les rivalités, les colères, les pleurs ont été nombreux. Mon projet de recherche a donc tout naturellement pour objet d'étude les enfants accueillants : Quels sont les enjeux ? Quels sont les rôles qu'ils veulent bien prendre ? Quels liens mettent-ils en place avec les enfants accueillis ?

C'est dans la cadre de ma formation AF que notre responsable nous a parlé du groupe de recherche coopératif coordonné par Jany. Je n'ai pas hésité à rejoindre ce groupe, au-delà des questionnements sur ma disponibilité, mes capacités et des peurs liés à ce nouveau projet.

En effet j'avais besoin de partager sur mon expérience, et prendre aussi du recul sur ma pratique, ma formation. J'éprouvais le besoin de découvrir si ce que je vivais arrivais aussi aux autres, et si j'étais sur la bonne voie. Il fallait que cela puisse se réaliser, sans contrainte, sans jugement et en dehors de mon cadre professionnel. La particularité du travail des assistants familiaux (travail en permanence et à son domicile) entraîne une certaine solitude. Nous n'avons pas de machine à café où nous pouvons nous regrouper pour discuter, partager, transmettre. Nous sommes seul face à nos questionnements, nos doutes. Et c'est avec nos

conjoints nos proches que nous tentons de partager nos expériences. Mais le feed-back n'est pas toujours possible.

Il me semble que l'entrée dans ce métier est associée à une période de crise multiple situé à plusieurs niveaux :

Tout d'abord l'AF débutant se lance dans l'exercice d'un nouveau métier dont il ne connaît pas, ou ne maîtrise pas tous les codes.

Avec cela il doit pour la première fois faire face à l'accueil d'un enfant en grande souffrance auquel il ne sait pas toujours répondre.

Enfin, et c'est cela qui a été pour moi le plus complexe, il doit gérer une crise familiale liée à la déstabilisation suscitée par l'arrivée d'un nouveau membre au sein du foyer. Cet accueil engendre des changements, des aménagements et donc la mise en place d'une nouvelle dynamique. Ce qui entraîne une certaine résistance aux changements.

Cette période de crise multiple n'est pas vraiment abordée lors de la formation dont les apports et la temporalité ne sont pas adaptés à ce que l'Assistant Familial vit au quotidien. J'avais en début de carrière, beaucoup de questions sur le métier qui ne trouvaient pas de réponse dans la formation. J'avais l'impression d'être perdu. Nous commençons dans le métier sans avoir eu d'apports avec cependant l'exigence d'être immédiatement un professionnel performant.

La recherche est l'occasion donc de transmettre notre expérience d'Assistants Familiaux débutants Je pense que les assistants familiaux doivent communiquer sur les enjeux de ce métier. Métier qui est à la fois ancien mais aussi très nouveau. C'est de cette façon que nous pourrions faire résonner et raisonner « ai » les enjeux de ce métier, auprès des personnes qui sont touchées par les problématiques des placements familiaux. La recherche est aussi l'opportunité que des assistants familiaux puissent trouver une légitimité pour contribuer à l'élaboration de la formation. Effectivement les théories sur lesquelles sont étayés les contenus de nos formations sont issues du monde de la psychologie, de la sociologie, de l'ethnologie... Mais pourtant, la réalité du terrain, le vase clos familial, le marathon de notre quotidien les colorent d'une autre façon et qui mieux que nous pouvons exprimer cette palette de couleurs qui se modifie au fil des accueils.

Dans ce travail, j'ai voulu connaître ce qui avait pu se jouer pour mes enfants. Ce que j'avais pu observer et ce qu'ils voulaient bien me transmettre de leur vécu. Ma fille a fait pour cela un écrit et a pu me confier ses craintes, mon fils lui a préféré un échange oral. Actuellement j'ai commencé des entretiens avec d'autres enfants accueillants et des adultes qui ont été enfants accueillants. Dans cette transmission de ces enfants accueillants j'ai pu sentir au départ, une certaine réserve de leur part, la peur de ne pas donner la bonne réponse, ou bien donner une réponse qui pourrait discréditer le travail de leur mère. J'ai essayé de les réassurer j'ai utilisé les techniques de reformulation... pour que la parole se délie. Et quand enfin, ils ont pu se confier, ce qu'ils m'ont transmis s'est entrechoqué avec mes propres ressentis professionnels. J'ai coupé court, je n'ai pas demandé de précision ni reformulé. Je pense qu'un autre enquêteur moins impliqué, n'aurait pas agi de la sorte.

Je pense avoir vécu à ce moment-là tout le paradoxe de la praxéologie : le cœur de la recherche repose sur notre expérience, notre terrain. Nous essayons d'en comprendre quelque chose, de prendre du recul. Et c'est quand nous pensons que nous avons pris suffisamment de distance que cette problématique nous revient.

Pour finir je souhaiterais vous transmettre ce que m'a fait vivre cette préparation de transmission. Au-delà d'un certain stress et la peur d'être jugé sur mes compétences d'orateur et d'écrivain, il y a une certaine fierté d'être devant vous. C'est aussi le moyen de prendre un peu de recul sur mon travail de recherche, d'en faire l'état des lieux. Enfin Hélène et moi, nous voulions remercier Jany qui a pu nous transmettre par écrit ce que nous avons dit à

l'oral lors d'une de nos rencontres. Son écrit nous a été très précieux pour réaliser cette présentation.

C'est une transmission jamais univoque jamais d'un seul sens, transmission de l'expérience de recherche de Jany. Mais qu'est-ce qu'elle nous transmet vraiment de son expérience de son expérience professionnelle, de recherche ou de son expérience de l'autre ?

❖ Jany TEYSSIER HUE

Ces professionnels exercent un métier peu connu, même par les autres professionnels du travail social.

Cependant « tout le monde » semble avoir « une petite idée » de quoi il s'agit et de ce que devait être une « bonne » famille d'accueil.

Les travaux de recherche sur le placement familial émergent depuis peu, des auteurs, dont Myriam DAVID, ont contribué depuis les années 80 à théoriser le placement familial, ses enjeux et ses paradoxes. Ils ont permis la création en 2005 (27 juin 2005) d'un statut des assistants familiaux (auparavant Nourrices ou gardiennes - 17 mai 1977- puis « assistants maternels permanents » - 12 juillet 1992) avec la mise en place d'une formation et d'un diplôme d'Etat, lequel est dans la position la plus basse dans la hiérarchie des diplômes du social.

C'est un métier essentiellement féminin, même si le nombre d'hommes souhaitant exercer ce métier augmente sensiblement depuis quelques années (environ 5%). C'est un métier qui manque souvent de reconnaissance et est caractérisé par une forme d'invisibilité sociale, comme d'autres métiers du « care ». Si l'image de ces professionnels s'est un peu modifiée suite à l'évolution de leur statut et de leur diplôme ils sont souvent décrits au travers de traits de personnalité féminins stéréotypés associés au maternel, à l'affectif, à l'empathie... Ces compétences étant souvent aussi considérées comme « naturelles », évidentes, de bon sens ... Pour que l'on sache tous de quoi on parle je vous donne la définition officielle du métier d'assistant familial :

« L'assistant familial est la personne qui, moyennant rémunération, accueille habituellement et de façon permanente des mineurs et des jeunes majeurs de moins de vingt et un ans à son domicile. Son activité s'insère dans un dispositif de protection de l'enfance, un dispositif médico-social ou un service d'accueil familial thérapeutique. Il exerce sa profession comme salarié de personnes morales de droit public ou de personnes morales de droit privé (dans les conditions prévues par les dispositions du présent titre ainsi que par celles du chapitre III du présent livre, après avoir été agréé à cet effet.)

L'assistant familial constitue, avec l'ensemble des personnes résidant à son domicile, une famille d'accueil. »

L'assistant familial est un travailleur social.

Lorsque j'ai tenté la rédaction d'une question de départ : **Comment faire en sorte que les assistants familiaux se considèrent comme légitimes pour apporter et partager un regard réflexif sur l'exercice de leur métier ?** J'ai fait l'hypothèse que c'est en proposant à des assistants familiaux d'investir un espace réflexif collectif sur leur pratique dans le cadre d'un travail de recherche coopératif et de communiquer régulièrement sur l'avancée de leurs travaux tant auprès d'autres assistants familiaux que d'autres travailleurs sociaux en activité, en formation, de cadres ou de décideurs qu'ils pourront non seulement être confortés dans leurs capacités d'élaboration et de transmission de leur pratique mais aussi, par l'exemple, d'ouvrir cette possibilité pour d'autres assistants familiaux.

Je retrouve cette conviction dans le passage de la recommandation de l'UNESCO de 1976 citée par mes collègues du LaboPraxéo dans leur ouvrage « Le tutorat dans la recherche-action ».

« *Reconnaître que chaque adulte, en vertu de son expérience vécue, est porteur d'une culture qui lui permet d'être simultanément l'enseignant et l'enseigné dans le processus éducatif auquel il participe.* »

Accompagnée par les réflexions de Mireille CIFALI et Alain ANDRE⁷ sur la place de l'écriture comme réflexion sur son expérience professionnelle et transmission de son expérience professionnelle, je conclurai mon propos en portant haut et fort ma conviction que l'activité d'écrire à partir de son expérience professionnelle, quand elle est réflexive et collective, permet l'implication de chacun, développe la capacité à affirmer un point de vue, à élaborer une pensée propre sur les processus de travail, à intégrer des stratégies de questionnement ou de remise en cause des modalités de travail...

Bref, une écriture réflexive sur sa pratique professionnelle est une prise de responsabilité, un engagement, une appropriation de sa place et de sa mission.

Ecrire son expérience professionnelle devient alors un enjeu démocratique.

...Je vous renvoie à la lecture du Manifeste du LaboPraxéo ...

Décembre 2018

Références bibliographiques

ANDRE Alain, CIFALI Mireille

2011. *Ecrire l'expérience, vers la reconnaissance des pratiques professionnelles.*
Paris, PUF

DESROCHE Henri

1975. *Développement ? Lequel ? D'un développement déménagement à un développement aménagement,* Conférence de Rimouski, Québec, [en ligne]
url : <http://www.lebret-irfed.org>

HERMELIN Christian

2015. *L'ACORA, atelier coopératif de recherche action. Construction collective de savoirs d'acteurs en collectivité.* COLLEGE COOPERATIF DE PARIS,
Collection Recherche-action en pratiques sociales.

⁷ ANDRE Alain, CIFALI Mireille. 2011

La présence comme transmission
ou
Devenir le même pour être différent

Pierre MAISTRE

Je me propose, à partir de ma pratique d'assistant social au service des adoptions et à partir de ma recherche sur l'accompagnement des parents adoptants, de vous parler de ce qui se passe entre les adoptants actuels, les futurs parents adoptants et les professionnels travaillant dans les services adoptions des départements. Et nous nous intéresserons donc à ce qui passe entre eux puisqu'il se passe quelque chose. Ces expressions « ce qui passe » et « ce qui se passe » veulent nous parler de transmission, veulent nous parler de ce qui traverse les uns et les autres. Sans que nous allions d'ailleurs chercher la frontière entre ce qui serait lié à l'intentionnalité d'une transmission et ce qui serait lié à une transmission malgré soi, selon la formule consacrée « à l'insu de son plein gré ». Dit autrement, sans frontière ni distinction entre

- Je transmets ce que je souhaite, ce que je veux et voudrais ... te transmettre
- Et Je transmets comme je respire et toi tu reçois comme tu respire.

Nous refusant à ce distinguo, nous voulons simplement signifier que la transmission est d'ordre ontologique, l'être tout entier y est impliqué, tant du côté de l'émetteur que du côté du récepteur. Nous pensons en effet que cette question de la transmission balance entre deux pôles qui ne sont pas alternatifs mais paradoxaux et complémentaires :

- Celui de la reproduction, de l'éternel recommencement, du rabâchage, du radotage : c'est le pôle rationnel de la volonté qui mécaniquement peut dupliquer, reproduire ...
- Et celui de la création, de l'inventivité, de l'adaptation qui fait de chaque transmission une nouvelle construction. Ce pôle fait de la transmission le fondement de la création et de la subjectivité : pour faire, pour imaginer, pour créer, pour savoir et apprendre, il faut transmettre.

Ceci étant dit,

Cette question de ce qui se passe entre anciens et futurs adoptants m'intéressait pour deux raisons :

- En raison précisément de l'importance dans le discours des futurs de la place des anciens.
- Et en raison du fait que je m'étais en effet aperçu que sur certains points les adoptants ne portaient qu'un intérêt relatif à ce que leur racontaient les professionnels et qu'au contraire sur ces points là les parents ayant déjà adopté étaient beaucoup plus écoutés.

Ma question alors était de comprendre la place de chacun (professionnels et anciens adoptants) dans l'accompagnement des futurs adoptants et de comprendre quelles

communications et à quelles conditions ces communications pouvaient se faire entre les différents acteurs.

Et cette place d'accompagnants était recherchée sur deux points principaux :

- La représentation de l'enfant attendu au regard de 4 caractéristiques (âge, sexe, santé, origine). Avec Denise Jodelet, nous dirons que toute représentation est structurée autour de noyaux centraux qui ne changent pas et de noyaux périphériques qui eux peuvent changer. Par exemple : une représentation de l'enfant attendu peut avoir trois noyaux durs qui ne changeront pas : les futurs parents veulent une fille, de moins de 6 mois, en bonne santé, et 1 noyau périphérique plus souple, susceptible de modifications à préciser : origine européenne.
- La recherche de ce qu'Habermas appelle une « éthique déontologique » dans la construction et la stratégie d'apparement. L'apparement est la construction de la mise en relation enfant-parent. L'éthique (avec Aristote) est comprise comme recherche et pratique du bonheur fondé sur le désir et la subjectivité ; le déontologique est compris comme ce qu'il faut faire, dans le sens d'un impératif moral catégorique (Kant) fondé sur la rationalité, l'universalisation (agis de telle façon que ta maxime puisse être universalisée) et la réciprocité (ne fais pas à l'autre ce que tu ne voudrais qu'il te fasse). Et le problème dans l'adoption de type occidentale est qu'il ne peut pas y avoir ni universalisation de l'adoption, ni réciprocité entre les parents qui abandonnent et ceux qui adoptent. (réciprocité que l'on trouve dans le système de circulation des enfants dans les sociétés premières). Donc, sur quoi fonder le « déontologique » de l'éthique ? Mais passons.

Ainsi, à partir d'une étude de 200 dossiers de futurs parents n'ayant pas encore adopté, j'ai construit une typologie à la Weber en allant rechercher les écarts les plus grands entre

- Ceux dont la représentation de l'enfant n'avait pas bougé depuis le temps de leur demande d'agrément et pendant la validité de leur agrément.
- Ceux dont la représentation avaient le plus bougé dans ce temps-là.

Et avec cette typologie, j'ai conduit 30 entretiens centrés sur les interactions et les attentes des futurs à l'endroit des anciens adoptants et des professionnels.

Et c'est donc ces attentes dont je voudrais vous parler : attentes et leurs réponses et donc transmissions.

Ce qui apparaît particulier dans l'adoption est la distinction opérée massivement par les adoptants entre ce qu'ils attendent des professionnels de l'adoption et ce qu'ils attendent des autres parents adoptants. Chaque catégorie porte à leurs yeux une compétence et surtout une légitimité qui lui est spécifique.

➤ *Ce qui est attendu des professionnels par les adoptants :*

Une autorisation qui redonne capacité

Avec P. Ricoeur, nous dirons que l'autorité⁸ a trois dimensions qui la fondent : l'extériorité signe d'altérité ; la supériorité qui fait référence à une transcendance, à Dieu, à la force, à la loi... et aujourd'hui à la compétence et l'antériorité qui inscrit dans une filiation, avec son lot de dons et de dettes. Cette question de l'antériorité est importante en cela qu'a autorité sur moi, même s'il est plus jeune que moi, celui dont le statut et la fonction en font le dépositaire de ce qui doit être transmis ; sa légitimité ne se situe donc pas en lui, ni dans ce qu'il dit mais

⁸ P. RICOEUR : Quelle place pour la morale ? Ligue de l'Enseignement. Journal de vie Cercles Condorcet.

cette légitimité lui vient de plus loin... sa mission/fonction à lui étant d'actualiser et donc de transmettre à partir de ce dont il est dépositaire.

Cette autorisation reçue redonne à l'autre capacité⁹ à s'autoriser lui-même, capacité à reprendre pouvoir dans le sens de puissance sur sa propre vie, capacité à retrouver donc une meilleure estime de soi-même. Et cette capacité retrouvée, nous dit en substance P. RICOEUR, efface la culpabilité, celle dans l'adoption étant de vouloir passer outre l'interdit de la stérilité et de l'infécondité.

Une efficacité opérationnelle dans la phase de l'apparement¹⁰. Passé la phase d'agrément, le professionnel est attendu pour

- Transmettre l'information, les sources d'information et la méthode de recherche de l'information tout spécialement pour l'adoption internationale...
- Scander le temps par des étapes, des délais, échéancier, dates...
- Assurer une permanence de la présence accompagnante qui dit : « je ne vous oublie pas... ou... dans l'adoption, je ne vous abandonne pas ».
- Apporter l'aide technique, rationnel, méthodologique pour l'élaboration et la tenue du projet : permettre aux futurs adoptants de faire le point sur l'avancée de leur projet : là où se travaillent encore les attentes, l'image figurative de l'enfant attendu, la réalisation du projet et les représentations concernant l'adoption en général ; il s'agit essentiellement d'un dialogue maïeutique ou maïeuticien où la question importe plus que la réponse. La transmission n'est pas la réponse sous forme de savoir ou de connaissances mais la transmission est sous forme de questions qui ouvriront l'autre à la possibilité de se construire ce savoir.

➤ *Ce qui est attendu de ceux qui sont déjà parents adoptants : la présence qui témoigne*

Sont considérés comme anciens sans que l'âge ne soit évoqué ceux qui ont adopté.

- Ils ont d'abord l'expérience non communicable par qui ne l'aurait pas vécu de la stérilité/infécondité, de l'absence d'enfant, l'expérience du parcours vécu avec l'agrément, celle de l'attente de l'enfant...
- Ils sont également une présence comme témoignage vivant et cette présence même dit aux postulants : « c'est possible et ça marche ». Ils incarnent l'espoir. La présence parle, la présence communique, la présence transmet. Si la transmission est une présence, présente ou représentée, la présence elle est transmission.
- Ce sont eux, les anciens, qui sont reconnus comme légitimes pour transmettre leur expérience de la construction de l'apparement pour l'adoption internationale, expérience qui soit utilisable et plus ou moins reproductible (constitution du dossier ; contacts avec intermédiaires ; voyage dans le pays d'origine ; démarches...).
- Ils ont enfin l'expérience, quotidienne, de la parentalité adoptive.

Il faut faire une mention spéciale pour les Organismes Autorisés pour l'Adoption. Dans le cadre de ma recherche, j'ai mené une enquête auprès des 31 Organismes Agréés ayant une habilitation nationale de l'Etat pour être intermédiaires entre le pays d'origine de l'enfant et les futurs parents. Leurs fondateurs et dirigeants actuels sont majoritairement des anciens

⁹ Nous prendrons cette capacité au sens le plus large en y incluant le concept de capabilité de [Amartya Sen](#), , même si cette capabilité est de fait limitée dans les possibilités effectives d'adopter.

¹⁰ Apparement : le terme est largement utilisé dans le vocabulaire ethnique du monde de l'adoption pour désigner la construction de la mise en relation de l'enfant adopté et de ses parents et la construction de leur rencontre.

adoptants¹¹. Ces OAA construisent des relations privilégiées avec les couples/personnes qu'ils retiennent et il est question de « parrainage » et de « familles-relais » entre les postulants et le couple désigné par l'OAA pour parrainer les postulants. Cette seconde paternité qu'est le parrainage place d'emblée les parrains dans une posture de transmission, tant il est vrai que le fait de transmettre fait aussi parent.

Retenons que nous avons avec ces OAA des anciens adoptants qui sont reconnus comme des pairs professionnels, c'est-à-dire qu'ils ont la légitimité des anciens et celles de professionnels.

Mais pour les futurs adoptants qui sont, pendant la durée de validité de leur agrément, dans le temps de marge précédant l'apparement, la présence et les relations construites avec des anciens valent témoignage et donc transmission. Et cela a déjà des effets sur leurs représentations. En effet, nous avons montré la relation dialectique qui est à l'œuvre entre le sentiment de blessure narcissique et la plus ou moins grande impossibilité/difficulté à procréer.

Dit autrement, graduellement, plus nous sommes du côté de la stérilité (non pas uniquement médicale mais aussi vécue comme telle), plus la blessure est grande et cette blessure intime a deux effets sur les représentations de l'enfant attendu et sur l'apparement :

- le besoin d'adopter un enfant qui serait le même que celui qui aurait été conçu
- et une cristallisation plus forte des représentations de l'enfant autour de ses noyaux durs.
- Et un rapport au temps qui se situe sur deux extrêmes : soit une stratégie d'apparement qui permettra d'adopter l'enfant rêvé tout de suite, soit de l'adopter dans un futur lointain.

Cela a deux conséquences : plus la représentation de l'enfant attendu est fermée, rigide dans ses attentes du même, plus la rencontre avec cet enfant rêvé est difficile. Cela peut conduire les futurs adoptants à construire de véritable stratégie d'apparement adaptée à la quête, avec le risque d'une morale personnelle à géométrie variable.

Notre recherche a pu mettre en lumière que plus les futurs adoptants élargissaient la socialisation de leur projet en rencontrant d'autres adoptants, plus ces cristallisations avaient tendance à diminuer.

C'est une pédagogie de la présence et de l'expérience qui s'offrent en exemple, pédagogie de la présence qui sort de soi, qui se donne et qui donne au savoir expérientiel une légitimité que ne peuvent avoir les professionnels. C'est une transmission de soi-même à partir de soi pourrait-on dire. Et ces anciens deviennent pour les futurs des référents. Parmi tous les référents possibles rencontrés au hasard (pas tout à fait), il est intéressant de noter deux choses :

- Nous pouvons constater une forme d'élection du ou des référents dont nous verrons plus loin les critères de sélection.
- Nous savons que le premier référent choisi deviendra la référence majeure (quelque fois unique) pour la construction de l'image figurative de l'enfant attendu et pour la stratégie d'apparement pour rencontrer l'enfant. La première empreinte ne s'efface jamais tout à fait.

Cette forme d'élection de l'ancien par le futur adoptant fait du récepteur l'acteur de son

¹¹ Nous avons pu repérer deux grandes périodes dans la constitution de ces OAA : avant 1980, 80% des OAA ont été fondés par des personnes qui n'étaient pas elle-mêmes parents adoptants et dont les motivations étaient d'ordre humanitaires (protection de l'enfance) ; après 1980, le nombre d'OAA est multiplié par trois et la proportion adoptants/non-adoptants s'inverse.

propre choix de l'émetteur. Dans une certaine mesure et pour notre recherche, n'est pas transmetteur qui veut, encore faut-il que ce transmetteur potentiel ait été choisi par le récepteur. Cela nous conduirait à dire que la subjectivité de la relation "récepteur-émetteur" importe plus dans la transmission que l'objet même de cette transmission. En fait, il convient de nuancer car l'émetteur (celui qui a déjà adopté) est choisi également au regard de l'objet de transmission qu'il représente, c'est à dire à condition que cet émetteur ne soit pas trop dangereux pour le système de représentations, pour la consonance cognitive du récepteur (le futur adoptant). Que l'émetteur (l'ancien) ne crée pas de dissonance cognitive dans les représentations du récepteur (le futur). Il convient donc que le système de représentations de l'émetteur potentiel ne soit pas trop éloigné de celui du récepteur.

A la subjectivité de la relation, à l'objectivité du contenu de la transmission, il faut également ajouter le déterminisme du contexte car à quelques exceptions près, le récepteur choisit son référent dans la même CSP que la sienne.

Ainsi, pour la grande majorité des futurs adoptants (80%), les anciens ont été des référents et parmi eux, pour plus de 50 %, ce sont les premiers adoptants rencontrés qui ont été leurs seules références pour la construction de leur représentation de l'enfant attendu et pour leur stratégie d'apparement. Cette grande majorité concerne des couples sans enfant. A contrario, parmi les situations donnant une absence de référents ou des références faisant bouger à la marge les représentations, nous trouvons des couples ayant déjà 1 enfant, soit enfant né du couple soit enfant adopté. Ainsi, l'élection du référent, imaginé comme modèle puisqu'étant le même possible, est majeure dans ses effets pour ceux qui s'engagent pour la première fois dans la parentalité et dans la parentalité adoptive. Ces référents sont rencontrés pour la moitié hors des associations d'adoptants, hors institution. En tous cas, cette élection se construit au regard de ce qui unit dans la ressemblance.

Mais, nous avons ici aussi, dans cette élection des référents, les limites et la grandeur de la transmission des savoirs expérientiels : la présence des anciens comme ayant « réussi » leur adoption semble avoir une telle portée sur les futurs, prêts à la reproduire ou au moins à s'en inspirer, qu'elle pourrait, par elle-même, légitimer toutes les pratiques d'apparement, y compris les plus douteuses. Cette transmission s'ouvre sur elle-même et restreint les autres possibles.

Du point de vue de l'émetteur, comme dans toute militance, la légitimation de la pratique pour les anciens et son renforcement se font par la transmission. La transmission de l'expérience la légitime et la conforte.

Nous sommes alors avec cette élection, avec ce choix du référent sur le rapport entre le même, l'identique et le différent dont nous savons avec F. Héritier que leur opposition est « le prototype sur lequel se moulent toutes les autres oppositions conceptuelles ».

Nous sommes alors sur un processus d'identification. Mais sous conditions : le référent est alors choisi comme n'étant pas exactement le même mais pas trop différent.

Cette ressemblance, ce semblable, ce vraisemblable doit offrir un espace, un écart, une dissemblance qui ne rende cependant pas impossible la rencontre ni la relation. Toute la question réside donc dans cet écart qui trop mince n'offre pas de possibilité de transformation puisque l'autre est le même et qui trop éloigné ne permet pas d'identifier le changement comme possible pour soi, puisque l'autre est trop différent. Empruntant à Vygotsky son concept de Zone Proximale d'Apprentissage, nous parlerons de Zone Proximale d'Identification ZPI et pour le moyen mnémotechnique de ZIP. Nous sommes avec cette

question de « la ressemblance mais pas trop » dans cette zone qui permet à des familles et des parents de pouvoir s'identifier à d'autres et qui leur permet aussi de s'identifier aux professionnels pour autant que les professionnels s'« y prêtent ». Voilà donc la condition à toute transmission d'expérience et peut-être d'ailleurs, dans une certaine mesure à toute transmission.

Nous pourrions multiplier les exemples qui disent le même processus. Nous pensons aux travaux d'ATD Quart Monde pour qui les pauvres ont une compétence et une légitimité pour parler de la pauvreté et pour aider les autres à s'en sortir. C'est la même dynamique qui est en cours en Suède qui mobilise des anciens détenus pour accompagner les personnes à se réinsérer après une condamnation et une privation de liberté. Ou aux travaux qui étudient l'aide apportée aux parents maltraitant par d'autres parents maltraitants. Ou encore aux travaux qui vont vers une prise de conscience des travailleurs sociaux de leurs ressemblances avec les familles et personnes qu'ils accompagnent. Ou encore le travail des AAA dans la place et la fonction des alcooliques abstinents avec les non-abstinents. Pour eux, c'est aussi le fait de témoigner qui leur permet de rester abstinents. La transmission est utile non seulement au destinataire-récepteur aussi au témoin-émetteur.

Nous sommes, comme vous l'avez deviné, sur ce qu'on nomme l'accompagnement coopératif.

Ces exemples disent que la question de la ressemblance réelle ou imaginée, c'est à dire le sentiment de ressemblance entre pairs mais aussi entre pairs et professionnels, est un élément central de la relation, de l'identification possible et donc du changement potentiel et pourrions nous ajouter de la transmission.

Cela pose avec P. Ricoeur¹² le postulat suivant : il ne suffit pas de reconnaître en soi l'étrangeté de l'autre (soi-même comme un autre), encore faut-il aussi reconnaître en l'autre le même que soi.

Il se passe donc quelque chose entre futurs et anciens et pour le comprendre il nous faut conjuguer et tricoter ensemble deux concepts : celui de Van Gennep avec son rite de passage et celui de P. Legendre avec la permutation symbolique des places.

- Le rite de passage qui par et dans ses différentes phases de passage de seuil et de marge symbolique fait passer d'un groupe, d'un statut, d'une fonction à l'autre.
- La permutation symbolique qui, permettant de devenir parent, fait céder sa place (sa part) d'enfant à son propre enfant et fait prendre ainsi l'habit de son propre parent. Céder sa part d'enfance pour que notre enfant y accède.

Ainsi, l'idée même de transmission par l'expérience implique et contient ce passage ritualisé d'une génération à la suivante pour celui qui reçoit et pour celui transmet ; ce n'est pas une question d'âge mais de place généalogique. Nous dirons simplement, au regard du rite de passage, que l'agrément donné pour pouvoir adopter est une des phases du rite de la parentalité adoptive.

L'imaginaire est, nous le savons, sur le registre du même. Le même est d'abord le sentiment, l'impression du même ; au-delà du réel, si l'imaginaire est sur le registre du spéculaire et du même, le même est aussi affaire de représentation et donc d'imaginaire. La similitude de

¹² P. RICOEUR : Soi-même comme un autre. Paris, Seuil, 1990

situations vécues ou à vivre, similitude du ‘‘tout comme si’’, peut conduire à voir chez l’autre le « même » que soi. Et cet ‘‘autre le même’’, par sa présence et son témoignage, semble dire, et en tous cas signifier, à l’accompagné « tu vois, comme toi, je suis passé par là et comme moi, tu feras ce chemin, et à ton tour, tu pourras témoigner devant les autres ».

Ce ne sont pas les personnes en tant que telles qui importent, c’est la place d’où parle l’ancien qui le légitime dans sa présence qui est, en soi, témoignage et cela re-qualifie la relation d’accompagnement et ouvre le chemin à la transmission. Nous passons alors sur un autre niveau, le niveau symbolique qui est sur le registre de l’écart, qui sépare et articule à nouveau, et fait passer d’une place à une autre, d’une génération à une autre. La parité serait cette étape, ce passage du même au différent, comme si, paradoxalement, le temps du même imaginé était nécessaire pour accéder au différent. Le futur adoptant semble dire : « je serai comme toi, je serai le même que toi qui es devenu différent et moi aussi comme toi je deviendrai différent, avec cette autre place que tu occupes aujourd’hui et qui est celle de parent adoptant ». Traduisons cela autrement : « Pour devenir le même que toi, il faut, comme toi, que je change, que je devienne différent ; et je le deviendrai ».

Cela nous conduit à reprendre le processus repéré dans la ZPI en la précisant.

Il y a traditionnellement deux grandes formes d’identification : Nous retiendrons donc la distinction faite entre l’identification hétéropathique ou centripète où « le sujet identifie sa personne propre à une autre »¹³ et l’identification idiopathique ou centrifuge où « le sujet identifie l’autre à sa personne propre »¹⁴¹⁵. L’identification qui dit « Je te ressembles » et l’autre qui dit « Tu me ressembles ». Ce qui évidemment est tout à fait différent et a une autre portée. Pour ce qui nous intéresse, nous pensons que nous sommes dans la relation anciens et futurs adoptants sur une autre forme que nous appelons ‘‘identification prospective’’. IP. Donc, avec notre ZIP, nous faisons coup double : Zone d’Identification Proximale Prospective.

En effet, le futur adoptant ne s’identifie pas seulement à l’ancien tel qu’il est aujourd’hui, mais à cet autre dans ce qu’il est devenu. L’identification se fait alors à celui qui a vécu le passage, à celui qui est devenu autre qu’il n’était, c’est-à-dire parent adoptant. Cette identification ne se fait pas sur un état de la personne à un moment donné ; le processus ne semble pas se construire sur « je suis comme toi » ou « tu es comme moi », mais sur le mouvement qui a permis à l’autre de devenir cet autre que le postulant aspire à devenir. Identification prospective : parce que le même qui est devenu différent est imaginé et vu dans un futur anticipé. Nous serions en tous cas sur une identification à un processus, à une trajectoire, à un trajet pour reprendre le terme de H. Desroche, à un mouvement qui fait passer d’une place à une autre, qui fait passer d’un statut/état à un autre, et qui par le processus de la recherche du même fait accéder au semblable et donc à l’altérité.

Tout cela nous conduit à préciser alors une autre fonction des travailleurs sociaux, qui s’articule en deux temps :

- Le repérage chez les futurs adoptants des noyaux durs et périphériques de leurs représentations et images figuratives de l’enfant attendu. Cela afin de ne pas vouloir forcer et faire changer les caractéristiques qui forment le socle narcissique de leurs attentes, au risque de mettre en danger le lien d’attachement adoptif. Et inversement de repérer et mesurer les

¹³ Vocabulaire de la Psychanalyse, page 188.

¹⁴ cf Actualisation de la recherche-action. Pertinence de la praxéologie : Labo de praxéo.

changements possibles et quelque fois nécessaires pour permettre qu'un enfant puisse effectivement être adopté.

- Avoir une bonne connaissance du réseau des adoptants ayant adopté un enfant
- Et les mettre en relation selon ce qui aurait été défini comme zone proximale d'identification.

Et pour finir sur une note praxéologique, au regard de la transmission qui se fait dans le cadre d'une recherche-action, il nous suffira d'opérer dans ma communication une simple permutation, pas du tout symbolique d'ailleurs et de remplacer les adoptants (anciens et futurs) par des chercheurs. Nous pouvons alors approcher ce qui peut se passer et se tramer entre le tuteur/directeur de recherche et l'apprenti chercheur et les conditions pour que puisse advenir entre eux une transmission.

Nous pouvons remplacer ces chercheurs par des pauvres (pauvres chercheurs), par des repris de justice, des parents mal-traitants ou des alcooliques : mais bien évidemment, ces rapprochements ne sont que dans les processus de ZIP en cours.

Alors ZIP – IP Hourra.

Décembre 2018

BIBLIOGRAPHIE

BATESON G

1977. *Vers une écologie de l'esprit*. Tome 1. Paris, Ed du Seuil; 299 pages

BOLLE DE BALL M.

1996. *Voyages au cœur des sciences humaines*. Paris, L'Harmattan, Tome 1 et 2

CASTERA B. (DE)

Le compagnonnage. Paris, Que sais-je ? .

FUSTIER Paul

2000. *Le lien d'accompagnement*. Paris, Dunod

HERITIER Françoise

1996. *Masculin/ Féminin. La pensée de la différence*. Paris, O. Jacob

LACHARITE C et GAGNIER JP

Comprendre les familles pour mieux intervenir. Repères conceptuels et stratégiques. Paris, Ed Gaétan Morin

LAPLANCHE et PONTALIS

1994. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF

LEGENDRE Pierre

1990. *Filiation Leçon IV* . Paris Fayard, 234 pages

LHOTELLIER A.

2001. postface à *L'accompagnement en éducation et formation : un projet impossible*. Paris, L'Harmattan, 206 pages

MAISONNEUVE J et LAMY et L.

1984. *Les relations électives*. In Psychologie Sociale S/D de S. MOSCOVICI S: Paris, PUF , 592 pages

PEILLE F:

1997. *Appartenances et filiations*. Paris, ESF, 171 pages

RICOEUR Paul

1990. *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil, 424 pages

SERRE Michel

2012. *Petite Poucette*. Paris, Ed Le Pommier, 82 pages

VAN GENNEP A

1981. *Les rites de passage*. Paris, Picard

VYTOTSKY

1985. *Lev Pensée et langage*. Paris, Terrains/Ed. Sociales, 270 pages

TABLE RONDE

FONCTION ET EFFETS DE SA PROPRE RECHERCHE AU REGARD DE SON MILIEU PROFESSIONNEL

Jennifer FOURNIER, Elisa HERBAGE, Michel PILLOT, Béatrice DERIES

❖ **Brigitte JOLY**

Introduction de la table ronde

Le champ de l'action sociale est éminemment politique, selon l'orientation des pouvoirs en faveur de tel ou tel groupe social, selon l'évolution du droit, l'organisation et les moyens techniques et humains alloués... la recherche scientifique approfondit et valide des questionnements. Les Travailleurs Sociaux à quelque niveau qu'ils se trouvent sont animés de la volonté de changement de la condition sociale des publics qu'ils côtoient ; ces forces, quelquefois parallèles et conjuguées, quelquefois antagonistes et critiques, entraînent l'action sociale.

Nous avons souhaité évoquer la transmission de la recherche sur les lieux d'exercice des travailleurs sociaux ayant produit voire « terminé » leur recherche, si tant est que... Notre préoccupation est bien que la recherche en travail social retourne au terrain, tant dans sa méthodologie de recherche action, qu'en terme de résultats, de préconisations, de projets. Comment ça se passe sur le terrain, de retour sur le terrain, comment ça se passe lorsqu'on a un rôle à jouer? Quels en sont les bonheurs et les écueils ?

Jennifer Fournier animera cette table ronde à laquelle vous êtes particulièrement tous associés dans vos propres expériences. Je les laisse se présenter.

❖ **Jennifer FOURNIER**

J'ai le plaisir d'animer cette table ronde : et à laquelle participe **Elisa Herbage**, chef de service dans le Rhône et auteur d'une recherche de DHEPS sur son propre service en 2017, qui s'intitule « *dans le huis clos du 115* », et **Michel Pillot**, son directeur qui va discuter de la réception de cette recherche dans le service et qui est donc directeur de la « Veille sociale du Rhône » ; participe également **Béatrice Deries** sociologue, formatrice, chercheuse dans un établissement de formation en travail social, et auteure d'une thèse intitulée « *la santé communautaire dans la politique de la Ville : genèse et récits d'expériences* », elle nous dira quels effets effectuent la fabrication et la transmission de la recherche dans son milieu professionnel.

Juste un mot sur le « pourquoi » cette table ronde, effets et fonctions de sa propre recherche : il se trouve que la transmission de sa propre recherche dans le milieu professionnel s'est posée

à plusieurs reprises au sein du LaboPraxéo et que plusieurs membres ont fait le récit, à différents moments de leur difficulté à diffuser ou à valoriser leur travail, que ce soit auprès de leurs collègues ou auprès des responsables ; et par conséquent à faire de ce travail-là à la fois un objet en commun avec les autres professionnels avec lesquels ils travaillent et un outil de transformation, alors que c'était ce souhait ou envie qui étaient liés au travail de recherche.

Je vais me présenter ! Jennifer Fournier, j'ai fait une thèse en sciences de l'éducation, intitulée « *La vie intime, amoureuse et sexuelle à l'épreuve de l'expérience des personnes en situation de handicap : l'appréhender et l'accompagner* » sous la direction de Charles Gardou à Lyon. Je suis membre du LaboPraxéo depuis quelques années maintenant et récemment professeur dans une école de travail social en Suisse, à Lausanne.

❖ **Elisa HERBAGE**

Je vais tout d'abord commencer par me présenter. Puis j'aborderai en quelques mots mon parcours de recherche, très rapidement son objet, mais surtout je vous parlerai d'aujourd'hui : c'est-à-dire de cet après recherche, cette fameuse question de la « transmission » qui ne cesse de m'interroger. Je dois vous confier que ce témoignage est particulièrement difficile pour moi tant cette question de la transmission est sensible, à « chaud », non distanciée. L'issue m'est inconnue... Pas si simple non plus d'intervenir aux côtés de mon directeur sur des questionnements certes professionnels, mais pas que... nous y reviendrons plus tard.

J'exerce au sein de la Maison de la Veille Sociale (MVS) depuis sa création en 2009 en tant que coordinatrice. En 2011, la MVS est devenue ce qu'on appelle un SIAO c'est-à-dire un Service Intégré d'Accueil et d'Orientation. En quelques mots : les missions d'un SIAO sont de centraliser les demandes des personnes dépourvues de logement ou risquant de l'être et de regrouper toute l'offre d'hébergement et de logement temporaire. Il vise la coordination des acteurs locaux à l'échelle d'un département. Sa mise en place a nécessité un changement de pratiques des acteurs de terrain de l'hébergement. Aujourd'hui encore les pratiques évoluent par exemple sous le paradigme du logement d'abord. Le SIAO comporte également une mission d'observation afin de mieux évaluer les besoins et les réponses apportées et d'autres encore que je ne développerai pas ici.

Les évolutions ont donc été nombreuses au cours de ces dernières années et aujourd'hui l'équipe est composée d'une vingtaine de salariés œuvrant de l'urgence à l'accès au logement.

C'est en 2015 que je suis entrée en formation DHEPS¹⁶ au CCAURA¹⁷. Comme beaucoup de celles et ceux qui intègrent cette formation, je ressentais le besoin de prendre du recul vis-à-vis de ma pratique, de me distancier d'une opérationnalité toujours plus prégnante. J'aspirais à prendre le temps de penser mon action, la mettre à distance pour pouvoir mieux la critiquer, la comprendre et lui redonner du sens aussi parfois. Ainsi, entreprendre un travail de recherche avait à l'époque pour finalité une sorte d'émancipation individuelle.

Mon entrée en formation a coïncidé avec l'arrivée au sein de la MVS du service dit « 115 » qui est le numéro d'appel d'urgence pour les personnes sans abri. Très rapidement je l'ai ciblé comme étant mon objet de recherche, tant ce dispositif m'interpellait, me semblait énigmatique, obscur, voire inefficace...

¹⁶ Diplôme des Hautes Etudes des Pratiques Sociales

¹⁷ Collège Coopératif Auvergne Rhône-Alpes

Dans ma fonction de coordination, je me demandais : comment allons-nous l'intégrer dans l'ensemble du fonctionnement, au sein de l'équipe ?

Pas à pas, j'ai défini les contours de ma recherche en recentrant mon questionnement autour des pratiques des professionnels dans une approche compréhensive de leur rôle. J'ai enquêté dans 3 départements, car il me semblait important de ne pas rester dans une singularité. Les résultats m'ont entraîné sur des chemins tout autres que ceux que je pensais emprunter me révélant tous les paradoxes dans lesquels sont placés ces professionnels et tous les dégâts (si j'ose dire) que l'urgence, dans laquelle ils sont placés ou dans laquelle ils se placent, provoque sur les pratiques.

Alors une fois le DHEPS en poche, la valeur praxéologique ne peut que m'interpeller. Et non, on ne peut pas revenir et faire comme avant. Je ne dirai pas non plus que durant ces deux années de formation qu'aucun lien avec le terrain ne se soit tissées. J'ai peu communiqué avec l'équipe pendant la période d'enquête hormis avec mon directeur et le responsable du "115", mais je peux dire qu'aucun écoutant ne m'a questionné sur l'avancée de mon travail ... sur ce point je laisserai mon directeur s'exprimer.

Alors l'après-recherche ça veut dire quoi ?

En formation on nous prévient « vous ne sortirez pas indemne de cette formation ». Mais lorsque nous entendons ces paroles, cela reste assez abstrait tant nous sommes immergés, en tête à tête dans la recherche. De toute évidence ces questions ne se sont pas posées pour moi. Laissez-moi vous raconter une petite anecdote à ce sujet. Lors de ma première rencontre avec Joël Cadière (qui par la suite acceptera d'être mon directeur de recherche) je lui présente mon projet, il le lit me regarde d'un air dubitatif et me lance « bon d'accord votre "115", mais c'est quoi votre objectif avec ce travail ? » en gros je comprends sa question par " à quoi ou à qui ce travail va servir ?". Quelle question ? Aucune idée... bon je n'ai pas répondu ça, mais baragouiné une réponse sûrement pas très claire. Pour moi c'était une commande académique. Je ne m'étais pas posé cette question !! Et si j'arrivais déjà à produire un petit bout de compréhension voire de connaissance ce serait parfait, je n'en demandais pas plus !

Mais finalement une fois achevé on ne peut pas en rester là... l'expérience de la recherche oui, mais encore ? Effectivement je ne suis pas ressortie indemne de cette expérience de la recherche. Je ne peux pas revenir reprendre ma place comme si de rien n'était, mon regard évolue et me permet parfois plus de distanciation ok, mais que faire de ça ? Je suis devenue impertinente et chiante dira mon directeur ! C'est même parfois très inconfortable et déstabilisant. D'autant que je me sens investit d'une certaine responsabilité dans la transmission, mais à quel niveau s'exerce-t-elle ?

J'ai bien conscience que la transmission ne peut être envisageable que si nous disposons d'un espace pour au moins en parler.

Cet espace j'ai la chance de pouvoir le trouver et d'avoir un directeur à l'écoute. La preuve, il a même accepté de venir aujourd'hui. Bien que nous ne partagions pas tout le temps le même point de vue, je l'en remercie.

Mais reprenons, c'est au moment où je me suis questionnée sur la transmission que les ennuis ont commencée...

Transmettre oui, mais à qui, comment, pourquoi ? Autant de questions qu'il me faut aborder. C'est ici que le LaboPraxéo m'accompagne, me bouscule aussi parfois pour me faire cheminer. Donner à lire son mémoire suffit-il pour transmettre ? J'en doute.

J'en suis là aujourd'hui. Je redécouvre mon travail et l'exigence qu'impose sa transmission, écrire un article est la voie que je choisis.

Cette nouvelle écriture est différente de celle du travail de recherche, c'est plutôt une réécriture qu'il faut produire pour transmettre, mais c'est aussi accepter de m'en séparer, de la mettre à l'épreuve des autres et quels autres ? Il a été dit en introduction de ces journées que la transmission signifiait un mouvement, un passage, mais je dirais, également pour moi, une forme de déséquilibre.

Et puis transmettre sur son terrain c'est accepter de remettre en cause son organisation, cela ne peut être possible à mon sens que si cette mise en réflexion est acceptée par l'institution. Et puis provoquer des transformations c'est aussi prendre des risques. En effet, pour illustrer mon propos voici un exemple qui m'interpelle : les résultats de ma recherche laissent apparaître que le rôle des professionnels du "115" est principalement construit dans des automatismes et des répétitions rendant imperméable l'écoute. Ce fonctionnement, centré dans une profusion de l'urgence révèle aussi qu'il permet de ne pas penser, et ne pas penser c'est aussi ne pas souffrir, c'est tenir les émotions à distance. Les professionnels du "115", exposés à la grande précarité, se protègent par des automatismes alors leur proposer un espace réflexif c'est peut-être aussi prendre le risque de les faire souffrir ? Ne vaut-il pas mieux ne rien changer ? Ranger cette recherche au placard ? Ou alors, permettre une meilleure compréhension de leurs pratiques sociales leur permettra-t-il de redonner du sens à leurs pratiques, de rester vivants ?

Sur ces questionnements qui me hantent depuis de nombreux mois je passe la parole à mon directeur...

❖ **Michel PILLOT**

C'est chargé ! Vous m'avez invité, merci de l'invitation : pour témoigner comme quelqu'un qui a vécu cette recherche, de manière tout à fait « posé à côté » ; posé parce que je n'ai pas été partie prenante du projet de recherche d'Elisa, c'est elle qui l'a conçu, c'est elle qui l'a mené. Je m'en suis bien gardé ; et je pense qu'au niveau de l'équipe aussi, il y a un troisième larron dans l'affaire : le responsable du service 115, celui à qui je délègue la mission, la terrible mission d'assurer au quotidien le fonctionnement du service ; on s'est bien gardé de faire de l'intromission dans votre travail de recherche, Elisa, juste rester patient en attendant, en vous arrachant quelques bribes du travail en cours pour voir si les choses avançaient, si il y avait des choses intéressantes à découvrir dans ce sujet.

Je commencerai par ça : la question du sujet choisi par Elisa. C'est vrai que ça m'a assez surpris de voir Elisa aller vers cet objet-là, dans le sens où je le considérais quasiment comme un objet mort ; c'est à dire en totale perte de sens, si toutefois il en a eu un jour. En tous les cas, c'est ce genre d'activité ou de service que j'appelle un dilemme : il est là, il est posé là, il y a un cahier des charges, on le met en œuvre, mais on ne sait vraiment pas pourquoi. Et on ne sait pas vraiment à quoi il sert ! Donc le choix qu'a fait Elisa, qui est certainement lié au fait qu'au moment où vous avez démarré ce projet de promotion sociale, ou surtout de mise en mouvement puisque l'important pour vous Elisa, était de remettre des choses en mouvement après avoir passé 7 années de coordination sur un dispositif relativement jeune dans sa genèse et plutôt mouvant, bien qu'en voie de stabilisation, mais encore assez mouvant ; au bout de ces 7 ans vous avez eu envie de remettre des choses en mouvement et vous avez choisi ce sujet, au moment où on a intégré le service qui était géré par ailleurs. Dans ce contexte-là on a subi aussi la question du transfert d'une activité, on a dû le reprendre en gestion directe, un peu forcés, un peu contraints, un service qui me posait question, à moi, et je pense qu'à vous,

Elisa, ça vous posait beaucoup de questions et c'est pour ça que vous vous êtes penché dessus. Et tant mieux ! Je n'aurais pas fait ce choix-là personnellement, mais, vous, vous l'avez fait ; et c'est une bonne chose.

La question, c'est aussi comment un responsable, un directeur de l'institution dans laquelle travaille le chercheur reçoit cette mise en route d'un travail de recherche ; c'est vrai que ce n'est pas très facile, parce qu'il y a plein des dangers à accepter que quelqu'un vienne faire de la recherche ; en plus son bras droit directement ! Ça peut quand même poser question. Mais ayant moi-même fait des travaux de recherche pas du tout dans le même domaine puisque je suis plutôt issu du secteur scientifique, en sciences de la vie et de la terre : j'ai fait de la recherche mais alors de la recherche scientifique de base, à creuser le terrain, mais ça a le même écho ; et je pense que le fait d'être passé moi-même par un temps de recherche m'a beaucoup aidé à accueillir le projet d'Elisa et à le laisser vivre. Je pense qu'il y a des risques forts quand on est en position de direction dans ce cas-là à tenter de contrôler ce qui va se passer dans la recherche, parce que les conséquences ne sont pas forcément négligeables et on ne les contrôle pas forcément...

En tout cas, l'accueil de ce travail de recherche, de la part de la hiérarchie du chercheur, c'est quelque chose d'important et là ça s'est bien passé !

Après ce qui s'est passé pendant le temps de la recherche d'Elisa qui a été ... je ne veux pas dire long... parce que vous avez fait le DHEPS dans un temps record ; l'échelle du travail, c'est deux années, et qu'est-ce qui se passe pendant ce temps-là ? Mon constat c'est que ça n'a pas eu du tout d'effet immédiat en interne. Pas de questionnement, même de la part d'Etienne, le responsable du service... Bon, ça se déroule... Les écoutants sociaux qui ont été interviewés n'ont pas montré de signes d'inquiétude ou d'exaltation- encéphalogramme plat... enfin c'est ce qui caractérise un peu le 115, effectivement ! Donc aucun effet, et moi de mon côté, je suis resté dans une position très en attente, parce que c'est vrai que dans le déroulé d'un travail de recherche comme ça, finalement on attend... ce qui va se produire ; j'étais relativement confiant parce qu'on a une relation de travail de confiance donc ça aide beaucoup... enfin de temps en temps, j'arrivais à arracher quelques éléments naissants de la réflexion d'Elisa ; point d'inquiétude de mon côté, plutôt une impatience parce que je me disais que ça allait être peut-être l'occasion de faire bouger les choses. Donc déroulement très calme, très serein... le résultat produit, évidemment tout le monde a félicité Elisa et était très heureux du résultat obtenu mais quant au contenu du résultat, à part moi-même qui l'ai lu de la première page à la dernière-entièrement !-, j'ai même recherché dans les remerciements, je n'y ai pas trouvé mon nom mais tant pis... Personne ne l'a lu, personne ne s'en est emparé et tout le monde était dans une attente ; je pense que c'est extrêmement éloigné... le résultat de la réflexion que Elisa a pu produire et qui est de mon point de vue de grande qualité et éclaire bien certains aspects du problème du 115; c'est très loin, c'est trop loin de la réalité quotidienne des écoutants sociaux, même du responsable de service qui a la tête dans le guidon ; et qui a surtout à gérer les problématiques du service, comment on pallie au déficit d'écoutes, comment on organise, comment on voit venir l'hiver... donc pour l'instant, le résultat, en termes de transmission, excusez-moi de vous le dire Elisa, c'est....Si, moi je l'ai... on ne sait pas ce qu'on va en faire... on a déjà pensé à quelque chose... Vous, vous travaillez à un article, en direction des professionnels... très bien... L'idée qu'on a c'est de faire un événement institutionnel, les écoutants ou les professionnels intéressés mais il y a quelque part une interpellation à nos institutions partenaires, voire donneurs d'ordre, arriver à leur communiquer les résultats de cette recherche qui pose un certain nombre de questions et

d'arriver peut-être à mettre le doigt dans l'engrenage et de dire stop à l'engrenage, une sorte de mécanique qui roule, qui tourne... on ne sait pas qui l'actionne mais en tout cas elle tourne toute seule et on peut se poser la question de pourquoi elle tourne ! Le projet est d'organiser un événement qui permettra de restituer, pas de vulgariser, mais de faire une transmission vers les professionnels et les institutions autour de nous et de rouvrir la boîte noire de ce service 115, que personne ne veut ouvrir ; Elisa a bien décrit pourquoi on ne veut pas l'ouvrir. Donc ce sera peut-être un peu provocant, provocateur mais en tous les cas, on va tenter la transmission par le biais d'un événement institutionnel et j'espère que ça produira des effets. Voilà ce dont je peux moi, témoigner de mon côté.

❖ **Béatrice DERIES**

On va changer de propos, de registre plutôt, d'une autre place puisque je parle depuis une école de travail social et quand on parle de transmettre un travail de recherche, on peut penser à la question des enseignements. La question qu'on peut se poser, c'est comment un corpus de nouvelles connaissances pourrait être transmis par voie de cours ; c'est peut-être la première question qui pourrait se poser, contrairement à la position d'Elisa. Et justement je peux dire que mon expérience, ce n'est pas une expérience « bisounours », ça a été une expérience compliquée et parfois douloureuse, parfois avec le boycott des étudiants qui partent et me laissent toute seule... Cette anecdote pour vous dire que le rapport à la transmission est quelque chose de pas facile et que, avec ma thèse que j'ai soutenue il y a 10 ans, c'est peut-être dans le temps que je me rends compte de quelle manière on peut transmettre cette expérience de la thèse. Et ce n'est pas nécessairement par la voie de l'enseignement et d'un corpus de connaissances. Et je commence à mesurer, à repérer aujourd'hui d'autres formes d'héritages.

C'est un peu ça ; ça s'est fait par étapes et, contrairement à Elisa ou non, c'est peut-être semblable, mais la durée de présence dans le lieu où je suis est assez long : deux décennies et j'ai mis une décennie pour faire ma thèse. Pour vous dire, les temporalités ne sont pas les mêmes : j'exagère un peu, peut-être 9 ans mais 10 en incluant le DEA. Ça a accompagné ma transformation personnelle et je me suis engagée, comme si j'allais me réaliser personnellement à travers ma thèse, peut-être bien plus fortement que pour en faire quelque chose professionnellement.

Je pourrais dire que dans cette même temporalité, au même moment, j'étais sur un autre type de travail, psychanalytique, qui a duré environ la même période et alors que le travail psychanalytique me permettait de faire connaissance avec moi-même, la thèse m'a permis d'aller enquêter sur un autre terrain et surtout en dehors de mon milieu professionnel et donc en dehors d'une démarche qu'on pourrait appeler praxéologique. Ceci pour introduire ; quand je suis arrivée à l'Ecole Rockefeller, j'avais déjà une manière de travailler ; j'étais sur un poste d'assistante sociale en psychiatrie, et chargée d'études et de recherche dans un plan de recherche qui a malheureusement disparu, Economie et Humanisme. A la suite d'une première formation universitaire qui était le SA Développement Local, j'avais tricoté, à partir de ma première expérience professionnelle, des choses en conduisant des enquêtes sur le logement des personnes hospitalisées en grande souffrance psychique. Et là, il y avait un lien beaucoup plus direct entre ma première recherche et mon travail. Je suis entrée à l'Ecole Rockefeller et j'ai eu l'opportunité très vite après être arrivée sur mon poste de formateur, de pouvoir faire un DEA (à l'époque c'était facile), avec du temps libéré.

En parlant de transmettre, c'est intéressant de voir comment on construit son objet : je suis, j'avais commencé à repérer dans mon précédent travail toute une littérature sociologique en action publique autour du couple Ville et Santé qui reconsidérerait différemment les rapports entre la ville et la santé de manière complètement pluridisciplinaire, et qui accompagnait l'émergence de nouveaux dispositifs sur les territoires de la ville, mais pas dans les institutions de soins, qui accompagnaient donc de nouvelles manières d'intervenir sur le social autour des problématiques de santé. A la fois, il y avait un retour de la santé sur les scènes urbaines, dans le répertoire de la santé communautaire et j'observais donc par la santé, un retour du travail social communautaire qui avait fait long feu en France. J'avais saisi cette question-là par le biais de la littérature : ce qui m'avait intéressé, c'était les auteurs, ceux qui avaient produit de nouvelles connaissances sur le sujet, mais de manière liée à la transformation des choses, dans un tournant des politiques publiques ; comme une nouvelle sociologie des sciences : comment la recherche accompagnait des nouvelles orientations, des transformations.

J'avais observé qu'il n'y avait pas seulement un contexte historique porteur, pas simplement des réseaux d'acteurs au sein de labos, de milieux de recherche-action, mais il y avait aussi des engagements biographiques. J'ai pris le parti de faire une généalogie de ce nouveau domaine d'intervention en m'intéressant aux biographies, à ceux qui portaient ces nouvelles idées ; soit à partir de démarches intellectuelles, soit parce que c'étaient des élus, des politiques, soit des opérateurs. J'ai observé ça sur deux décennies, 20 années de constitution de politiques de la ville et l'introduction du volet santé. J'ai été obligée d'en passer par là, de ce que j'ai pu observer émergeait de nouveau les médiateurs santé, les habitants relais, toute la thématique communautaire et c'était toujours en dehors des institutions, toujours pour répondre à une crise de légitimité du travail social à l'intérieur même d'une institution.

C'est donc quelque chose que j'ai construit et utilisé pendant ces 9 ans et pendant ce temps, je m'installais comme formatrice, je découvrais un nouveau métier, et j'ai construit ma professionnalité de formatrice en faisant cette recherche. Et l'enseignement premier de ma thèse, c'est d'avoir transmis à mon milieu professionnel, qui n'est même pas venu à ma soutenance de thèse, qui aurait du mal à dire sur quoi porte ma thèse ! Si j'ai eu à transmettre les résultats de cette thèse, c'est plus dans le milieu dont j'avais fait mon terrain, où se mettait en place ce qu'on appelait les ateliers santé-ville, les conseils locaux de santé mentale, tous ces dispositifs qui sont aux confins des mondes. De temps en temps, il y avait des journées, des événements, et j'allais transmettre...

Mais dans mon milieu professionnel, je n'étais pas repérée pour transmettre quelque chose là-dessus ; c'est moi qui me suis saisie des espaces de formation, parce que j'avais des cours à construire. Pendant les 10 années de construction de la thèse, il y a eu un enchevêtrement entre la construction de mon poste de formatrice, de mon corpus d'enseignement et l'écriture de la thèse. Il est arrivé que je construisse un cours qui est devenu un chapitre de la thèse. A un autre moment, c'était l'inverse, un sous chapitre de la thèse qui pouvait faire l'objet d'une intervention et ça a été dans les deux sens ; très payant pour la thèse parce que quand on construit des enseignements, on fait une revue de la littérature. Mais à l'inverse, dans les premières étapes de l'enseignement, où je disais que j'avais été boycottée, j'avais la difficulté de travailler sur un objet généalogique, que j'avais réalisé sur 10 ans, qui portait sur une histoire de 20 ans ; comment transmettre à des étudiants en formation initiale, qui veulent acquérir les compétences nécessaires, qui veulent construire leur cœur de métier, des éléments

d'histoire, des transformation de l'action publique, des choses qui ne sont peut-être déjà plus là ; est-ce que ce n'est pas devenu obsolète ?

Et puis, ce qui me tenait à cœur, c'était tous ces engagements aux frontières des métiers, là où il y avait des impasses du travail social, où on est obligé de fabriquer des choses aux frontières, dans les interstices, avec des gens qui ne se destinent pas à être ni éducateurs ni assistants de service social ; et ça ne sonne pas bien : du coup, les médiateurs, la question des nouvelles professionnalités ne concernaient pas les travailleurs sociaux en formation initiale dans cette période-là. Maintenant de l'eau a coulé sous les ponts et c'est incroyable de voir comment les sujets qui n'avaient pas de légitimité professionnelle ou institutionnelle sont convoqués aujourd'hui dans l'espace de formation. En deux choses : la question du communautaire, en tout cas, et quelque chose qui invite des usagers du travail social dans l'espace de formation, les usagers deviennent des formateurs auprès des futurs travailleurs sociaux.

Il y a donc comme ça des questions qui n'étaient pas légitimes dans les métiers des professions canoniques et les institutions qui les formaient et qui aujourd'hui deviennent probablement une nécessité et une injonction à faire autrement. Et la question donc de la transmission se pose différemment.

Là où je ressens des possibilités de transmission, c'est en deux sortes :

Fabriquer des dispositifs : c'est mon travail de thèse qui m'a amené à décrypter la genèse d'expériences innovantes dans les confins, dans les marges professionnelles ; il me semble que ce décryptage m'aide à fabriquer ce genre de dispositifs, donc comme Myriam Mony qui a parlé de ce qu'elle fabriquait autour de l'adoption, c'est un de ces dispositifs pédagogiques dont je suis à l'origine et qui m'amène à travailler avec des groupes d'auto-support, il y en a aussi avec les adoptés et les adoptants comme action communautaire dans le champ de l'adoption. Il y a dans ces groupes des possibilités d'analyse de la pratique : c'est une autre manière de pouvoir transmettre la recherche.

Et secundo, depuis le démarrage de ma thèse, je me suis très vite rendu compte que la transmission se faisait dans l'accompagnement des travaux de recherche d'autrui, dans le tutorat de recherche ; et je sais qu'une recherche a été menée par le LaboPraxéo là-dessus. Et aussi dans l'accompagnement des étudiants qui construisent leur professionnalité en travail social à partir de leurs pratiques professionnelles et je crois être particulièrement bonne auprès d'étudiants qui n'ont pas bien leur place dans cette formation-là : une des figures de ma thèse, ce sont les marginaux sécants, les marqueurs trait d'union, ce sont ces trajectoires médiatrices, celles qui sont de bric et de broc mais qui permettent l'ouverture des mondes les uns aux autres et là je suis particulièrement à l'aise avec des étudiants mal dans leur peau « canonique » mais qui ont des choses à apporter dans la formation, des stratégies qu'ils défendent face à des jurys hostiles, des professionnalités atypiques. Je pourrais dire là qu'un des vecteurs de transmission c'est moi-même car je leur dis que j'ai choisi d'enquêter sur des terrains qui étaient loin, parce que j'avais envie d'une forme de respiration à la fois par la discipline, la sociologie au départ mais aussi par ce travail par moi-même car j'avais la conviction que pour trouver une respiration et vivre autrement ce que l'on fait, il faut changer de lunettes, à la fois disciplinaires mais aussi sortir des lunettes professionnelles.

Pour moi, ce n'était qu'en m'extirpant de mon terrain, je crois que j'ai construit un objet de recherche sur un terrain qui me ressemblait : des gens qui n'avaient pas les mêmes

professions, mais la question des engagements biographiques de ceux qui travaillent-là était en très grande résonance et ainsi je travaillais sur moi. Et quand il y a des réceptions de mes cours, c'est lorsqu'il y a des gens qui se reconnaissent un petit peu, par résonance, pas de manière directe mais par la question de la résonance, de l'essaimage...

Et puis un dernier point, dans le titre de ma thèse il y a « santé communautaire » et là il y a effectivement des résultats de l'action communautaire occidentale, française mais il y a aussi la généalogie, cette lecture de la transformation du monde qui articule des croisements de circonstances historiques, politiques ; c'est ce qui fait qu'il y a des tournants qui se font : dans mon milieu professionnel aujourd'hui quand je regarde ce qui se passe dans l'introduction de la recherche dans la formation, les transformations institutionnelles des milieux de la formation, et la manière dont sont portés les engagements, les personnalités, les figures mais aussi les mises en réseau de trajectoires, la rencontre de figures locales et aussi parce qu'il y a un contexte historique porteur. Je ne peux pas m'empêcher de nommer Antoine Lazarus, un chercheur, médecin de santé publique en Seine Saint Denis qu'on avait un peu qualifié d'inventeur, car il avait inventé le thème de la souffrance psychique et celui des lieux d'écoute, il disait qu'en fait « celui qu'on appelle inventeur, c'est celui qui dit quelque chose que tout le monde est capable de comprendre sinon on ne le comprendrait pas et on ne l'appellerait pas inventeur »!

Discussion

❖ **XXX**

Ayant fini un mémoire d'ingénieur social il y a un an, je me retrouve dans ce que vous avez dit. Pour moi, juste après le mémoire de recherche, il y a eu quelque chose de pas fini : en fait on a fini, on a rendu, mais on continue à se réveiller à 3h du matin, ça continue à tourner dans la tête, comme quelqu'un qui fait un marathon et a passé la ligne d'arrivée, il ne peut pas s'arrêter de courir...Après on dit qu'est-ce que j'en fais de ça, de ces plusieurs exemplaires ? Dans mon milieu de travail, et j'ai eu de la chance, on m'a soutenu, on m'a même allégé mon travail, j'étais privilégié, dans une institution, je faisais partie des meubles en 40 ans de présence, c'était normal qu'on prenne soin du vieux, celui qui a la mémoire d'un centre médico-psychologique mais la question était après : comment transmettre ? Vous parlez d'organiser un évènement, c'est ça ! Parce que filer le pavé aux gens... à part quelques personnes qui vont le lire... surtout qu'il n'y a pas beaucoup d'images, ce n'est pas...on ne sait pas qui est l'assassin dès le début, comme suspense, il y a mieux... Donc créer un évènement : tous les ans il y a à Saint Jean de Dieu des journées de pédopsychiatrie et je dois faire une intervention, mais pas de bol, le responsable médecin-chef a un accident et tout est annulé... Il faut arriver à non pas se vendre mais promouvoir quelque chose car le travail en lui-même passe par l'oral ou une représentation, voilà : il faut représenter son travail.

❖ **Jennifer FOURNIER**

Il y a là des étudiants en formation et on parle ici de transmettre, de dire quelque chose de son travail une fois terminé et là il y a la question : comment, comment on parle de son travail ?

Comment on arrive à en parler lorsque c'est en cours ? Il y a un moment où on est enfermé sur soi, où on en parle pas du tout, dans l'enseignement aussi, dans l'accompagnement aussi, comment on soutient le fait d'en dire quelque chose en cours, que c'est un objet pas encore stable, dont on n'est pas sûrs, qu'on ne se sent pas légitime pour en dire quelque chose ?

❖ **XXX**

Pour moi, c'est peut-être un peu décalé par rapport à mes collègues, mais en deuxième année, j'ai été chargée de mission, et ça a demandé des encadrements mais en tout cas, dès le départ, il y a quelque chose de partagé avec l'employeur et sa volonté que je sois en formation, et que je ramène des choses sur le terrain, et ce avant la fin du travail.

❖ **XXX**

Je réponds par une question : Quelle est la différence entre un témoignage et une transmission ? C'est une question que je me pose actuellement. Par la manière dont je peux parler de la formation et de la pratique ; je me rends compte qu'un témoignage n'est pas forcément une transmission.

❖ **Elisa HERBAGE**

Je ne peux pas répondre à cette question mais je veux dire avec mes mots, et après je laisserai tous les sociologues répondre ; pour moi la grande différence c'est que témoigner c'est dire : ce que vous en faites, ça ne me regarde pas ; la transmission, c'est que : derrière cette parole, on peut en faire quelque chose avec ceux qui vont réceptionner, c'est-à-dire forcément ça va engendrer de la transformation, je ne sais pas où, je ne sais pas comment mais ça a cette visée-là. Donc la transmission elle n'est pas neutre, ce n'est pas ce que j'ai fait, c'est qu'est-ce qu'on va en faire ensemble aujourd'hui ?

❖ **XXX**

Les chercheurs en sciences humaines, en travail social, ils apportent des fruits ; encore faut-il qu'en face on accepte de les recevoir.

❖ **Michel PILLOT**

Pour avoir été chercheur en sciences dures et non en sciences molles, la différence fondamentale que vous avez là, c'est que la transmission en sciences dures se fait au don vers ceux qui font aussi de la recherche ; là en l'occurrence c'est un exercice bien plus difficile, c'est d'aller le transmettre vers les sujets du travail et qui ne sont pas forcément au même niveau de réflexion ou en tous les cas, pas au niveau intellectuel, mais pas au même niveau de décollement par rapport au terrain. C'est fondamentalement différent.

❖ **Jennifer FOURNIER**

Quand on essaie de transmettre, et je le vis aussi dans l'enseignement, on essaie de transmettre quelque chose qui est sensible, les résultats de sa recherche, comment on arrive à mettre les autres en face, au seuil, comment créer les conditions concrètes pour qu'ils soient au seuil de pouvoir recevoir quelque chose, sinon on a des portes fermées, il faut avoir quelque chose d'un peu ouvert... avoir en face des gens qui sont pas trop rigides, pas trop sur des postures où ils n'auraient pas de doute.

❖ **Béatrice DERIES**

J'ai tenté de créer des concernements, en montrant le lien qu'il pouvait y avoir avec les préoccupations des étudiants qui sont là et cet objet, aussi marginal soit-il par rapport à leurs préoccupations et plus qu'un exercice de communication, un exercice de relation.

❖ **XXX**

Moi je voudrais juste apporter un autre éclairage ; je travaille dans le secteur de l'insertion, et c'est quelque chose qui est en totale instabilité depuis que ça existe, ça bouge; quand j'ai choisi cette formation, bien évidemment, j'ai travaillé avec mon directeur sur des données de responsabilité et il a particulièrement adhéré parce que aujourd'hui que quelqu'un fasse un pas de côté était riche, parce que dans nos organisations aujourd'hui, le traitement de l'urgence n'est pas toujours compatible avec la réflexivité ; on agit d'abord parce qu'on a pas le choix, tant ça bouge sans arrêt et depuis que je suis un peu décalée... c'est pas tant le résultat de la recherche, c'est tout le travail autour de l'objet de recherche que je nourris, que je construis, que je partage dans différentes instances, en différentes réunions, et mon objet de recherche on s'en saisit pour notamment répondre à des appels d'offres, parce que ce n'est pas que mes préoccupations, parce que c'est partagé, évidemment partagé par mes collègues et nos réalités professionnelles telles qu'on les vit nous donnent tellement peu de temps que voir une personne qui va prendre trois ans, en même temps que travailler ça apporte, penser ! de l'air et de la distance.

❖ **Nicolas SIDOROFF**

Pour moi, une question est : comment faire quand on est en cours de... On suit un cursus qui permet de réduire un document, de 500 pages ou de 100 pages ou même de 10, c'est faire quelque chose de fini au sens académique du terme, mais la recherche j'ai du mal à savoir quand elle a commencé et même j'espère qu'elle ne va jamais se finir. Moi, je suis formateur en musiques, notamment pour des profs de musique et je me retrouve souvent dans des situations asymétriques dans lesquelles il y a des étudiants et des formateurs en face et le premier truc important, c'est de parler de la fragilité : « on n'est pas sûr », « on ne sait pas », « mais par contre on avance, » « on a lu un truc, on comprend pas », car en fait, c'est normal de pas comprendre, c'est normal de pas écrire, c'est normal de faire des fautes d'orthographe, mais comme dit Arlette, ça vient comme ça vient, moi je fais des fautes d'orthographe, c'est juste pourri mais ça vient ! Ecrire le premier jet, c'est une position de domination qu'on pourrait acquérir sur soi ; du fait d'être en cours de thèse alors j'ai du mal à parler, j'ai du mal à écrire... Mais comme je suis formateur, on est très souvent dans des positions asymétriques des dominations de savoirs. Aussi, je parle de la fragilité qu'on a, j'essaie d'avoir une forme de sincérité pas surjouée quand je dis « ça pour moi, c'est pas mal, ça je suis arrivé à le lire » mais si on se dit « ça, j'ai du mal », je me dis « eh bien ce n'est pas écrit pour toi, c'est tout, ce n'est pas grave... »

Comme Béatrice, au « front », on veut transmettre le savoir mais en fait on ne peut transmettre que le processus de recherche. Institutionnellement, le plus fondamental, c'est comment on construit des dispositifs qui permettent de mettre les gens en recherche, c'est pas le point de vue universitaire ni d'être le plus finaud en CP ; le principal truc, c'est comment j'outille les gens à faire de la recherche sur un sujet qui les intéresse, sur la problématique, les aider à ce qu'ils mènent leur enquête, à ce qu'ils partent eux, à créer leur savoir, comment on rend les choses pertinentes, fiables etc... avec une forme scientifique.

Comme professionnel, c'est parce que je fais de la recherche, parce que j'en discute avec d'autres, en d'autres endroits que je peux mettre des gens en recherche, et que je peux les outiller, à l'endroit où je suis. Après savoir ce que je construis, ce que je fais en thèse, j'irai en discuter avec les gens que ça intéresse ... mais les étudiants, les mettre en conditions, là il y a un vrai enjeu de transmission y compris au niveau institutionnel et pas seulement en créant un événement institutionnel dans lequel on transmet des résultats.... Même si c'est beaucoup plus long, que ça prend plus de temps ; mais une recherche, ça prend du temps...

❖ **Jennifer FOURNIER**

Peut-être juste pour faire écho et un peu par provocation parce que comme le disait Pierre, il y a de la provocation dans la transmission, je pense que quand on arrive au terme des travaux qui sont menés en DHEPS ou en DEIS, on a compris un certain nombre de fonctionnements, on a mis à jour des processus, donc se pose la question de la responsabilité qu'on porte dans les résultats, parce que souvent, ce ne sont pas que des fonctionnements qu'on décrit, ce sont aussi des disfonctionnements, des points d'améliorations possibles et donc on a l'envie de partager et de transmettre pour que ça se transforme ; parce qu'on met au jour un certain nombre de choses et même si je comprends bien ce que tu dis sur la transmission des processus, cela n'exclut pas la question : qu'est-ce que je fais des résultats de mon travail ?

❖ **Pierre MERLE**

Donc je retiens qu'il y a des points communs et des différences dans vos deux interventions. Le premier point commun entre vous deux, Elisa et Béatrice c'est que vous avez toutes les deux entrepris de la formation qui contient de la recherche pour votre émancipation, a dit Elisa, et à titre personnel, pour toi Béatrice. Et même si on n'est pas sur le plan de la transmission il y a tout de même un premier bilan à faire parce que cela a des effets sur la communication. C'est-à-dire en termes de confort intellectuel ou de structuration de la pensée il y a sans doute des effets, même très indirects avec les gens avec qui on est en contact soit comme enseignant, soit comme collègue. Les différences sont, me semble-t-il liées au temps, 9 ans pour toi, 1 an pour Elisa et en plus directement dans son milieu professionnel alors que toi c'est dans l'enseignement. En plus je pense que la médiation, les lieux, les institutions sont assez différents parce que si Joel Cadière qui représente l'institution dit « Qu'est-ce que tu vas en faire ? » et donc est-ce que c'est une condition posée par l'institution ? Ici le Collège Coopératif pour tous ceux qui entreprennent un DHEPS ? Ce n'est probablement pas la même chose à l'université. Ce n'est pas le même type d'indicateurs à l'université. Alors évidemment tout cela va aussi peser sur la suite. Mais, moi, je ne voudrais pas être dans ta situation, Elisa, il y a une pression du temps, mais il faut que vous preniez votre temps pour organiser ce développement de l'évènement, pour le construire. Mais ce que j'ai entendu aussi par Béatrice, c'est que là où tu allais trouver ta place ce serait plus facilement avec des gens dans la recherche que dans la transmission des résultats ; même si aujourd'hui ces résultats prennent une valeur parce qu'ils sont maintenant au cœur du métier alors qu'ils étaient marginaux à l'époque.

❖ **Samuel CHAGNARD**

C'est pour l'idée de poursuivre sur l'idée du fruit que l'on a fabriqué à l'issue de la recherche. Moi, il me semble que la recherche sert d'abord à soi-même. C'est-à-dire que l'on a fait une avancée énorme quand on a fait un travail de recherche alors après transmettre.... Evidemment on a vu des trucs, des trucs qui marchaient, des trucs qui ne marchaient pas alors on a envie de dire : « Mais regardez ! lisez ce que j'ai écrit, c'est évident ! » et c'est un peu comme en étant profs, en voyant les lacunes en face, on a envie de secouer les gens même si on le fait pas parce que ça ne marche pas ! Donc, ça sert d'abord à nous et puis j'aurai tendance à dire que plutôt que de vouloir transmettre le résultat de la recherche, ce serait plutôt d'utiliser les résultats de la recherche dans son travail, en construisant des dispositifs pédagogiques si j'ai bien compris, et donc en s'en servant soi-même, sans dire que cela vient de son travail et puis en utilisant des stratégies, en détournant des fois une conversation sur un point particulier. En fait, on a construit un outil mais il y a que nous qui pouvons-nous en servir. Ou bien alors si c'est un résultat de recherche, ça sert pour des chercheurs. Les résultats de la recherche ne servent pas directement aux praticiens qui n'ont pas fait la recherche. Donc c'est plutôt aux personnes qui ont fait la recherche de développer des

dispositifs et des stratégies. J'ai plein d'exemples qui me viennent dans les pratiques de la musique parce que c'est là-dessus que je travaille mais si, comme cela a été dit par Pierre, on repère un noyau très fort dans un milieu et que l'on s'attaque directement au noyau, ça pète. Par contre, comme on peut les repérer facilement, on peut essayer d'utiliser d'autres termes, d'employer de nouveaux mots pour parler d'un truc, développer des outils soi-même puisqu'on fait ce travail-là.

❖ **Béatrice DERIES**

Je trouve qu'il y a un point commun entre Elisa et moi-même. Ma démarche était plus personnelle mais je pense qu'aujourd'hui dans n'importe quel lieu de l'intervention sociale, qu'on soit dans le travail social ou dans la formation au travail social, la recherche est devenue une composante de ces lieux et quiconque se forme à la recherche par la recherche devient un artisan qui fait que les terrains deviennent des terrains qui réfléchissent et donc on devient des personnes ressources. Il me semble que cela transforme les lieux en des terrains réflexifs. Enfin c'est une hypothèse et il me semble qu'aujourd'hui qu'il y a une attente sociale du côté de cette compétence là sur l'ensemble des domaines du travail social pour pouvoir résoudre un certain nombre d'impasses ; on peut y ajouter la légitimité que cela (la recherche) peut avoir du côté des donneurs d'ordre.

❖ **Michel PILLOT**

Pour témoigner de deux choses différentes mais qui vont de pair. Qu'il y ait une transformation personnelle de ceux qui mènent la recherche, cela je peux en témoigner. Elisa est devenue très impertinente, voire chiante donc effectivement en matière de réflexivité du milieu professionnel dans lequel elle est, cela entraîne des choses et ça nous met tous en tension, la tension de la recherche en nous amenant à penser qu'il ne faut pas laisser les choses comme ça et qu'il nous faut faire quelque chose !! Mais la deuxième chose qu'évoque Elisa c'est que dans son travail de recherche, elle a touché à quelque chose. Alors je ne sais pas si c'est un noyau ou un objet sacré, peu importe, mais le questionnement d'Elisa en effet, moi je l'entends comme ça : c'est comment après avoir mis le doigt là-dessus, je le transmets aux intéressés et je produis une transformation. Elisa est insatisfaite plus à titre professionnel que de chercheuse. En tant que chercheuse, elle pourrait le laisser comme tel après tout ; aux autres de s'en emparer mais elle est concernée, alors c'est pour cela qu'elle est dans cette position, dans cette question de la transmission.

❖ **XXX**

Du coup, moi j'avais une question à Elisa, quand tu disais que ça donne la responsabilité de penser qu'il y a quelque chose à transformer. Je reprends le terme de responsabilité au vu de ce que tu nous as dit. Et moi j'aurai une question : est-ce que tu n'as pas pris un objet politique aussi. En plus vous le directeur, vous êtes parti sur un mot fort en disant, elle est partie sur un objet mort. Ce n'est donc pas rien de dénoncer ça et du coup je me disais est-ce que vous n'avez pas à en faire quelque chose ensemble ?

❖ **Michel PILLOT**

Oui, et quand j'évoquais l'idée d'en faire un évènement, c'est effectivement pour ne pas laisser ce truc-là mourir à son tour et saisir l'occasion de le remettre au-devant de la scène des politiques publiques. Alors, il y a une temporalité aiguisée. Si on le fait dans 5 ans ou dans 10 ans ce sera inutile. Donc, il faut que l'on trouve le bon moment où l'on va effectivement utiliser la question pour en transmettre une partie au niveau des politiques publiques concernées. L'évènement n'est qu'un vecteur pour rendre cette recherche visible.

❖ **Brigitte JOLY**

Moi, je trouve que l'objet de recherche d'Elisa a été particulièrement bien transmis : maintenant la patate chaude vous l'avez ; vous avez commencé à parler d'elle, de sa recherche à elle, et tout d'un coup vous avez dit « on » et là j'ai vite noté, ça y est c'est transmis ! Je trouve que cela c'est assez exemplaire mais cela pose un problème. Je ne sais pas s'il est éthique ou déontologique ou politique mais nos recherches-actions de base, posent un problème à nos hiérarchies et à nos encadrements et à nos élus. En restant dans la recherche-action, à côté des « ne sachant pas » et en restant même un « ne sachant pas » mais essayant au moins de partager sa petite expérience, sinon on se fait virer. C'était mon cas, on m'a prié de prendre ma retraite un peu prématurément... Mais je trouve qu'il ne faut pas prendre des postes hiérarchiques quand on fait une recherche, ce que j'ai eu la bêtise de faire parce qu'on essaye de mettre en acte les transformations préconisées en fin de recherche ; et on se coupe ainsi d'un « prolétariat » du savoir (pour reprendre un peu ce que j'ai dit ce matin) et on évite peut-être qu'ils se mettent à penser par eux-mêmes.

❖ **Eliane LEPLAY**

Là on assiste à des questionnements en cherchant des réponses individuelles mais la recherche en général dans les autres domaines ce sont des groupes de recherche. Ce n'est pas un chercheur en médecine tout seul qui va faire la révolution de la médecine. Il faut un consensus, des gens qui travaillent sur les mêmes objets. Et moi, je pense que c'est le problème de la recherche dans le travail social aujourd'hui. Ça s'appelle, l'accumulation des résultats de recherche pour que tous ceux qui travaillent sur les mêmes objets se réunissent et constituent une force de persuasion plus générale parce que le 115, il n'y a pas que là où vous avez fait ces constats. C'est partout pareil. Le fondateur du 115, il a donné sa démission parce qu'il n'y arrivait pas alors je crois qu'il ne faut pas viser des ambitions trop hautes en étant tout seul. C'est ce qu'on essaie de faire dans notre association AFFUTS, promouvoir la recherche en travail social. Il faudrait au moins réunir les chercheurs qui travaillent sur la même spécialité. Un chercheur tout seul ne peut pas imposer ses résultats.

❖ **Michel PILLOT**

Il y a quand même des communautés. Sur le sans-abrisme, il y a quand même une communauté de recherche. Enfin je dis ça parce que j'y ai été invité.

❖ **Elisa HERBAGE**

Il y en a très peu, il y en a qui ont fait des recherches sur le Samu social mais il y en a très peu sur le 115 mais bon, peu importe, j'entends la remarque.

❖ **Michel PILLOT**

Du côté de la recherche scientifique, ce n'est pas forcément si positif et je pense que ce n'est pas si noir que cela du côté de la recherche en sciences sociales.

❖ **Eliane LEPLAY**

Je ne parle pas des sciences sociales, je parle du travail social.

❖ **Pierre MERLE**

Ce qui est important c'est comment rentrer dans des réseaux de recherche suivant les niveaux de reconnaissance que l'on peut avoir par les communautés scientifiques parce que les choses sont codées.

❖ **XXX**

Le chercheur ou la chercheuse au départ il fait partie d'une équipe puis il se met en chemin et cela le détache, l'écarte, de l'équipe des praticiens. Et du coup, je me disais, le sentiment d'appartenance, où est-ce qu'il reste ? Où est-ce que l'équipe perçoit le chercheur mis en orbite ? et où est-ce que l'on se rencontre après ?

❖ **Jennifer FOURNIER**

Est-ce que l'on est un traître quand on fait de la recherche ? Je le dis de façon un peu provocante mais c'est un peu ça la question ?

❖ **XXX**

Mais un objet de recherche a bien pour but de provoquer le débat ? Le travail en socio, c'est bien le débat ?

❖ **Michel PILLOT**

Oui, mais là vous parlez d'une commande de recherche ?

❖ **XXX**

Non, non pas du tout, il y a une collaboration, une utilité. Quand on a les postes que l'on a, partir 3 ans en formation, ça veut dire que l'on a l'adhésion de sa hiérarchie mais pas au moment du partage. Au moment de la demande, j'ai partagé mon projet mais à ce moment-là, mon objet de recherche n'était pas identifié. Je pense que l'utilité c'est autre chose. L'utilité c'est que parfois dans le social, on n'a pas les moyens d'avoir un service recherche et développement. On a un service ingénierie mais une ou deux personnes qui vont chercher, qui vont lire, qui vont mettre en perspective et qui vont partager, ça on ne l'a pas tous. Je ne sais pas là où vous travaillez mais chez nous c'est compliqué. Et donc si c'est ça, si c'est apporter ces éléments là et cette façon de penser et ces échanges là c'est quelque chose qui relève de l'utilité, on est d'accord.

❖ **Michel PILLOT**

Mais si, je dis ça existe. Je m'excuse mais je témoigne du bas du terrain et je vois pas mal d'organismes qui ont des étudiants chercheurs pour mener certaines recherches qui sont, je ne veux pas dire commandées, mais qui en tout cas sont visées. Après c'est la question de l'adhésion de l'institution qui peut être à différents niveaux. Elle peut être, comme vous en témoignez et comme je l'ai vécu avec Elisa, que vous avez votre projet et on le soutient plus dans le cadre de la promotion, de la dynamique ressources humaines, peu importe le sujet ; ou on peut avoir et je le vois dans d'autres institutions et là effectivement on recherche des étudiants chercheurs pour mener un travail. Et la question de l'utilité, pour moi, elle n'est pas péjorative. Soit le chercheur va faire le choix d'un objet, ce que vous évoquiez qui peut être à l'encontre de l'intérêt de l'institution au du moins avec des risques assez importants dans l'institution ou bien et c'est ce que l'on a vécu avec Elisa, c'est que finalement, on suit, on suit le parcours qu'elle a choisi. Elle aurait pris un autre chemin on aurait peut-être suivi l'autre chemin ou bien, comme vous l'évoquez, l'organisation utilise dans le bon sens du terme, profite de ce travail et en tout cas en tire bénéfice.

❖ **Pierre MERLE**

Il y a deux questions avec lesquelles j'étais venu parce que si le retour ne peut pas être immédiat et qu'il doit trouver sa temporalité, il y a aussi la question des détours qui peut être intéressante. Comment l'une et l'autre vous avez conscience qu'il faut saisir des opportunités de diffusion de votre recherche sur des scènes peut-être complètement différentes, à priori pas

celles du milieu professionnel mais qui peuvent finir par faire retour aussi. C'est la question des opportunités. Maintenant il y a des tas de moyens, y compris grand public qui mériteraient qu'on les passe un peu à la critique et à la moulinette. J'aurais trouvé intéressant par exemple qu'on regarde le concours « ma thèse en 180 secondes » que tout le monde doit connaître, c'est assez rigolo ; mais il y a d'autres scènes comme cela.

Et ma deuxième question c'est que je me dis qu'il faut que l'on regarde la question de la réactivité : il y a des capitaux de recherche disponibles en réactivité par rapport à l'actualité et aux événements. Je pense par exemple en Occitanie là où je travaille en ce moment, à un labo qui travaille sur le socio-numérique depuis un moment et qui a saisi le mouvement qui nous occupe en ce moment (les gilets jaunes) en montant une enquête et a publié les résultats il y a de cela 17 jours ; et je suis ça pour voir quand et comment la presse s'en empare. Tous les jours, je regarde les nouveaux journaux qui s'emparent de ces résultats de recherche. Ils disent que dans le fond la représentation que l'on peut se faire à partir de leur analyse des corpus sociolinguistiques des réseaux, donne une image un peu différente de celle que la presse véhicule au jour le jour. Donc ça, c'est que j'appelle la question de la réactivité parce que traditionnellement on disait une recherche il faut qu'elle dorme après, il ne faut pas la communiquer tout de suite et en même temps, il y a des attentes qui ne sont pas nécessairement auprès des proches mais qui peuvent être sur d'autres scènes.

❖ XXX

Je reviens sur l'idée de la commande. Comme on ne sait pas ce qui va être trouvé, ce n'est ni forcément un bénéfice ni quelque chose qui va bousculer une pratique, cela va créer un déséquilibre mais on ne sait pas lequel, on ne sait pas dans quel sens cela va tourner et je pense que parfois des institutions sont surprises de ce qui va ressortir parce qu'elles passent une commande mais pensent avoir déjà le résultat dans leur tête alors que le résultat est complètement à l'opposé de ce qu'ils avaient prévu...

❖ XXX

Je rebondis là-dessus parce que les éléments de recherche ne sont pas seulement dans la conclusion et c'est là l'intérêt des partages au fil du temps. Après il y a aussi la question du tiers. Dans l'établissement où je travaille en tant que chef de service et donc en poste hiérarchique, la question de la place, et de la loyauté et du traître ; mais c'est vrai que l'on a l'habitude de prendre des étudiants en master et du coup, il y a cette habitude et cette culture au sein de l'équipe de pouvoir être interrogés sur les pratiques, l'habitude de leur rendre compte de ce qui a été observé. Du coup, ça c'est une pratique interne et l'équipe peut être intégré dans cette démarche-là par ricochet. On organise aussi des temps où l'équipe va rechercher des informations à l'extérieur dans d'autres établissements. Donc c'est une pratique qui ne relève pas exactement de la recherche fouillée mais c'est néanmoins une pratique existante qui peut, peut-être, faciliter la circulation de la parole après. Et pour ce qui est du rendre compte, ça dépend surtout de ce dont on rend compte.

❖ Pierre MAISTRE

Je voulais simplement dire un mot par rapport à la question de la transformation. Toute démarche de recherche en travail social part soit d'un besoin de compréhension de quelque chose que l'on n'arrive pas à comprendre, soit d'une insatisfaction que l'on rencontre dans le travail et que l'on a besoin de changer. Et donc par rapport à la question de la compréhension, moi j'ai vécu la recherche que j'ai faite comme parfaitement illégitime. C'est-à-dire que je venais interroger une évidence qui était reconnue et partagée par tout le monde et le fait même d'interroger l'évidence était un sacrilège et donc on touchait à quelque chose de sacré quand on parlait des représentations ; donc le fait de venir interroger ça, ça bouleverse sa pratique à

soi et bien évidemment ça bouleverse la pratique des autres et donc je ne vois pas comment une recherche en travail social qui vise la transformation ou la compréhension n'est pas dangereuse, et donc il y a toujours un côté de création d'instabilité de questionnement qui, s'il n'est pas reçu comme on dit aujourd'hui avec de la bienveillance, ça pose un problème. Donc posons le problème et en fait « ce n'est pas pour vous emmerder que je pose le problème, c'est pour améliorer les choses » et donc je crois que toute recherche en travail social a ça de spécifique qu'elle a un problème à résoudre et donc des changements à faire et quand je parle de changements c'est bien sûr la chose la plus difficile.

❖ **Joel CADIÈRE**

La réflexion que j'ai là à vous entendre est que, premièrement en ce qui concerne la recherche on est dans un espace et une temporalité qui n'est pas celle de la pratique de l'action de tous les jours : on est dans un autre espace. Se pose aussi vis-à-vis de cet autre espace tout ce qui est ou non de cette temporalité-là qui n'est pas la même que la temporalité de l'action. Ça c'est une première réflexion que j'entends dans ce que vous dites. En deuxième réflexion, je pense qu'il faut distinguer ce qui est l'essentiel de ce dont nous parlons ici. Nous parlons de recherche qui arrive à un résultat au terme de tout un apprentissage à la recherche proprement dite et nous ne parlons pas de recherche commanditée. Concernant une recherche commanditée, on sait à qui la transmettre, c'est au commanditaire ; donc les choses posent moins de questions en termes de transmission et on doit plaquer sa recherche au commanditaire et c'est au commanditaire d'être responsable de sa diffusion ou pas. En ce qui nous concerne, nous sommes totalement acteur et en transformation pendant que l'on fait cette recherche-là et donc que ça mette 2 ans, que ça mette 10 ans, que ça mette un an, on arrive à un résultat et le résultat c'est quoi ? Depuis ce que j'entends ce matin, le résultat c'est premièrement une transformation de soi-même dans le rapport de production, autrement dit on s'approprie en quelque sorte une pratique professionnelle si on considère que la recherche fait partie du corps professionnel : on s'approprie une pratique professionnelle qui, par transformation de soi-même, s'incorpore en quelque sorte dans le positionnement que je vais avoir demain sur le plan professionnel, donc je me suis en quelque sorte nourri de ce travail de recherche et du coup quand j'en sors, quand je me retrouve sur le terrain professionnel qui est un autre lieu, un autre enjeu et bien je suis différent. Et du fait que je suis différent il y a des effets qui sont fonction de la recherche peut-être, mais pas toujours, pas forcément.

Ça c'est le premier point et le deuxième point que je voulais signifier aussi c'est qu'évidemment quand on a fini son travail de recherche, au bout de 10 ans ou au bout de 2 ans c'est pareil, c'est un document, c'est la production d'un savoir professionnel critique. Ce dont on parle c'est comment je peux transmettre ce savoir là que j'ai produit en 500 pages ou en 120 pages. D'après ce que j'entends depuis ce matin c'est que ce savoir-là, c'est une bombe à fragmentation... On a entendu depuis ce matin que la transmission de ce savoir peut prendre des formes complètement différentes selon la temporalité et dans le rapport propre à la pratique et à l'action. Donc, je pense que l'on est peut-être un peu trop fixé sur le fait que je vais transmettre aux autres le résultat que j'ai produit. Alors, que l'on voit bien que dans le temps ce sont des transformations multiples à différents niveaux qui s'opèrent par des expressions, des méthodologies, des pédagogies, des attitudes complètement différentes qui ont leur origine dans cette transformation de soi-même vis-à-vis de la connaissance que l'on a produite.

❖ **Béatrice DERIES**

Tu posais indirectement la question de la publication aussi, Pierre.

❖ **Pierre MAISTRE**

Oui des opportunités

❖ **Béatrice DERIES**

Parce que c'est vrai que tu peux publier soit frontalement sur ton sujet, soit à propos d'un autre sujet, tu peux mobiliser les enseignements de ta recherche qui peuvent à un moment donné éclairer et moi je me suis parfois saisie de ces opportunités mais ce que j'ai remarqué c'est qu'il y a eu, à plusieurs reprises, que d'autres s'en étaient emparés pour étayer un peu ce qu'ils étaient en train de développer dans leur propre recherche alors qu'en fait ils étaient dans des champs complètement différents. C'est là qu'on voit bien qu'il y a plein d'entrées sur une recherche et sur ses résultats. C'est-à-dire que l'on n'est pas forcément sur le terrain lui-même mais que cela peut éclairer d'autres qui font un détour. Donc ça c'est une première chose et puis aussi quand on est dans les milieux de formation et recherche et que l'on est amené à se remettre en recherche pour le coup en répondant à des commandes et bien en fait on le fait parce que l'on sent qu'il y a des transmissions possibles. On sent que l'on vient équipé en fait de quelque chose. Ce n'est pas forcément du côté de la méthode, ça peut être aussi et d'une manière dont on a un peu reconstruit les choses dans le sujet qui continue et moi la question des biographies aujourd'hui par exemple, je crois que j'en ai un peu marre d'une approche où les acteurs s'auto-analyseraient et je préfère mobiliser les approches biographiques pour comprendre, les expériences biographiques de ceux qui sont les destinataires du travail social. C'est-à-dire que l'on peut emporter son bagage sur d'autres terrains.

❖ **XXX**

Je voudrais rebondir sur justement, je trouve qu'il y a une différence entre une commande et une recherche et d'autant plus dans la recherche-action qui mobilise énormément et qui est pour moi bien différente d'une étude ou d'un audit du fait du décalage que cela produit. Une recherche action fait qu'effectivement on est plus le même et moi je suis justement dans ces questionnements puisque cela fait deux mois que j'ai déposé, c'est tout récent et il me semble que je ne vais pas y aller frontalement parce que j'ai vu en fait dans ma recherche quelque part ça va heurter peut-être, et du coup j'essaye d'y aller beaucoup plus en douceur et de diffuser dans ma pratique. Ce que ça m'a amené aussi c'est que cela m'a ouvert à d'autres projets auxquels je n'aurais pas participé et du coup à y participer bien différemment que ce que j'aurais fait il y a deux ans.

❖ **XXX**

Juste pour rajouter quelque chose, oui c'est un fait, on peut devenir le paria, le bouc émissaire de l'institution. Quand on est bien accompagné, ça peut aller vers quelque chose de très positif mais quand on ne l'est pas et que l'on devient le bouc émissaire, ça peut devenir très destructif. Moi personnellement, c'est allé jusqu'au burn-out mais c'était positif parce que mon lieu de recherche m'a exclu de lui-même. Du coup, j'ai fait une pause et j'ai pu réfléchir sur mon objet de recherche pour y revenir et ça m'a permis de terminer donc je pense que c'est vraiment intense ce travail-là, c'est vraiment un travail de transformation puissant, profond mais ce qui est magique c'est que cette chose qui se met en route c'est donner du sens et ça nous accompagne et cette transformation, elle nous apprend à ne pas prendre de front les choses mais à faire comme le thé, à diffuser lentement et à voir où là c'est bon, on peut y aller, on peut diffuser cette chose-là, on peut en parler et il m'a fallu deux ans après le dépôt de mon mémoire pour arriver à parler du lieu où je suis avec trois phrases et que la nouvelle direction dise : « génial, du coup on pourrait faire ça » mais voilà donc c'est pas fini. C'est une belle chose, une recherche. Merci

❖ **Pierre MERLE**

Donc, clôturons ensemble. Juste pour faire la transition avec demain, on va faire entrer la publicisation de la recherche avec les interventions de Sandrine et Marielle. Aujourd'hui cet après-midi notamment, on a fait largement entrer les destinataires de la recherche dans notre réflexion que ce soit l'institution, les employeurs ou d'autres... Et puis demain on va faire entrer aussi, avec l'intervention de Joel, les destinataires potentiels y compris ceux du futur avec l'intervention : l'utopie est-elle soluble dans la recherche ?

Petite vidéo de clôture....

L'Utopie est-elle soluble dans la recherche ?

Joël CADIÈRE

Ce pays

*Nul ne savait, nul ne savait pourquoi,
ce capitaine voulait un océan à lui,
un présent de la nature, qu'il espérait comme une prière.
Un matin, il nous a fait nous réunir et nous a dit ceci:
La vie est un domaine où nous flottons,
à l'appel de ce vent nous regardons vers l'horizon qui va
se déroband,
cherchons à nous rapprocher de quoi ?
Alors il prit sa lyre, se détourna, chanta:*

*Mais ce pays, que vous nous dites
Il n'existe pas, avec du soleil et de l'ombre
Je l'ai cherché longtemps sur une carte
Des nuits entières, avec ses volcans et ses pierres
Et ses visages enchantés, que les poètes ont chantés
Mais ce pays, je l'ai connu, il n'existe pas
Il est logé dans la cervelle
Les yeux fermés je me rappelle, qu'il ne parle pas
...*

Gérard Manset. 2017

"Ce pays, je l'ai connu, il n'existe pas" chante Gérard Manset
C'est ce que nous disons de l'Utopie, l'Utopie est ce pays qui n'existe pas : c'est une invention
au-delà de toute réalité.

Peut-on transmettre ce qui n'existe pas ?
Pourtant le préfixe trans signifie "au-delà" ou "par-delà de"

Ici, au cours de ces ToPos 2018, notre question est celle de transmettre sa recherche, c'est-à-dire envoyer de l'autre côté de son écriture ou faire passer au-delà sa production de recherche. Mon interrogation n'est pas posée au même endroit que les précédentes, il s'agit pour moi d'interroger la recherche elle-même dans sa production. Dans sa production est-ce qu'elle inclue le trans, y a-t-il une trans réalité dans le processus de recherche scientifique ?

Est-ce que l'u-topos, l'utopia, l'utopie, des lieux qui n'existent pas, s'insinuent comme l'eau dans le sable dans le processus de recherche scientifique ?

Ici comme ailleurs, nous enseignons par la recherche une méthodologie scientifique. Le premier principe de toute recherche scientifique est que celle-ci vise une réalité dont elle recherche l'explication.

La science vise une réalité.

Mais qu'est ce que la réalité ?

La réalité est matière observable, objet concret, physique, mais également la forme physique du mouvement, du geste, de l'acte, de la relation, de l'action, ...

La matérialité s'oppose alors à l'idée, l'abstraction, l'imaginaire, que nous laissons à la métaphysique.

Pareillement, on enseigne dans la méthodologie de recherche que la matérialité observable ne peut naturellement se situer que dans le temps présent, voire être du passé, mais surtout pas du futur puisque le futur n'existe pas ... en réalité.

En somme, dit le maître, vous ne pouvez faire science, notamment en recherche-action que de votre expérience présente ou passée dans la mesure où celle-ci peut être ramenée dans une matière observable.

No futur donc.

La science est-elle de ce type ? Le futur comme temporalité est-il en dehors de la science, l'utopie comme espace est-elle rejetée en dehors de la science ? L'absence de projection dans la démarche de recherche ne permet-elle pas malgré tout une transformation de la réalité ? Ne permet-elle pas de l'innovation sociale ?

Telles sont mes questions qui provoquent ma réflexion et mon propos de ce jour.

Mais avant de me plonger directement dans le processus de recherche et d'y repérer si l'utopie s'y insère, j'ai ressenti le besoin impérieux de réactualiser d'une part ce qu'est l'utopie, et d'autre part de comprendre en quoi et pourquoi la démarche scientifique s'y oppose : deux grands chapitres de mon propos qui viendront nourrir ma réflexion relative au processus de recherche-action.

1 – Regard sur l'utopie

1.1 – Matrice de l'utopie

Il est peu contestable que le terme d'Utopie trouve sa naissance dans l'ouvrage de Thomas More (1515-16) au XVI^e-ème siècle.

Dans l'ouvrage le terme Utopie est le nom donné à l'île-cité dont la gouvernance est réglée au bonheur de tous, d'où son titre d'origine "La meilleure forme de la communauté politique et la nouvelle île d'Utopie" (publié en latin en 1516). L'ouvrage est construit en deux parties : le livre premier est une critique de la réalité socio-politique de l'époque de Thomas More ; le livre second est le récit descriptif d'un fonctionnement socio-politique imaginaire qui se situe

sur une île qui n'existe pas. A cette double dimension, à la fois critique radicale du présent et contre-proposition imaginaire, s'ajoute une troisième dimension que Françoise Choay¹⁸ intitule "l'espace bâti dans l'institutionnalisation des sociétés humaines". Autrement dit, un descriptif architectural où vivent les hommes et les institutions. Ces trois dimensions feront non seulement modèles littéraires pour les utopies qui suivront, mais également modèles d'action, d'organisation collective et d'architecture pour les bâtisseurs à venir. Il n'en demeure pas moins que la contre-proposition est dans cette figure insulaire, donc circonscrite et détachée du continent. Elle se constitue dans un écart de lieu et dans un saut de temporalité car la teneur de son récit est en soi a-historique. La communauté politique de cette île d'Utopie vient en quelque sorte de nulle part.

Pourtant elle apparaît comme "*une organisation qui assure à chaque individu les conditions de l'épanouissement de sa singularité*" nous dit Thierry Paquot¹⁹. C'est dire que si le récit descriptif de l'organisation politique de l'île Utopie est a-historique, la pensée qui anime son auteur, Thomas More, est celle qui appartient à une époque historique. Epoque où émerge avec son ami Erasme, qui vient d'achever l'écriture de "Eloge de la folie", et ailleurs l'écriture en 1513 des préconisations que professe Machiavel au "Prince", émerge la pensée de l'individu comme puissance libre de tout déterminisme (essentiellement divin). C'est bien cela que pointe Thierry Paquot :

*"Une telle utopie ne peut être pensée que si la notion d'individu libre de tout déterminisme – en particulier religieux- est acquise. L'émergence et l'affirmation de l'individu, comme "personne" autonome, "sujet" actif de son propre destin, résultent d'un long parcours semé d'embûches. L'individu "moderne", notre ancêtre, a dû s'extirper du lignage, se rendre indépendant des réseaux de parenté, quitter son village et trouver dans la ville à la fois la multitude et la solitude, ces deux ingrédients de son identité enfin conquise"*²⁰.

De l'émergence et l'affirmation de l'individu qui n'est plus déterminé par les lois divines et qui du coup se retrouve seul à organiser et définir les règles communes d'une vie collective, découle la question de comment s'auto gouverner, selon quelles références. Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans l'œuvre de Machiavel lorsqu'il écrit son ouvrage "Le prince": définir les fondements du gouvernement des individus dès lors que celui-ci n'est plus dicté par les règles divines.

Mais la différence entre "Utopie " de Thomas More, et "Le prince" de Machiavel est que pour le premier ouvrage il s'agit d'une représentation constituant un écart. Il n'y a pas la description du trajet amenant à cette image du meilleur gouvernement, il s'agit d'une image qui sert d'altérité, comme une image miroir qui peut servir à mieux juger la réalité dirait Thomas More.

Alors que Machiavel vis-à-vis de cet écart constitutif de l'Utopie lance sa critique: "*On a souvent imaginé – dit-il - des républiques et des principautés telles qu'on n'en a jamais vues. A quoi servent ces imaginations ? Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre qu'en n'étudiant que cette dernière on apprend plutôt à se ruiner qu'à se conserver*"²¹.

Entre la critique des conditions présentes et la conception de ce que le monde devrait être, il y a l'absence du trajet. C'est cet écart qui sera la critique continue de l'utopie, son autre face en quelque sorte.

¹⁸ Françoise Choay. *Pour une anthropologie de l'espace*. Paris, Seuil, 2006

¹⁹ Thierry Paquot. *Utopies et utopistes*. Paris, La découverte, 2007

²⁰ Thierry Paquot. *Utopies et utopistes*. Paris, La découverte, 2007, p.20

²¹ Machiavel. *Le prince*. Paris, Livre de poche, 1972

De cette matrice du XVIème siècle, alors que l'industrialisation révolutionne la société agricole et artisanale, les utopistes du XIXème siècle décrivent une société égalitaire et communautaire comme réponse critique à l'économie capitaliste et à la philosophie bourgeoise qui s'imposent de toute part. Citons : Owen en Angleterre et en France Fourier, Saint Simon, Cabet, ...

La différence avec l'époque de Thomas More, c'est que l'imaginaire utopiste des uns et des autres est à réaliser ici et maintenant. Toutefois les phalanstères et autres cités radieuses fonctionneront comme des îlots d'utopie au cours de leur époque, ici et ailleurs.

1.2 – Utopies contemporaines

Mais avant d'aborder mon deuxième chapitre, je me suis arrêté sur le questionnement suivant : la matrice de l'Utopie qui remonte aux prémisses de ce que nous nommons dans notre société occidentale la "Renaissance", se maintient-elle comme matrice de nos utopies contemporaines?

L'aspect matriciel de l'Utopie propagé de la Renaissance jusqu'au XIXème siècle pourrait se résumer ainsi : une critique socio politique de l'époque présente et le rêve d'une communauté ou société future parfaite en son gouvernement et son organisation sociale.

Alors qu'aujourd'hui et c'est le cas de dire aujourd'hui, Francis Wolff²² définit le contexte socio-critique contemporain en ces termes :

"En dépit de la diversité de leurs contextes et de leurs objectifs, il y a dans toutes ces révoltes (contemporaines) une constante qui les distingue des utopies révolutionnaires passées: on se rebelle contre quelque chose, on ne se mobilise pas pour quelque chose. On sait ce qu'on rejette (injustices, misères, corruption, humiliation, arbitraire, ségrégation, répression), on ignore ce à quoi on aspire. Ou plutôt, c'est comme si ce qui était désiré, c'était justement un "moins" –d'injustice, de misère, de corruption, d'arbitraire, de ségrégation, de répression, etc. – tout au plus le moins possible, mais jamais l'impossible d'un horizon collectif. (...) Nul ne songe plus à une Cité parfaite. Il n'y a plus d'utopie politique."²³ Car "les utopies politiques nous ont amené au pire. Elles ne nous font plus rêver aux lendemains comme hier, repliés que nous sommes sur notre aujourd'hui et sur nous-mêmes"²⁴.

Partant de ce constat, il semble qu'un glissement s'est opéré au regard de nos utopies modernes. Il ne s'agit plus d'utopies qui nous imaginent vivre ensemble dans un autre lieu, mais plutôt **des utopies qui nous imaginent être et devenir un autre.**

Selon les propos de Wolf "deux grandes utopies opposées se partagent aujourd'hui l'horizon humain".

D'un côté, **l'utopie posthumaniste**, qui rêve d'un nouveau "je" plus puissant qu'il n'a jamais été, triomphant de sa propre animalité et mortalité. *"Si l'on définit le transhumanisme par le projet d'amélioration indéfinie des capacités physiques, intellectuelles et morales des êtres humains grâce à la convergence (...) des Nanosciences, des Biotechnologies, de l'Informatique et des sciences Cognitives (NBIC), on définira l'utopie posthumaniste par l'idée que cette amélioration conduira à terme à la victoire sur le vieillissement biologique et la mort et donc à la naissance d'une nouvelle espèce : les posthumains".*

D'un autre côté, **l'utopie animaliste** qui rêve d'un nouveau "nous", d'une nouvelle communauté au-delà du politique, la communauté de tous les animaux sensibles²⁵. Elle se

²² Francis Wolf. Trois utopies contemporaines. Paris, Fayard, 2017, p.16 et 17

²³ idem P.17

²⁴ Idem P.15

²⁵ Idem P.33

défini par l'idée qu'il faut "libérer" les animaux ; que l'humanité de l'avenir n'utilisera plus d'animaux ni de produits dérivés pour satisfaire ses besoins, ses désirs, ou ses caprices. Un jour l'homme aura rompu avec son passé prédateur. Libérant les autres espèces, il se libère lui-même. C'est mettre à terre sa volonté de puissance, sa suprématie. C'est une pensée généreusement altruiste où l'altérité est repoussée aussi loin que possible par effacement des frontières entre la nature et l'humain.

Il y a quarante ans le philosophe australien Peter Singer prônait l'antispécisme: "*il ne peut y avoir aucune raison – hormis le désir égoïste de préserver les privilèges du groupe exploitateur – de refuser d'étendre le principe fondamental d'égalité de considération des intérêts aux membres des autres espèces*"²⁶

Cette nouvelle utopie affirme que nous ne devons pas discriminer les animaux en fonction de leur espèce, pas plus que les humains selon leur race ou leur sexe, et les intégrer à la société autrement dit à la communauté de nouvelles populations non humaines et produire politiquement une zoopolis.

En somme nous rêvons pour l'homme d'un avenir divin ou d'un destin animal. Entre Dieu et la Nature nous avons conquis une séparation suffisante pour constituer une identité spécifique dans un nous commun qui fait société humaine que nous n'avons de cesse de modéliser ; mais l'humain est aujourd'hui devenu vague entre le naturel et l'artificiel, entre l'animal et la machine.

Entre Dieu....la machine....l'Homme....l'animal....la Nature il y a comme une continuité qui ne peut se produire que dans la mesure où les frontières sont floues. Dès lors la question des identités se pose: qui sommes nous, nous autres êtres humains ?

Sommes-nous des Êtres d'esprit et d'intelligence, sans doute mais jusqu'où la différence avec la machine ?

Être sensible, sans doute mais jusqu'où la différence avec les animaux ?

Face à ces questions, ces deux utopies apportent des réponses troublantes et hésitantes.

On peut, selon Wolf, distinguer une troisième Utopie à l'œuvre dans notre modernité, laquelle poursuit son développement depuis l'époque des Lumières, du philosophe Kant à nos contemporains : il s'agit de **l'utopie cosmopolitique**. Elle se caractérise par l'abolition des frontières : "*Un jour, les hommes ne vivront plus dans des cités, mais dans le monde. Un jour il n'y aura plus d'étrangers, mais seulement des citoyens; l'homme nouveau sera citoyen du monde*".

La théorie politique a toujours été pensée à l'intérieur de la cité, il faut désormais la concevoir pour l'humanité, c'est-à-dire dans le monde. Il ne s'agit plus de penser la cité dans un ailleurs, en nul lieu: elle sera ici même dans le monde, elle sera le monde. Et du coup il n'y a plus de distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Dans ce sens l'Europe et les organisations internationales (ONU, OCI, FMI, les droits de l'homme, ...) sont porteur de cette utopie cosmopolitique. A cette différence près par exemple que l'Europe ne doit pas unir les Etats européens, mais les citoyens européens.

Ainsi l'utopie actuelle serait celle d'une communauté idéale universelle et inclusive des Etats, des espèces et de la puissance divine.

²⁶ Peter Singer. *La libération animale*. Paris, Grasset, 1993, p.13

1.3 - **Pour résumer**

L'utopie serait en quelque sorte un projet imaginaire d'une société autre. Cette altérité recherchée par l'utopie est une forme littéraire (forme pratiquée également) qui porte la critique sociale de son époque.

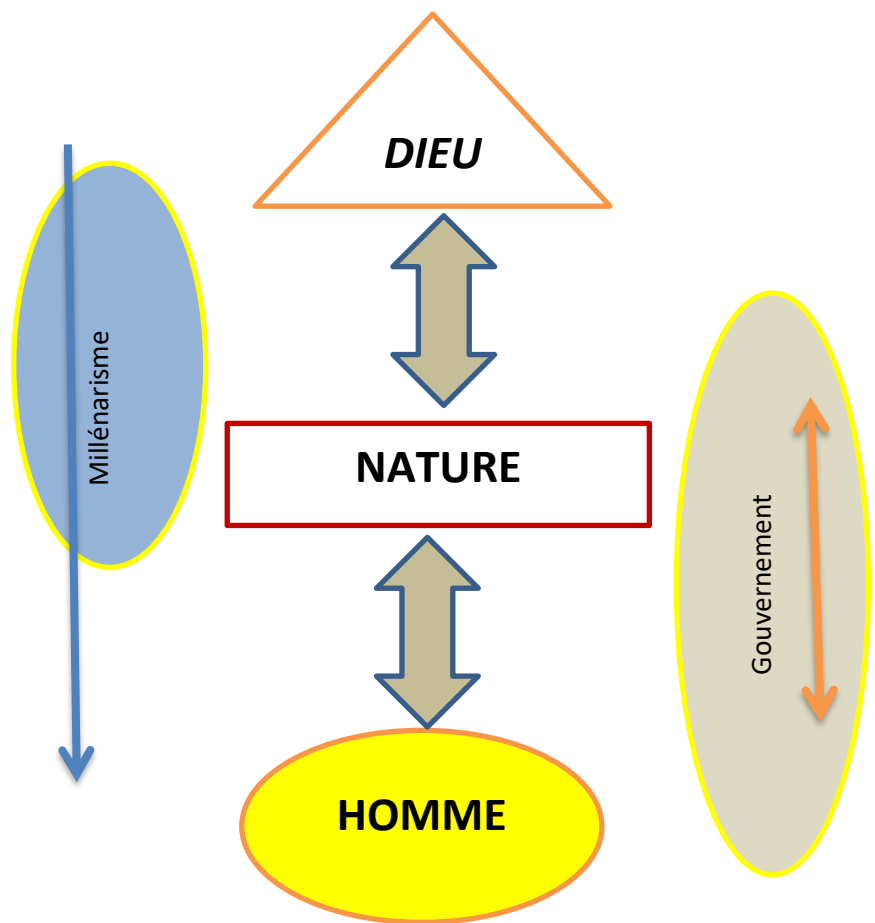
Si depuis la civilisation Grecque à nos jours, le terrain utopique s'exprime de façon constante, différents modèles configurent l'utopie en fonction du positionnement de l'homme et de la société dans l'histoire.

Pour illustrer la chose prenons schématiquement 3 topos dans notre civilisation occidentale : Le Moyen-Age, la Renaissance et notre époque post-moderne.

Schéma

Topos du Moyen-Age

De la verticalité



Dieu est dans la Nature

La Nature est l'expression de Dieu et sa représentation

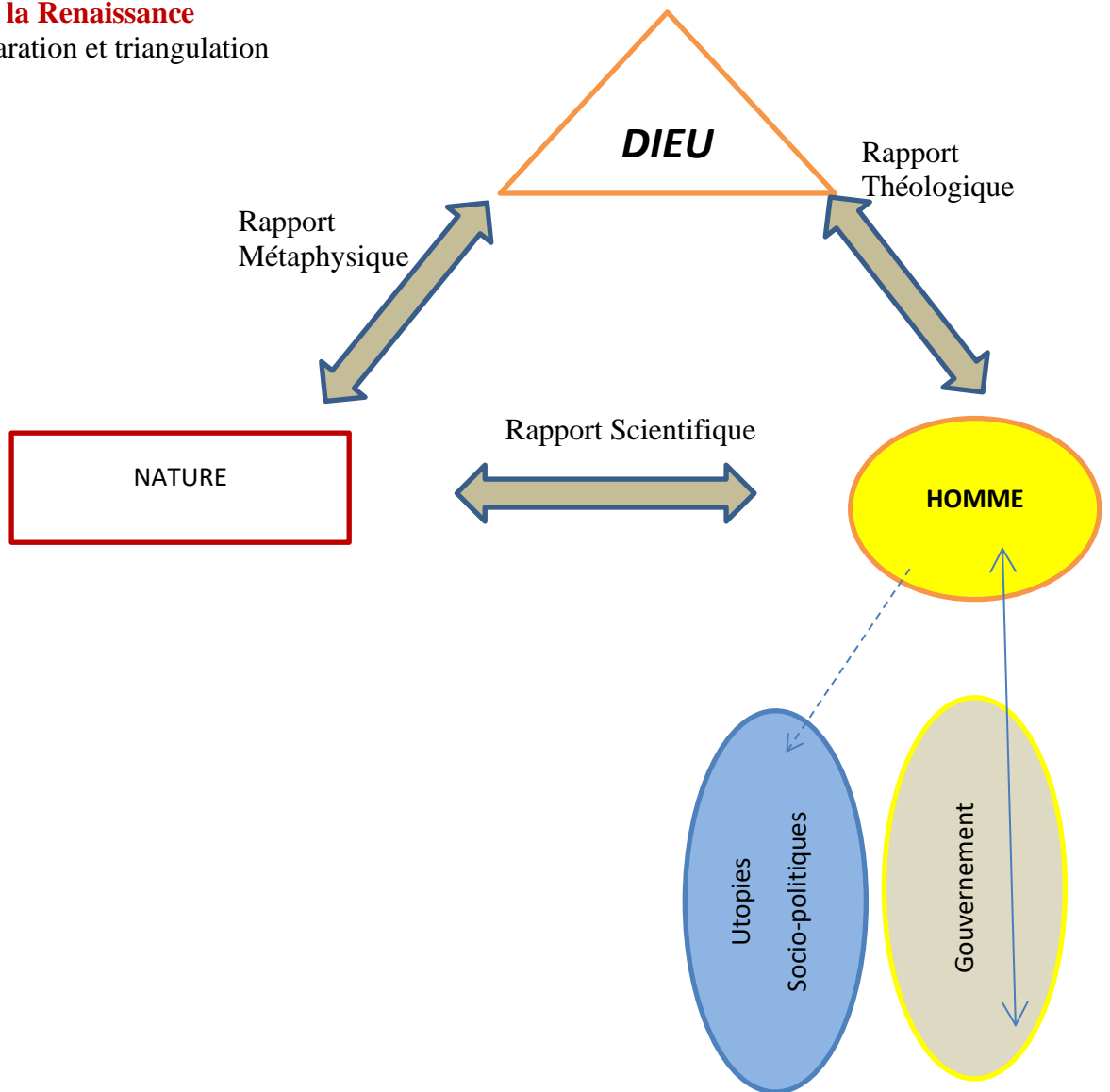
Le gouvernement des Hommes est déterminé par l'ordre divin

L'utopie est une nostalgie et une expectative du même ordre que le **millénarisme** qui est l'attente d'un royaume de Dieu appelé à évincer la société et la religion établies (référence Henri Desroche)

Schéma

Topos de la Renaissance

De la séparation et triangulation



Séparation dans la liberté de chacune des 3 instances (référence Guillaume d'Ockham).

Des identités distinctes et autonomes.

Trois rapports interrelationnels distincts et autonomes entre les instances: c'est la condition pour le développement de la science entre la Nature et l'homme

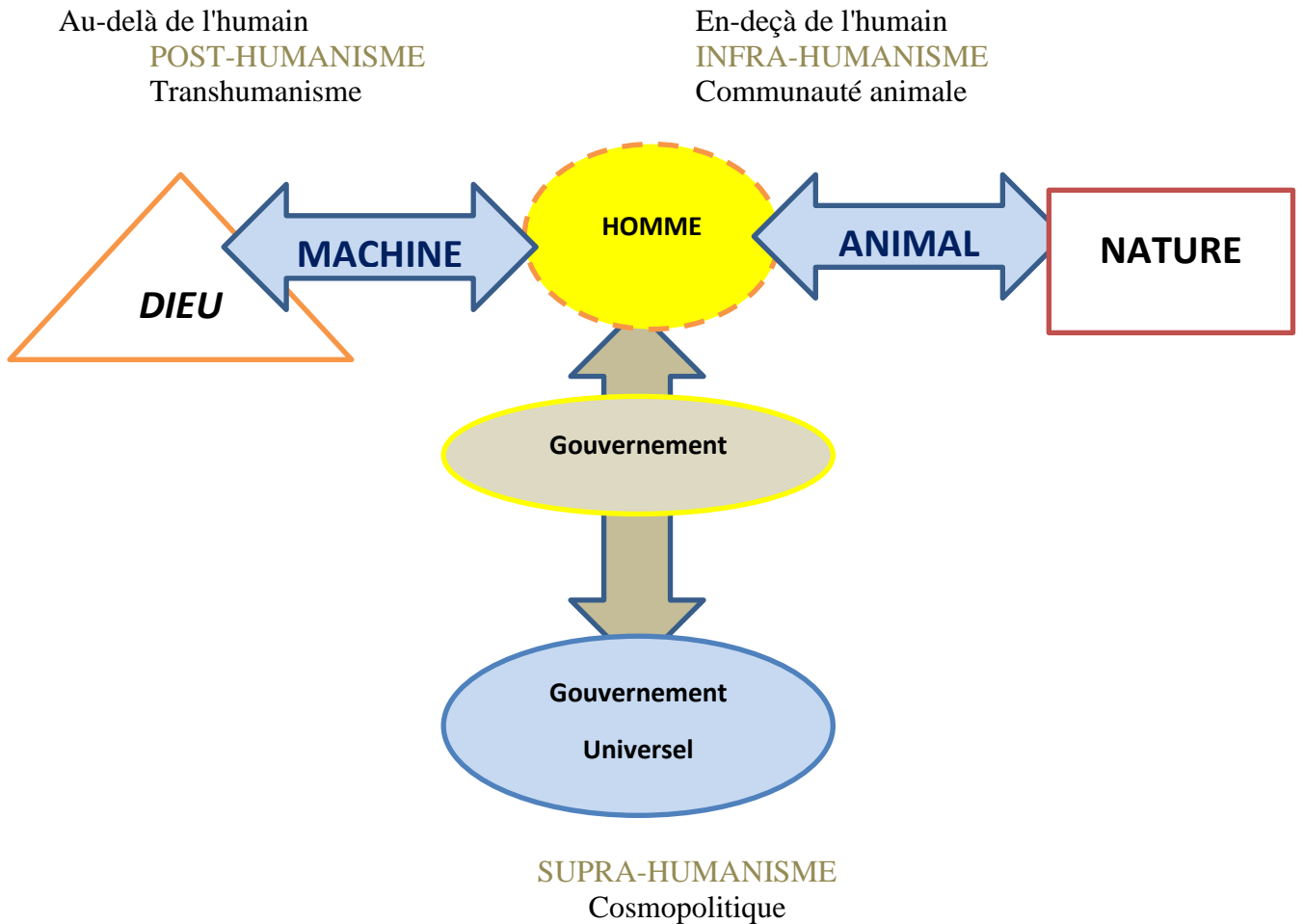
Gouvernement des Hommes par les hommes

L'utopie est une critique socio politique de l'époque présente et le rêve d'une communauté ou société parfaite en son gouvernement laïque.

Schéma

Topos de la Post-Modernité

De la linéarité horizontale sans frontières



L'Homme est central, il se prolonge vers Dieu et/ou la Nature (référence F. Wolf)

La séparation des instances disparaît au profit d'une linéarité sans frontières

Le Gouvernement des hommes dans l'espace planétaire selon une politique universelle.

L'utopie rêve de relativiser les frontières qui séparent et distinguent pour que "je" devienne un autre:

des utopies qui nous imaginent être et devenir un autre.

2 – Pourquoi l'utopie ne serait-elle pas scientifique?

Revenons à notre propos.

Mais pourquoi l'utopie ne serait-elle pas scientifique ?

Certes la réponse est vite trouvée.

Si la science vise la connaissance de la réalité, elle ne peut se projeter dans un imaginaire qui en est son opposé. C'est bien dans ce sens que se positionne Henri Desroche, dans son travail sur l'utopie, toutefois, il s'interroge et déplace quelque peu la question. Je cite :

"Une pseudo-prééminence de la science sur l'utopie n'est en profondeur qu'un privilège arbitrairement décerné à l'exercice idéologique sur l'exercice utopique, et souvent même le premier esquisse subrepticement en lui, pour sa fortune ou pour son infortune, la persistance du second"

Partant de cette citation on peut se demander si l'utopie ne fraye pas quelque part avec la science ; si l'utopie ne serait-elle pas soluble dans la démarche scientifique malgré son principe péremptoire.

Quand j'enseignais l'histoire de la science et la naissance de la sociologie, il me plaisait de dire que la sociologie était née de deux courants de pensée : l'un je l'attribuais à Auguste Comte, l'autre au couple Engels – Marx.

Pour l'un comme pour les deux autres il y avait au XIX^{ème} siècle en Angleterre, en Allemagne et en France, ce renouveau utopiste porté principalement par Owen, Fourier et Saint Simon, dans lequel ils ont été bercés durant leur jeunesse, puis s'en extraire et s'en séparer au nom de la science. Mon propos s'attarde à présent sur ces trois auteurs pour pointer l'argument relatif à la séparation qu'ils opèrent entre utopie et science.

2.1 - Le socialisme scientifique

Je citerai en premier lieu Engels et Marx qui sont tout deux issus du courant utopiste de l'époque. Engels en particulier, non seulement il a collaboré à l'organe "Le nouveau monde moral" de Robert Owen, mais il défendra la conception utopiste de sa génération précédente face à la critique de Dühring. C'est dans son ouvrage "Anti-Dühring" (publié en 1877) et dans une brochure, qui reprend des extraits remaniés du livre, publié en France en 1880 sous le titre "socialisme utopique, socialisme scientifique"²⁷ que nous puisons la distinction qu'il opère entre ces deux socialismes. Du mouvement utopiste, il en retient la pensée critique de la société, il reconnaît que les utopistes ont compris les sociétés primitives, ont critiqué l'économie capitaliste et la philosophie bourgeoise. Mais comme l'écrit Engels *"si les utopistes, étaient utopistes c'est qu'à une époque où la production capitaliste était encore si peu développée, ils ne pouvaient être rien d'autre"*²⁸.

Il considérait que les utopistes représentaient l'enfance du socialisme, dans un contexte où le capitalisme était lui-même encore immature. Mais à mesure que le temps historique marche et que le système capitaliste de l'économie se développe et que la classe prolétarienne prend un caractère politique, alors Engels et Marx, de la génération suivante, considéreront que l'utopisme est d'un temps passé; qu'il ne s'agit plus de chercher une nouvelle société dans sa tête et son esprit.

²⁷ Friedrich Engels. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Paris, Editions sociales, 1971

²⁸ Friedrich Engels. *Anti-Dühring*. Paris, éditions sociales, 1973, p.302

"En fait, pour faire de l'utopisme une science, il fallait avant tout le placer sur un terrain réel" dira Engels.

Ce qu'ils critiquent c'est le saut dans un futur idéalisé, c'est le fait d'un imaginaire qui se construit dans la tête des maîtres penseurs, une abstraction, une fiction sans obstacle. Suivons le raisonnement dans ces citations extraites des écrits de Marx ou Engels :

*"sont utopistes ceux qui séparent les formes politiques de leur fondement social et les représentent comme des dogmes abstraits et généraux"*²⁹.

"Certes, le socialisme antérieur critiquait le mode de production capitaliste existant et ses conséquences, mais il ne pouvait pas l'expliquer, ni par conséquent en venir à bout, il ne pouvait que le rejeter".

*"Le problème étant, dit Engels, d'une part de représenter ce mode de production capitaliste dans sa connexion historique et sa nécessité pour une période déterminée de l'histoire, avec par conséquent la nécessité de sa chute, et d'autre part, de mettre à nu son caractère interne caché"*³⁰ (la plus-value).

*"Il faut donc non pas inventer ces moyens dans son cerveau, mais les découvrir à l'aide de son cerveau dans les faits matériels de production qui sont là"*³¹.

*"Ces deux grandes découvertes: la conception matérialiste de l'histoire et la révélation du mystère de la production capitaliste au moyen de la plus-value, nous les devons à Marx. C'est grâce à elles que le socialisme est devenu une science..."*³².

*"Cependant le mérite du nouveau courant est précisément que nous n'anticipons pas sur le monde de demain de manière dogmatique: nous ne voulons découvrir le monde nouveau qu'à partir de la critique de l'ancien. (...) S'il ne nous incombe pas de construire le futur et de dresser des plans définitifs pour l'éternité, il n'est que plus évident que nous avons une tâche précise à remplir dans le présent: la critique impitoyable de tout le système actuel. Cette critique radicale ne doit pas avoir peur de ses propres résultats, pas plus que des conflits avec les autorités en place."*³³.

Pas de projection d'un monde futur, mais expliquer le présent par le mouvement historique. Ils conçoivent l'histoire selon la pensée dialectique du pouvoir entre les dominants et les dominés qui se traduit concrètement dans les rapports de production. Le passage systématique de dominé à dominant laisse entendre une logique mécanique du matérialisme historique qui fait qu'un jour ou l'autre le dominé actuel (prolétaire) deviendra dominant.

Le mouvement historique dans sa logique ne peut que se poursuivre dans le futur et devenir tendanciellement une vision du futur. Cette reconstruction de l'histoire apporte l'explication du pourquoi ils se révoltent (la lutte du prolétariat). Par ailleurs, dans le réel qu'est l'économie, le concept de marchandise est inventé comprenant les conditions de productions, la force de travail et la plus-value.

2.2 - La science positive

Auguste Comte (né en 1798) a été secrétaire de Saint Simon jusqu'à leur rupture en 1824. C'est dire sa proximité à l'origine de sa pensée avec la doctrine utopiste.

²⁹ Karl Marx. Le débat social sur l'association démocratique du 12 novembre 1848. Cité dans Utopisme & communauté de l'avenir. Paris, Maspéro, 1976, p.79

³⁰ Friedrich Engels; *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Paris, Editions Sociales, pp.88-89

³¹ Idem p.92

³² Idem p. 89 ou Anti-Dühring, p.56

³³ Lettre de Marx à Ruge cité dans "les utopistes". Paris, Maspéro, 1976, p.86

Comme les utopistes de l'époque sa motivation est de contribuer à une société meilleure, mais il se détourne de la vision future de ce qu'elle pourrait être pour rechercher les fondements solides sur lesquels on pourrait s'appuyer pour transformer la société, à savoir : chercher les lois, les lois sociales qui déterminent ce qui fait société et son mouvement de transformation.

Pour ce faire il s'approprie la démarche triomphante des sciences de la Nature et partant d'elles ouvre une approche de la société qui portera en ces débuts du moins le nom de "physique sociale", puis celui de sociologie.

Comte est le fondateur de la sociologie car il est le premier à apporter une notion assez nette de la spécificité de la sociologie en tant qu'objet scientifique, avec toutefois une tendance à concevoir celle-ci sur le type de la biologie, et une difficulté qu'il ne put éviter celle de l'inclure plus tard dans une pensée philosophique utopique.

A vrai dire il y a deux grandes phases dans la pensée d'Auguste Comte, la première, où il définit une posture épistémologique et méthodologique de la science du social à savoir la science positive, que nous retrouvons dans "les cours de philosophie positive", et plus tard la deuxième phase (à partir de 1843³⁴) qui développe une pensée philosophique englobante qui engendre une nouvelle utopie dite positiviste. Le positivisme est selon A. Comte la croyance que seule la science permet de connaître le monde ; grâce au savoir acquis, la science peut apporter les bienfaits à l'humanité. En somme, il élève la science en utopie.

Si le terme de "positif" en ce qui concerne la connaissance était utilisé depuis le XVIIe siècle, A. Comte s'en saisit comme concept pour lui donner une assise scientifique. Il désigne une méthodologie qui ne s'appuie que sur les faits avérés s'opposant ainsi aux imaginaires, aux chimères, aux idées reçues et au sens commun.

Le positionnement méthodologique de la science positive est une doctrine qui donne priorité aux faits. Elle ne prône pas la démarche déductive selon laquelle une théorie ou une pensée autonome cherche à être validé ou réfuté par des faits, mais **une démarche inductive où une théorie est édiflée par des faits**. Dans ce sens, il s'agit d'observer de façon stricte et rigoureuse les faits, pour autant il ne s'agit pas d'un simple empirisme qui ne demande de s'en tenir seulement aux faits³⁵.

*"C'est dans les lois des phénomènes que consiste réellement la science, à laquelle les faits proprement dits, quelques exacts et nombreux qu'ils puissent être, ne fournissent jamais que d'indispensables matériaux"*³⁶.

*"Aucun fait isolé ne saurait être incorporé à la science jusqu'à ce qu'il ait été convenablement lié à quelque autre notion à l'aide d'une judicieuse hypothèse"*³⁷.

Des faits accumulés il s'agit d'en tirer idées, concepts voire théories, qui seront à nouveau soumis à une phase d'expérimentation. Cette dernière vise à contrôler la concordance entre la théorie et les faits dont elle est issue, de définir les relations entre les faits, lesquelles peuvent s'exprimées sinon en termes de causalité du moins en termes de lois *"c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés"*³⁸.

³⁴ Surtout en 1848 "Discours sur l'ensemble du positivisme"

³⁵ "Il convient de se garder tout autant des "théories sans faits" que des "études de faits sans théorie". Cette formule célèbre du sociologue durkheimien François Simiand (1773 – 1935) résume le parti pris empirico-conceptuel sur lequel, en France, la sociologie s'est bâtie et auquel la sociologie pragmatique, à son tour, adhère pleinement." Citation extraite de l'ouvrage *La sociologie pragmatique* de Cyril Lemieux, Edition La découverte, 2018, p.7

³⁶ Auguste Comte. Discours sur l'esprit positif. Paris, Vrin, 2009, p. 72 (première édition en 1844)

³⁷ Auguste Comte. Cours, 58è leçon, II

³⁸ Auguste Comte. *Cours sur l'esprit positif*. Paris, Vrin, 2009, p. 66

Dans les sciences, "*l'expérience est toujours acquise en vertu d'un raisonnement précis établi sur une idée qu'a fait naître l'observation et que contrôle l'expérience*"³⁹

En réalité **ce mode méthodologique procède de deux séparations.**

D'une part, il procède par distinction des faits et de la théorie. Plus généralement, il y a une interaction des deux : les faits suscitent de nouvelles théories qui auront à être vérifiées par des faits et ainsi de suite.

D'autre part, dans cette conception, l'investigateur (le chercheur) n'entre pas dans le dispositif expérimental. Il est considéré comme un observateur neutre dont la personnalité n'intervient pas (ou seulement comme source d'erreurs d'interprétation). L'observateur est le miroir des faits « objectifs ».

L'autre aspect que je souhaite pointer est que dans la science positive les faits ne peuvent être considérés autrement que déterminés. **Le déterminisme est le postulat méthodologique** : les phénomènes naturels actuellement existants sont déterminés par ceux du passé et déterminent ceux qui existeront ultérieurement. Il s'ensuit que l'avenir est prévisible si l'on connaît la totalité des conditions initiales.

Avec Darwin, le temps devient une donnée fondamentale de la biologie et de la zoologie, on révèle la transformation des espèces au cours du temps, les transformations astronomiques au cours du temps cosmiques, les stratifications géologiques qui expriment les transformations dans le temps des composantes géologiques, les transformations sociales à partir du temps historique revisité.

Au XIXe siècle, le temps prend une importance qu'il n'avait pas jusqu'alors dans la pensée scientifique. Dans la plupart des sciences, on intègre la dimension temporelle comme facteur de transformation. **L'idée d'une dynamique évolutive s'impose.**

C'est également la démarche d'Auguste Comte qui ne peut éviter de replacer les faits qu'il observe dans **une relecture de l'histoire de l'humanité qu'il positionnera sur la flèche du temps.**

Auguste Comte dans son cours de Philosophie positiviste (1830 - 1842) produit dès le début une classification des sciences basée sur leur degré de complexité et l'état de leur évolution. La sociologie, appelée d'abord physique sociale, y figure pour la première fois, au sommet hiérarchique des sciences. C'est alors qu'il élabore sa célèbre loi des trois états où il montre comment l'humanité est passée successivement par :

- **L'état théologique** dans lequel les phénomènes sont expliqués par des divinités, les prêtres ou similaires, étant alors les personnages les plus influents de la société
- **L'état métaphysique** dans lequel on invoque les causes générales sous forme d'entités abstraites : les grandes idées de liberté, de justice, de vertu, de nation, de peuple, de raison, ... devenant le leitmotiv de la vie sociale
- **L'état positiviste** dans lequel le grand principe d'explication est fourni par la science, cette dernière énonçant des lois qui expriment les relations constantes entre les phénomènes. L'histoire prise dans son ensemble est essentiellement le devenir de l'intelligence humaine ... et l'intelligence est scientifique.

"C'est expliquer les phénomènes par les causes en se fondant sur l'observation scientifique. La concordance avec les faits doit être l'unique critère de la philosophie positive."

Pour résumer, citons encore une fois Auguste Comte lui-même :

³⁹ Claude Bernard. Introduction à la médecine expérimentale. Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 41

"L'état positif a pour caractère fondamental d'établir les lois naturelles en subordonnant l'imagination à l'observation : sa principale destination est la constitution de l'harmonie mentale"

"Ainsi, le véritable esprit positif consiste surtout à voir pour prévoir, à étudier ce qui est afin d'en conclure ce qui sera, d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles"⁴⁰

2.3 - Relatif aux deux approches

Ils procèdent tout deux **d'une même critique**.

Ils se détournent de l'utopie fruit de l'imagination produite dans la tête d'un homme prophétique. Ils en condamnent le saut dans le temps que les utopistes opèrent entre la réalité présente et la description de la société future, autrement dit l'absence du trajet. Enfin à la fiction littéraire de l'utopie, s'oppose y compris pour la société la recherche scientifique.

Tout en conservant la même aspiration que les utopistes à savoir une société plus juste, plus harmonieuse et heureuse face à la société présente troublée et violente, ils veulent **découvrir les lois motrices** qui déterminent le fonctionnement social. Comme les scientifiques sont en train de découvrir les lois de la Nature, ils veulent comme eux mettre en œuvre une démarche scientifique appliquée au social.

Pour faire science, il ne faut pas partir des idées pour regarder le monde, mais observer ce qui se fait réellement. Le mot d'ordre est "il faut partir du monde réel" dit l'un, "il faut partir des faits" dit l'autre; autrement dit de la matière concrète et observable.

A cette même époque les sciences de la nature, en biologie comme en astrophysique, révèlent par la mesure que ce qui est d'aujourd'hui n'est pas d'une fixité immuable mais la résultante d'une évolution transformatrice.

De même la réalité socio-politique de l'époque sera pour tout deux la **résultante du mouvement**, dont l'explication ou la compréhension ne s'établissent qu'à partir d'une lecture historique du passé afin de saisir les lois motrices du mouvement.

Pour l'un, la lecture du passé dévoile dans le matérialisme historique (moyens de production et organisation de la production) la dialectique du pouvoir (dominé/dominant) qui constitue l'énergie de la transformation sociale.

Pour l'autre le déterminisme du progrès de la pensée humaine grandissante est celle qui de l'enfance Théologique, en passant par la transition Métaphysique aboutit à sa pleine maturité dans le Positivismisme.

Pris dès lors dans cette compréhension déterminante du mouvement historique, qui permet de donner sens au présent, irrésistiblement **la continuité du mouvement dans le futur** sera pour l'un je dirais tendancielle et pour l'autre prévisionnelle. Le mouvement, description de l'histoire sociale passée à l'histoire sociale présente, prend valeur de structure, de loi sociale, qui dans son prolongement vers le futur, immanquablement aboutira pour l'un sur la société communiste qu'il ne manque pas de décrire du moins dans ses principes, et pour l'autre sur la société positiviste qu'il ne manquera pas de décrire également sous les concepts d'ordre et progrès

S'il ne s'agit pas vraiment d'une description de société future comme chez les utopistes il s'agit toutefois de description des nouvelles conditions à partir desquels la société future émergera.

⁴⁰ Auguste Comte. *Cours sur l'esprit positif*. Paris, Vrin, 2009, p.74

Ainsi donc, l'aspect utopique d'une société future n'est plus une description fictive, hors du temps et de l'espace, mais **un horizon déductible car déterminé par le mouvement historique de la société qui fait force de loi**. Dès lors peut-on toujours nommer utopie la description de cette vision future qui n'existe pas, du moins pas encore, dans un temps plutôt incertain ?

Enfin un dernier aspect que je veux pointer est le fait que l'un comme l'autre ramènent les phénomènes socio- historiques et leurs transformations à **des concepts** qui contiennent en eux-mêmes le sens de l'histoire passé, présente et à venir; ils contiennent le mouvement et définissent la loi de la société étudiée. Tel est l'objectif de la recherche scientifique: trouver le sens caché, les lois qui déterminent notre société globale.

Pour Marx et Engels c'est **le concept de marchandise** qui contient en lui même non seulement la valeur d'usage et la valeur d'échange mais également la force de travail et la plus-value, et le rapport de production et de domination.

Pour Comte c'est **le concept "positif"** qui contient la matérialité des faits qui, reliés entre eux dans un enchaînement de causalité, sédimente les lois qui déterminent notre présent.

Il y a comme une recherche herméneutique: les lois secrètes contenues dans l'histoire. Et celles-ci s'organisent conceptuellement. A la lecture de l'un et de l'autre il s'agit d'un travail de convergence entre les concepts et la matérialité des faits historique. Ainsi les concepts socio-politiques prennent valeur de généralité concrète et de sens, autrement dit de valeur théorique.

Pour autant, après coup, peut être qu'un doute relatif au mouvement historique s'installe. Comme le dit l'historien Reinhart Koselleck quand il s'agit de faire histoire :» *Les événements historiques "réels" –c'est-à-dire non langagiers- qui se sont produits sur le long terme demeurent, en histoire sociale, une construction scientifique dont l'évidence dépend de la force de persuasion de la théorie qui le gouverne (...) L'histoire ne serait alors histoire que dans la mesure où elle est déjà conceptuellement saisie*⁴¹.

Ce doute je l'exprimerais volontiers par cette question :

La conceptualisation, indispensable à toute recherche explicative ou compréhensive, n'inclut-elle pas en elle-même un point de vue à priori chargé d'un horizon d'attente imaginaire qui le gouverne et l'organise ?

En prolongement de celle-ci, une autre question se pose à moi. Comment se fait-il que deux grands penseurs d'une même époque qui scrutent scientifiquement la même société, aboutissent à des lois sociales aussi distinctes ? Certes ils rassemblent souvent la même matérialité du monde social qu'ils décrivent mais ils les organisent sous forme de signification d'une manière bien différente.

C'est dire que le point de vue, auquel fait appel Auguste Comte, dans la démarche scientifique est déterminant. C'est lui qui est porteur de sens. Un sens mis en travail, façonné et refaçonné au fur et à mesure qu'il traverse la matérialité du monde qu'il observe.

Du coup si l'on peut comprendre que la vision et description imaginaire d'un monde utopique futur diffère de la démarche scientifique, l'utopie n'est pas absente pour autant. Non pas comme surplombante ni même comme arrière-fond, mais comme matière.

La vision utopiste est la matière même que la démarche scientifique transforme dans et par sa méthodologie. In fine, le futur utopiste réapparaît autre, sous forme de pré-vision, mais une prévision qui découle d'une construction raisonnée sur la flèche du temps. En quelque sorte le futur n'est plus détaché du présent, il est déjà contenu dans le passé et le présent qui le détermine.

⁴¹ Reinhart Koselleck. *Le futur passé*. Paris, éditions EHESS, 2016, p.140

Fort de cet éclairage et des interrogations qui émergent revenons à la recherche-action. Je limite ici mon raisonnement aux recherches-actions conduites par des auteurs dont leurs pratiques sociales est objet de leur propre recherche.

Et je pointerai seulement quelques aspects où la vision utopique devient matière transformable dans la méthodologie de recherche

3 - De la méthodologie en recherche-action

Nous ne sommes ni Marx, ni Engels, ni Auguste Comte pour viser comme champ de recherche la société globale. Nous ne sommes pas non plus ni dans l'espoir ni dans la prétention de trouver les lois immuables de nos sociétés et de notre action humaine. La recherche-action, pour la plupart, d'entre vous se limite au champ de sa pratique sociale, de son expérience professionnelle et c'est bien suffisamment prétentieux.

Je voudrais pointer trois lieux où se situent ma réflexion au regard de ce qui précède.

Un premier lieu qui est celui de l'engagement dans la recherche

Un deuxième qui est celui de l'élaboration de la question de recherche

Enfin un troisième lieu qui est celui de l'hypothèse de recherche.

3.1 - L'engagement dans un processus de recherche.

Immergé dans la pratique sociale en tant qu'acteur depuis des années, nous percevons, pour la plupart d'entre eux, flotter une critique qui les submerge parfois et qui s'exprime çà et là par un malaise, une insatisfaction, une incompréhension, une fatigue, quelque fois une désorientation, souvent un épuisement du sens, une perte de sens. Mais en même temps ils expriment un monde meilleur, projettent des conditions favorables, définissent une pratique qui serait pleinement efficiente; ils s'imaginent participer et partager un sens commun du travail et des missions, ils aspirent à une reconnaissance, à un monde meilleur où pourrait s'épanouir harmonieusement et sans obstacle une pratique désirable et souhaitable.

Ce sont les deux faces d'une même identité qui se creusent d'autant qu'on s' imagine que le monde en d'autres lieux et en d'autres temps pourrait-être radieux; un lieu où l'action serait adéquate à sa finalité, où les transformations s'opéreraient sans obstacle, un lieu rêvé où comme ce chevalier errant on pourrait chevaucher avec "Rossinante" à l'assaut des moulins à rêves. Nous imaginons tous un lieu utopique, nous rêvons tous d'un futur meilleur, d'une pratique et d'une action meilleures, de conditions professionnelles meilleures, mais comme le disait Coluche "Si ton futur dépend de tes rêves, ne perd pas de temps, va te coucher".

Par contre si notre rêve reste éveillé, il est en quelque sorte comme une galerie d'images, de conceptions, un point de vue qui, provoqués par notre critique du présent, nous transporte dans un futur. Galerie d'images qui véhicule un horizon d'attente, et nous vivons avec cet écart entre ce monde vécu présentement et ce monde perçu au loin qui n'existe pas, pas encore dit-on. C'est un peu comme les deux faces d'une même pièce de monnaie : on passe d'une face à l'autre par saut.

Il semblerait que la proposition de s'engager dans une recherche-action, c'est en quelque sorte regarder cette pièce de monnaie sur son tranchant. Le tranchant de la pièce c'est cette matière

obscur, occultée, négligée, mais qui pourtant fait lien entre les deux faces d'une même pièce. Et à y regarder de plus près sur cette tranche on y perçoit des traces, des inscriptions. C'est bien sur cette tranche constituée de matière que s'impriment les deux faces, présent-futur, et qui les lie. Autrement dit, la recherche-action est avant tout un problème de positionnement du regard, un problème de posture. Un regard tranchant qui se demande ce qui fait lien entre mon présent et ma vision imaginaire d'un futur.

3.2 - La fabrique de la question de recherche.

Le deuxième aspect qui découle du précédent est celui relatif à la fabrique de la question de recherche.

S'engager dans une démarche scientifique c'est accepter de combler les écarts par un retournement du futur sur le présent, et du présent sur le passé. Retournement du futur sur le présent, dans la mesure où j'interroge mon horizon d'attente.

Comme nous avons pu le voir précédemment, l'esprit d'utopie, l'imaginaire d'un futur, n'est jamais que la réponse à une question critique. Ce que j'imagine être meilleur dans l'avenir, ou pour l'avenir, est comme une réponse aux difficultés vécues présentement.

Ainsi le futur que je projette et que j'alimente quotidiennement est l'imaginaire manifeste des questions occultées au sein de mon monde vécu.

L'exigence est alors de formuler la question sous-jacente à cet horizon d'attente. Et l'on se met alors à chercher la question ... la question de recherche. Quelle est la question qui provoque cet imaginaire ? Je dois me convaincre qu'il n'y a pas de question déliée de toute réalité présente. Et donc c'est dans la réalité, à laquelle je dois revenir, que se trouve ma question ou plutôt que se trouve le problème d'où émerge ma question. Ce retour sur la réalité est un travail de couturière, c'est faire une reprise, reprise du futur avec le présent, rejoindre le futur avec le présent, faire tenir ensemble les deux pièces de la même étoffe, combler l'écart en quelque sorte par les fils que l'on tire d'une pièce à l'autre.

Je veux parler de cette règle prescrite dans la recherche-action qui est celle de retourner aux faits significatifs qui seraient l'expression critique de ce qui fait problème. Pour autant, nous savons que dans la réalité ni les faits, ni les situations, ni les événements ne forment un problème en eux-mêmes, ni même une question.

Vous pouvez partir en recherche avec votre râtelier et ratisser tous les faits présentables jusqu'à épuisement. Assembler, rassembler, cumuler les faits selon une démarche empirique correspond certes à un cumul de matériaux mais pour autant n'exprime rien d'autre que sa masse ou sa quantité.

C'est alors que la pensée utopique entre en jeu, c'est au regard de celle-ci que je délimite les faits, je circonscris, je les mets en opposition, en contradiction, en superposition, bref je les mets en relation entre eux. Cette opération est œuvre de construction afin que les faits, les situations et événements deviennent significatifs.

Significatif de quoi ?

Du problème d'où émerge la question.

Mais ce travail de construction est guidé par cette vision de départ, laquelle se modifie en retour au fur et à mesure du travail. Il y a interaction entre la vision de départ et les faits (recherche de congruence), il y a construction interactive entre les faits que je retiens (recherche de signification).

La question de recherche se situe dans cet entre-deux, entre la congruence des faits qui lui donne corps et l'horizon d'attente qui lui donne sens.

Du coup c'est envelopper l'avenir dans le corps de la réalité présente. Un retour au réel disait Marx, un retour aux faits disait Comte. Sans pour autant évacuer cette pensée d'avenir qui l'organise et se transforme en même temps qu'elle prend corps.

Comme la couturière, par la question de recherche j'ai repris mon futur avec mon présent.

Je viens là de comprendre l'opération par laquelle procède l'émergence d'une question de recherche. Reste à comprendre la matière utilisée qui permet de reprendre le futur avec le présent, la pensée avec la réalité. La couturière utilise le fil, élément souple et continu qui autorise une grande liberté dans sa manipulation, tout en étant de nature différente aux deux morceaux d'étoffe reliés par lui. Cette nouvelle interrogation nous ramène à l'"Utopie" de Thomas Moore.

Qu'est-ce qui se passe à la lecture de l'"Utopie" de Thomas More. L'auteur dit dès le départ qu'il va raconter une histoire qui en réalité n'a existé ni dans le passé ni dans le présent. C'est dit-il un récit fictif. Une fiction. L'île Utopie est un pays qui n'existe pas, ni n'a jamais existé, ni même le marin qui dit en revenir et qui raconte à l'auteur ce qu'il a vu. Rien n'est vrai, il n'y a aucune réalité relative à la description. Ce n'est même pas vraisemblable. Pour autant l'œuvre de Thomas More ancre le récit d'une description précise et concrète de l'organisation sociale de l'île d'Utopie. A la lecture tout semble factuel.

Ce n'est pas un roman, ce n'est pas de la science fiction, l'ouvrage "Utopie" est comme celui du "Petit Prince" de Saint Exupéry, la métaphore d'une pensée. C'est faire exister par le langage une pensée qui ne peut exister pour l'Autre en dehors de sa construction langagière, que ce langage soit oral, écrit, pictural, musical, architectural, . . . Le langage procède d'un transport (d'où le terme de "méta") de l'idée pensée vers une métaphorisation en écriture du sens. Le langage est la métaphore de nos idées, de nos sentiments, de nos observations, de l'éprouvé.

Lorsque je m'introduis dans la description de mon expérience, les faits que je rapporte, au plus près de la réalité concrète sont également des faits de langage. Il n'y a pas de recherche en sciences humaines en dehors d'une réalité langagière en référence à ce qui est ou qui a été. Les actes, les pratiques, les actions, les situations, les événements, tout ce qui fait la matérialité concrète de mon expérience je la transporte, je la transforme en réalité langagière.

Le fil qui relie le futur au présent c'est le langage. Le langage est souple comme le fil de la couturière. Il est d'une grande maniabilité, d'une grande liberté. Libre est le langage: il n'a pas en soi de temporalité, il peut toutes les utiliser. Son espace et son organisation sont infinis. Transposée dans le langage, mon expérience individuelle devient culturelle et libre. Toutefois si l'on veut transmettre à l'Autre, le langage se plie aux conventions culturelles: il se maîtrise pour appartenir à un lexique, une grammaire, un genre, un domaine. Il s'inscrit dans une continuité culturelle et par lui les portes de la connaissance s'ouvrent et du coup **là où l'écriture de ma question émerge abonde le passé et du passé toutes les connaissances antérieures surabondent.**

3.3 - La fabrication de l'hypothèse.

Fort de ma question de recherche, la méthodologie de recherche est en attente d'une hypothèse. Autrement dit d'une réponse provisoire à ma question.

Par quel processus passons-nous alors pour construire une direction hypothétique qui viendrait répondre de façon nouvelle à la question ?

L'hypothèse est une écriture, du même genre que la question: elle est langage, nous venons de le dire le langage contient tout le passé et toutes les connaissances passées. De plus le langage est libre, il est de tous les temps nous avons dit. Et bien justement, l'hypothèse condense en elle-même les trois temps (présent, passé et futur) et propose de créer une connaissance nouvelle.

Prenons l'exemple du travail de recherche d'une étudiante en DHEPS.

Voici sa question et son Hypothèse.

Question: Pourquoi les familles, faisant l'objet d'une mesure de TPS, et dont le revenu est suffisant, connaissent-elles un endettement endémique et pourquoi le traitement social de la prestation sociale s'avère-t-il inopérant vis-à-vis de cet endettement?

Hypothèse : La famille, tant dans sa consommation privée que dans son rapport à l'intervenant social met en place un mécanisme fondé sur le PRESTIGE. Ce mécanisme relationnel est l'un des facteurs responsable de l'endettement.

➤ **Au regard du présent l'hypothèse se doit d'être pertinente**

Elle contient le présent dans la mesure où elle vient répondre à la question issue d'une réalité problème ("les familles faisant l'objet ..."). Elle est liée et doit être conduite au regard de cette question : c'est son actualité. La question est une question d'époque au point que nous pouvons faire un historique des questions de recherche, et voir que selon les époques les questions varient. Malgré nous, les questions que l'on se pose sont celles d'un moment identifiable dans la trajectoire historique des questionnements de recherche.

Bien que détaché de la réalité concrète dans son expression langagière, elle ne perd pas pour autant sa racine. L'hypothèse est conjoncturelle car liée à la situation historique de la question Elle ne peut échapper à sa fonction celle de donner sens au pourquoi de la question posée.

L'hypothèse se doit d'être acceptée sous cet angle-là. Elle est non seulement discutée, modelée et affinée dans sa pertinence vis-à-vis de la question, mais encore tout au long de son évolution elle sera contrôlée, évaluée et réajustée en regard de cette pertinence.

➤ **Au regard du passé l'hypothèse se doit d'être heuristique**

Mais l'hypothèse au regard de la question opère un transport dans un autre domaine: celui de la généralisation et de l'abstraction. Dans sa formulation c'est le rôle central qu'occupe le concept (dans l'exemple présenté c'est le mot PRESTIGE qui fait fonction de concept). Le concept est une forme selon laquelle la réalité peut être pensée, une intelligibilité peut être perçue. Le concept n'est pas observable: il est isolé de l'expérience. Il excède, par son caractère d'abstraction ce que l'expérience peut donner. Si le concept a un caractère aprioriste il ne peut être retenu par une pensée vagabonde, abandonné au hasard. Il se doit d'être pertinent au regard des faits.

Par le langage, l'hypothèse est, comme le dit Judith Schlanger, avant tout heuristique. Autrement dit, elle propose de découvrir, ce qui est couvert par l'énoncé du problème, elle va donner à voir ce qui n'est pas visible dans les faits relatifs à la question, L'hypothèse invente (ou s'approprie) le mot qu'elle placera de façon ostentatoire dans son écriture. Un mot qui est bien plus qu'un mot; un mot qui devient **concept** car la totalité d'un champ de connaissance entre dans ce mot. Pour ce faire on se retourne vers le champ des connaissances passées (ce qu'on appelle vulgairement l'enquête conceptuelle) pour une exploration. Ce passé de

connaissance je ne l'apprends que par le discours ou l'écrit. On y puise, après un long travail, la métaphore abstraite, la conceptualisation, guidée par la finalité explicative de la réalité circonscrite par la question.

Le concept quant à lui procède d'un transcodage (du concret à l'abstrait) libre, sans être pour autant arbitraire. Il est libre car il n'est pas attaché à la moindre similitude avec le concret qu'il tente de signifier: il est ouvert à toute combinaison, il peut prendre la plus grande distance, il peut se situer dans les plus grandes incongruités dans la mesure où il transmet à l'Autre une signification qu'il peut entendre. C'est alors que **le concept ouvre l'intelligence de l'espace traitable**.

Il faut se dire que quel que soit le concept celui-ci est le produit de notre histoire culturelle, de nos connaissances produites dans le temps passé. Terreau sur lequel j'invente mon point de vue conceptuel. Invention qui demeure pleine des significations, connaissances et expériences d'un passé culturel hors de mon expérience propre et qui par le concept se transmet.

➤ **Au regard du futur l'hypothèse se doit d'être pré-vision de sens**

L'hypothèse est dite provisoire pour deux raisons.

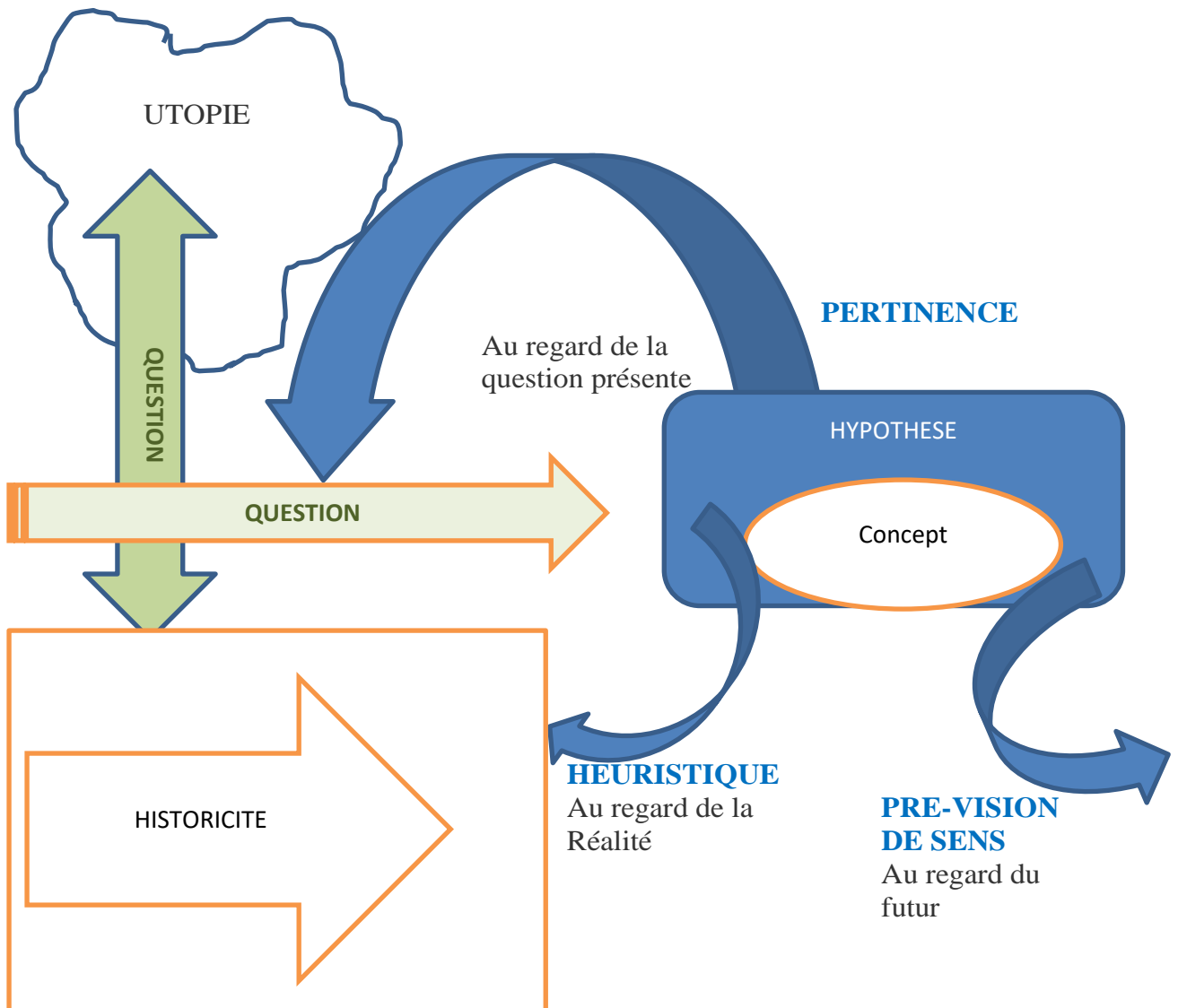
La première raison est que l'hypothèse se projette dans une possibilité interprétative. Elle est **une promesse interprétative**. Elle propose un lieu opérationnel d'interprétation de la réalité à partir d'un opérateur qu'est le concept retenu. Le concept c'est le point de vue de l'auteur qui engage un futur; une pré-vision du sens que l'on peut donner à la réalité. Mais cette pré-vision n'est ni arbitraire, ni délirante, ni rebattue, elle est toujours singulière et de l'ordre d'un déplacement, d'une capacité projective opérationnelle car elle est destinée et elle aspire à se donner aussitôt à l'épreuve de la réalité concrète (investigation, enquête).

Provisoire elle est d'autant qu'elle va guider l'investigation future, elle va ouvrir la réalité recueillie selon son point de vue et en retour elle en sera confirmée ou infirmée, complétée, ébréchée ou aiguisée ou encore abandonnée. Car l'hypothèse se destine à être active sur la réalité qu'elle va à nouveau observer (que l'on nomme enquête) dans la mesure où elle va réorganiser les données factuelles, les mettre en perspective et les interpréter selon sa conceptualisation. L'hypothèse ouvre sur un cheminement à faire.

C'est dire que l'hypothèse est non seulement la résultante d'un long travail, mais elle est un pari sur l'avenir.

L'hypothèse est un désir de la pensée. Dès lors la question de recherche se trouve par l'hypothèse liée à un objet de pensée qui promet de féconder un nouveau sens pertinent et transmissible.

Schéma



4 – Pour conclure

A la question "l'utopie est-elle soluble dans la recherche scientifique ?", les tours et détours que j'ai tenté de vous transmettre et qui demeurent provisoirement posés, m'amènent à vous dire ceci.

Certes la recherche se détourne, comme une exigence pour elle, de cette pratique qui consiste par saut imaginaire à décrire la vue d'un lieu d'avenir possible, modélisé selon le bonheur ou le malheur. Cette transmission projette à distance une image miroir dont l'efficace est sa réflexivité.

La recherche-action par la procédure scientifique qu'elle impose, si elle n'est pas utopique dans son expression, elle est l'utopie déconstruite et reconstruite à l'épreuve de la matérialité sociale présente autrement dit de la réalité présente. Pour autant, ni la vision future, ni la transmission du passé ne sont absents de cette réalité. Le futur comme le passé sont inclus dans la recherche. Futur et Passé se conjuguent pour organiser cette réalité présente et lui donner sens. L'hypothèse en est l'opérateur.

Que le sens soit une explication des facteurs déterminants du problème posé, que le sens soit donné par la compréhension du phénomène qui fait question, il est le produit d'une construction explicite, singulière et innovante qui transforme la pensée et la réalité présente; son efficace est l'action future dans la mesure où celle-ci est portée par une pensée de la réalité problématisée.

Je terminerai enfin mon propos par cette affirmation de Castoriadis " *qu'il y a , finalement une vérité, c'est-à-dire qu'il y a, d'une certaine façon, une vérité au sens le plus naïf, le plus traditionnel du terme, en tant qu'adéquation, en tant qu'une certaine correspondance de ce que nous pensons avec ce qui est, ce qui ne veut pas dire une reproduction totale et exacte, mais une correspondance suffisante et, qu'en même temps, cette vérité, pour pouvoir l'atteindre, nous sommes obligés de l'inventer, c'est un paradoxe, mais il en est ainsi ... c'est cela en un sens, toute l'histoire du savoir humain*"⁴²

Décembre 2018

BIBLIOGRAPHIE

CASTORIADIS Cornélius

1975. *L'institution imaginaire de la société*. Paris, Ed du Seuil

COMTE Auguste

1998. *Discours sur l'ensemble du positivisme*. Paris, Flammarion

2007. *Premier cours de philosophie positive*. Paris, PUF, col. Quadrige

2009. *Cours sur l'esprit positif*. Paris, Vrin

2009. *Discours sur l'esprit positif*. Paris, Vrin

DESROCHE Henri

1973. *Sociologie de l'espérance*. Paris, Calmann-Lévy

⁴² Cornélius Castoriadis. *L'institution imaginaire de la société*. Paris, Ed du Seuil, 1975

ENGELS Friedrich

1973. *Anti-Dühring*. Paris, éditions sociales

1971. *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Paris, Editions Sociales

KOSELLECK Reinhart

1997. *L'expérience de l'histoire*. Paris, Seuil/Gallimard, col. Point

2016. *Le futur passé*. Paris, éditions EHESS

LEMIEUX Cyril

2018. *La sociologie pragmatique*. Paris, Edition La découverte

MACHIAVEL Nicolas

1972. *Le Prince*. Paris, Livre de poche

PAQUOT Thierry

2007. *Utopies et utopistes*. Paris, La découverte

SINGER Peter

1993. *La libération animale*. Paris, Grasset

WOLF Francis

2017. *Trois utopies contemporaines*. Paris, Fayard

Publiciser la recherche

Sandrine AMARE et Murielle VALRAN

En cours de publication

De la musique

CEFEDM

